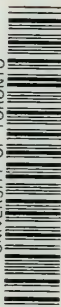
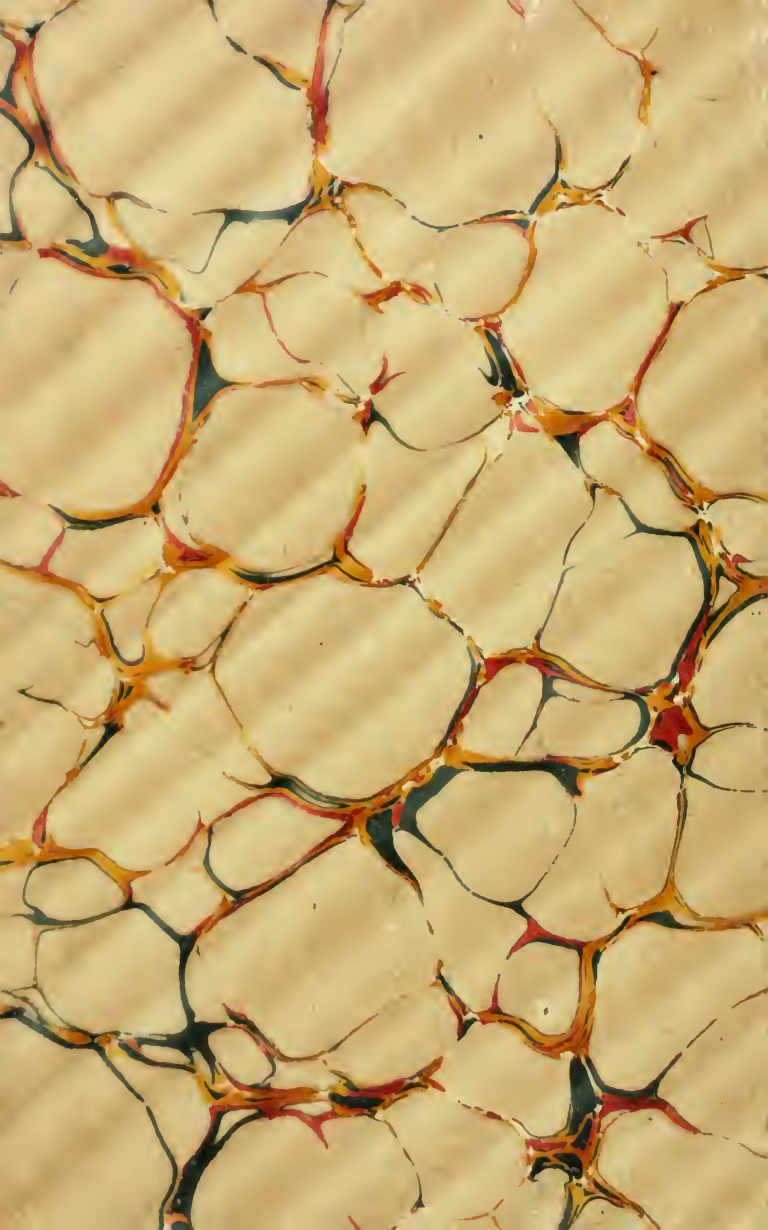
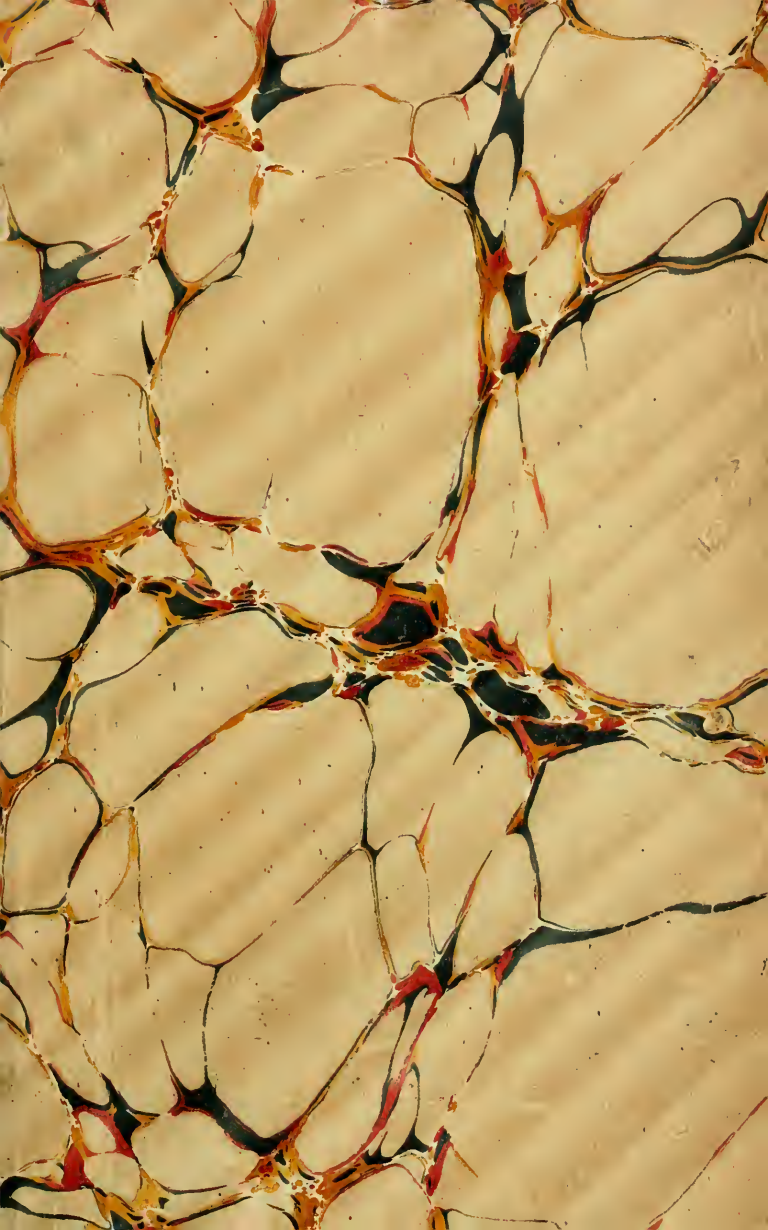


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01594093 5







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CHANSONS A DIRE

DU MÊME AUTEUR :

CONTES, SCÈNES ET RÉCITS

Les *Contes, Scènes et Récits* paraissent par séries. Chaque série comprenant plusieurs contes forme une brochure in-18 et se vend..... 1 fr.

Onze séries sont en vente :

- I. — Le Conte du Garde. Le Nid de Rossignols.
- II. — L'Oraison fenêtre de madame Bourgeois. — Roman-ces de Cottin.
- III. — Examen de Conscience d'une Jeune Fille. — La Chute. — Un Peintre. — L'Aigle et le Moineau. — Bonheur et Plaisirs.
- IV. — Jean et John. — Le Mal du Riche.
- V. — Le Suffrage universel des Bêtes. — Dimanche matin. — Le baron de Malepeste.
- VI. — Le Coucher de Monsieur. — La Fourmi dépaycée. — Le Zuyderzée.
- VII. — Madame Boulard. — Le Fond et la Forme.
- VIII. — Le Numéro Treize. — Une vieille Histoire. — Une Confession in extremis.
- IX. — Le Premier Quartier. — Propriétaire et Fermier. — Le Panier de Fruits. — Saint Sévère, Saint Clément et Saint Juste. — En Chemin de fer.
- X. — Le Bouquet. — Moins que rien. — La Parasite. — Une Énigme.
- XI. — L'Étoile. — Un succès. — Le roseau chantant.

-
- Nouvelles Chansons à dire ou à chanter.* Chansons récentes ; Chansons anciennes non publiées jusqu'à présent. Un volume in-18, 2^e édition..... 3 fr. 50
- Théâtre de fantaisie,* scènes, saynètes et comédies. Un volume in-18, 2^e édition..... 3 fr. 50
- Théâtre inédit.* Un vol. in-18..... 3 fr. 50
- Miettes poétiques.* Un vol. in-18..... 3 fr. 50
- Grand-Père, vous n'êtes pas vieux,* chanson récitée par M^{lle} RICHENBERG. In-18..... 3 fr. 50

V132c

QUATRIÈME ÉDITION

GUSTAVE NADAUD

CHANSONS A DIRE

*Histoires, Contes et Récits. — Chansons philosophiques
Petits Poèmes amoureux. — Récits touchants.
Chansons humoristiques. — Chansons à jouer.
Chansons joyeuses.*



PARIS

TRESSE ET STOCK, ÉDITEURS

5, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL,

1895

Tous droits réservés.

98248
14/1/09

AU LECTEUR

Chanson à dire,
Non à chanter,
A réciter,
Peut-être à lire,
Si tu marchais
Sans résistance
Sur la sentence
De Beaumarchais,
La belle affaire !
Et quel bonheur !
C'est un honneur
Qu'on peut te faire
Puisque, en effet,
On te l'a fait.
Point ne diffère :
Va-t'en, chanson

Vive ou pudique ;
Pars sans façon,
Et sans musique !

Ami lecteur,
Cette préface
Est de l'auteur
Pour l'éditeur :
Grand bien leur fasse !

G. N.

HISTOIRES

CONTES ET RÉCITS

HISTOIRES
CONTES ET RÉCITS

SOUVENIRS DE VOYAGE

Ami, t'en souvient-il, de nos courses errantes,
Quand, légers de soucis et dépourvus de rentes,
 Sans équipage et sans chevaux,
Le bâton à la main et le sac sur l'épaule,
Nous allions parcourir les sentiers de la Gaule,
 Gambadant par monts et par vaux ?

Nous voulions découvrir d'impossibles contrées,
Des rivages perdus, des routes ignorées,
 Des sites riants ou glacés ;
Nous voulions remonter aux sources des rivières,
Gravir sur des rochers, et lire sur des pierres
 L'histoire des siècles passés.

Nous voulions voir aussi les châteaux de Touraine,
Les dolmens décevants dont la Bretagne est pleine,
 Et les océans orageux,

Les costumes perdus et les mœurs surannées,
 Notre Rhône et leur Rhin, les pics des Pyrénées
 Et les Alpes au front neigeux.

Je n'ai rien oublié ; tout vit dans ma mémoire ;
 C'est là que, relisant notre première histoire,
 Souvent je me sens rajeunir ;
 Et le jour, quand je pense, et la nuit, quand je rêve,
 Au hasard, avec toi, sur les monts, sur la grève,
 Je voyage de souvenir.

Voici le jour, partons. La fraîcheur matinale
 Des champs silencieux et des forêts s'exhale
 Avec mille parfums divers ;
 La rosée en tombant perle sur la feuillée,
 Et déjà l'alouette, avant nous éveillée,
 S'élance en chantant dans les airs

Nous prenons notre vol et nos chansons comme elle :
 Allons, le paresseux ! Allons, vite, la belle,
 Debout ! Est-ce ainsi que l'on dort ?
 Puis, adieu le village et l'auberge avenante,
 Et la vieille aubergiste et la jeune servante
 Du Grand Cerf ou du Lion d'or.

Nous partons, nous prenons notre course première,
 Comme écoliers faisant l'école buissonnière,
 Jouant, riant à travers champ ;
 Et puis, lorsque, tombant sur nos têtes moins gaies,
 Le soleil a ployé nos jambes fatiguées,
 Nous réfléchissons en marchant.

Salut, les pampres verts, les ruines antiques,
Les riantes maisons, les tourelles gothiques
 Flanquant les murs d'un noir château,
Les villages déserts, les modestes églises,
Les filles du pays naïvement surprises,
 Et la halte au bord d'un ruisseau!

Allons! là-bas, bientôt, nous verrons apparaître
La branche de sapin qui pend à la fenêtre
 D'un incroyable cabaret,
Et qui promet de loin, sirène dangereuse,
Le cidre pétillant ou la bière mousseuse,
 Le petit blanc ou le claret.

Puis, les mille incidents, les rencontres étranges;
Puis, les foin ramassés, les moissons, les vendanges,
 Les chevaux vifs et les bœufs lents,
Une dame qui passe au fond de sa voiture,
Et qui rit... Puis, le soir, le dîner d'aventure,
 Et la chambre aux rudes draps blancs.

Mon ami, c'étaient là les beaux jours de la vie;
Ils font nos souvenirs; ils feront notre envie:
 Nous ne demandions rien au sort:
Que pouvait-il manquer à notre humble ordinaire?
Les repas les meilleurs sont ceux que l'on digère,
 Les meilleurs lits, ceux où l'on dort.

Ah! lorsque, bien changés, près du foyer tranquille,
Le boiteux rhumatisme ou la goutte immobile
 Nous tiendront souffrants ou perclus,

Comme nous conterons à de jeunes oreilles
Les mille événements, les monts et les merveilles
Que nous ne verrons jamais plus!

Nous dirons les plaisirs, les dangers du voyage;
Même, nous conterons plus d'un fameux passage
Que nous n'avons pas traversé;
Et puis, pour terminer, graves comme un vieux livre,
Nous dirons aux enfants que l'on ne sait plus vivre,
Et que le bon temps est passé.

LA CUISINE DU CHATEAU

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

Dès avant que l'aube paraisse,
Partout on s'agite, on se presse ;
On circule d'un pied léger ;
La porte s'ouvre et se referme ;
On reçoit les œufs de la ferme
Et les herbes du potager.

Dans la marmite en fer de forge,
La bouillie ou la soupe d'orge
Bourdonne tout le long du jour,
Tandis que la broche sonore
Présente au feu vif qui les dore
Les poulets de la basse-cour.

C'est là que le pauvre qui passe
Trouve du pain pour sa besace
Et s'assied sur le banc de bois

Et le colporteur en tournée
Y vend aux filles de journée
Les colifichets villageois.

Les chats sournois, les chiens avides,
A l'entour des assiettes vides,
S'en vont flairant je ne sais quoi ;
Partout le mouvement, la vie,
Et, jusqu'à la table servie,
Chaque minute a son emploi.

Le soir venu, le travail cesse ;
On rentre ; la lampe se dresse ;
Autour de l'âtre on est pressé ;
Les femmes actives tricotent ;
Les vieilles, en filant, marmottent
Quelque refrain du temps passé.

Le jardinier, dans un lexique,
Cherche le nom scientifique
Des dahlias ou des œillets ;
Le garde-chasse du village
Parle des choses d'un autre âge,
Des loups ou des esprits follets.

Et, dans ce brouhaha paisible,
Le grillon, causeur invisible,
Dans un coin du foyer bruit ;
Et quand le coucou de l'horloge
A chanté dix fois, on déloge ;
On se sépare : bonne nuit !

Tout s'endort, et moi, je demeure
Assis encor durant une heure
Auprès du brasier consumé;
Et mes rêves prennent des ailes,
Pour aller vers ceux ou vers celles
Qui m'aiment ou qui m'ont aimé.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

LES VOIX DE LA NUIT

La nuit était calme et sereine;
Paris, retenant son haleine,
Se reposait silencieux.
J'ouvris ma fenêtre bâtarde,
Et, des hauteurs de ma mansarde,
Au hasard j'abaissai mes yeux.

Les toits voisins, dans la pénombre,
Coupaient leur silhouette sombre
En angles noirs sur un fond gris.
De loin en loin, quelques lumières
Démontraient des mains ouvrières
Ou de romanesques esprits.

Et, du milieu de ce silence,
Je crus entendre un chœur immense
Qui vers le ciel montait sans bruit;
Et j'écoutai, durant une heure,
S'élevant de chaque demeure,
Les voix confuses de la nuit.

C'était la plainte universelle,
L'espérance toujours nouvelle
De la souffrante humanité.

Car, dans leurs veilles ou leurs rêves,
Les esprits humains n'ont de trêves
Qu'en dehors de la vérité.

D'une étroite et basse fenêtre
Sortait un soupir, et peut-être
Un blasphème.... N'écoutez pas !
Puis : « La richesse ! la richesse ! »
Disait-on. « Elle fuit sans cesse,
Et je suis toujours sur ses pas ! »

Là, sur sa couche malade,
Un vieillard disait : « Que je vive !
Et je ne demande plus rien ! »
— « Mon Dieu, donnez-moi la puissance !
Le peuple, en sa reconnaissance,
Dira votre nom et le mien ! »

Un artiste criait : « La gloire !
Dieu, faites vivre ma mémoire,
Et confondez tous mes rivaux ! »
— « Ah ! l'ennui consume ma vie ;
Il faut à ma coupe assouvie
Des vins et des plaisirs nouveaux. »

— « Une pure image de femme
A pris le chemin de mon âme, »
Disaient des cœurs adolescents.
— « Mon Dieu, qu'il fasse beau, dimanche !
Je dois mettre ma robe blanche, »
Chantait un souci de quinze ans.

Ainsi, chaque voix, douce ou triste,
Avait sa prière égoïste,
Et demandait à Dieu toujours
D'oublier la douleur commune,
Pour s'occuper de sa fortune,
De sa gloire ou de ses amours.

Et pas une action de grâces
Ne s'élevait dans les espaces,
Libre du terrestre souci;
Pas une voix reconnaissante
Ne bénissait l'heure présente,
Pour aller dire à Dieu : « Merci ! »

La nuit était calme et sereine :
Paris, retenant son haleine,
Se reposait silencieux,
Et, dans ma rêverie austère,
Détachant mes yeux de la terre,
Je les élevai vers les cieux !

CAUSERIE D'OISEAUX

J'étais dans un vallon plein d'ombre
Qu'habitaient des oiseaux sans nombre
Revenus avec les beaux jours;
Ils couraient dans l'herbe émaillée,
Ou voletaient dans la feuillée,
Ou dans l'air traçaient leurs contours.

Et je leur dis dans ma paresse :
« Pourquoi vous agiter sans cesse,
Pourquoi ne pas vous reposer? »
Sans doute ces mots les touchèrent,
Car tour à tour ils s'approchèrent,
Et nous nous mimes à causer.

« Crois-tu, me dit une hirondelle,
Que ce soit pour montrer mon aile
Que je passe comme l'éclair?
Je poursuis l'insecte rapide
Qui va rasant le sol humide,
Ou s'élève dans le ciel clair. »

— « Moi, dit un épervier, je chasse;
Je suis l'oiseau de noble race,
Le conquérant, le fils des rois.

Mes vassaux ou mes adversaires,
 A la puissance de mes serres,
 Ont bientôt reconnu mes droits. »

Des pigeons saccageant les seigles
 Disaient : « Nous faisons les espiègles
 Et nous fêtons le renouveau.

— Moi, » disait une pie avare,
 « J'amasse ; l'argent est si rare !
 — Moi, je pille, » dit un moineau.

Et la troupe, en franche lippée,
 Tout le jour n'était occupée
 Que de ses grossiers appétits,
 Comme font les poissons dans l'onde,
 Comme tous les êtres du monde,
 Bêtes ou non, grands ou petits.

« Mais toi qui restes sur ta branche,
 Beau chanteur, oiseau du dimanche,
 Pourquoi ne prends-tu pas ton vol ?
 Pourquoi chanter à perdre haleine
 Le demi-jour et la nuit pleine ?
 — Pour chanter, » dit le rossignol.

LES RUINES

Quand le soleil se lève à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
La ruine.

Le matin, d'un rayon joyeux,
L'éclaire de la base au faite;
Le voyageur lève les yeux,
Et s'arrête.

Bravons la ronce et l'églantier;
Il faut gravir l'âpre sentier
Qui serpente autour de la butte:
On aime à fouler sous ses pieds
Ces vieux murs, Titans foudroyés,
Orgueilleux encor dans leur chute.

L'œil s'arrête sur ces débris;
Mais vainement sont-ils meurtris
Par d'impitoyables fougères;
L'esprit reconstruit le passé;
Le vieux château s'est redressé
Sur ses souvenirs légendaires.

Les chevaux piaffent dans la cour;
 Le cor sonne; la meute accourt;
 Le pont s'abaisse; allons, en chasse!
 Piqueurs, découpez les limiers;
 Voici venir les chevaliers
 Et la châtelaine qui passe.

Ah! pourquoi le cœur ne peut-il
 Renouer de même le fil
 Des illusions passagères?
 Ce ne sont pas les châteaux seuls
 Qui portent les sombres linceuls
 Tissus de mousse et de fougères!

Mais n'entends-je pas une voix
 Qui m'apporte, au travers des bois,
 Une note plaintive et douce?
 Un éclair se fait dans la nuit;
 Tout le passé se reconstruit;
 Arrachons le lierre et la mousse!

Là-bas sont les pays plus doux;
 L'heure a sonné le rendez-vous;
 Nous sommes deux, et le jour baisse.
 Dieu nous mesure les instants:
 O la jeunesse du printemps!
 O le printemps de la jeunesse!

Quand le soleil se couche à l'horizon,
 On voit, là-haut, sur la colline,
 Parmi le lierre et le gazon,
 La ruine.

Le soir pâle et mystérieux
De fantômes peuple l'espace,
Et le voyageur sérieux
Rêve et passe.

FLEURS, FRUITS ET LÉGUMES

L'étalage de la fruitière,
Ce matin, était des plus beaux :
Des fleurs, des fruits, et puis, derrière,
Des tas de légumes nouveaux.

J'aperçus un jeune homme imberbe
Qui s'arrêtait, et qui bientôt
Fit achat d'un bouquet superbe
Qu'il cacha sous son paletot.

Puis, un monsieur à barbe blonde
Bravement se fit octroyer
Les plus belles fraises du monde,
Qu'il emporta dans leur panier.

Enfin un bourgeois à gros ventre
Vient après eux, verbe et front hauts,
Longtemps marchande, sort, puis rentre,
Et part avec des artichauts.

Je pensai que ces personnages
Pouvaient, pour de bonnes raisons,
Représenter dans ses trois âges
La loi du cœur et des saisons :

L'un, le printemps et l'espérance,
L'autre, juillet avec l'amour,
Et le dernier, la souvenance,
Quand l'automne est sur le retour.

Et je me dis : Ce serait drôle,
Si ces trois divers acheteurs
Devaient jouer chacun un rôle
Dans une pièce à quatre acteurs ;

Si ces fleurs, ces fruits, ces légumes
Étaient pour la même... Mais non,
Cela n'est pas dans nos coutumes ;
Et puis comment le saurait-on ?

J'aime mieux penser, au contraire,
Que l'un était un fils chéri,
Le second, un excellent frère,
Et le troisième, un bon mari.

ANACHARSIS EN FRANCE

Anacharsis, ressuscité,
Voulut connaître un jour la France,
Pour juger du progrès immense
Qu'a dû faire l'humanité.
Que de bienfaits pour tant de peines !
Et cependant la Grèce... Athènes...

Avant d'arriver à Paris,
Il avait fait le tour du monde :
Il vit que la terre était ronde :
« Que nos pères seraient surpris !
Dit-il ; l'antiquité radote... »
Et pourtant Platon... Hérodote...

Il vit d'énormes monuments,
Acropoles de l'industrie,
Parthénons de cavalerie
Où s'exercent les régiments.
Il vit des dieux faits sur modèle :
Mais Phidias... mais Praxitèle..

Il vit plus d'un peintre pareil
Barbouiller des toiles étroites ;

Un autre avait placé des boîtes
Et laissait faire le soleil.
Le dieu du jour lui soit fidèle !
Mais Parrhasius... mais Apelle...

Il suivit la Chambre et les cours,
Il lut des colonnes de prose
Disant toujours la même chose,
Quoique paraissant tous les jours,
Et des harangues par centaines. «
Mais Périclès... mais Démosthènes...

Au théâtre il allait le soir
Pour applaudir nos grands artistes ;
Il admirait les machinistes
Et cessait d'entendre pour voir.
La statue était sous le socle ;
Mais Euripide... mais Sophocle..

Il était sensible aux douceurs
Des vers unis à la musique :
Il vit dans maint endroit lyrique
Que les deux sœurs ne sont plus sœurs.
« Je ne suis, dit-il, qu'un barbare :
Mais Anacréon... mais Pindare... »

Par-dessus tout il s'affola
Des découvertes de notre âge.
« Être savant c'est être sage,
Disait-il ; le progrès est là.
Tout foyer échauffe et dilate ;
Mais Pythagore... mais Socrate... »

« Eh bien, se dit Anacharsis,
Le monde est-il meilleur ? Peut-être.
Pour en juger, il faudrait naître
Et n'avoir pas vécu jadis.
Tout va, tout marche, tout progresse.
Mais la jeunesse... la jeunesse !... »

LE BARBILLON ET LE BROCHET

La fable que je vais vous dire
N'est pas pour les intelligents
Qui trouvent dans les bonnes gens
Un menu fretin bon à frire.

Certain barbillon, sans projet,
Passait dans les zones profondes ;
Il aperçoit entre deux ondes
Un ver de terre qui nageait.

Il n'avait pas vu la ficelle
Qui tenait le pauvre captif ;
Il le mord et se sent au vif
Piqué d'une pointe mortelle.

Le barbeau n'est pas étourdi
Comme le goujon ou l'ablette ;
C'est une raison calme et nette,
Avec un sens approfondi.

Il existe même un adage,
Bien connu dans tous les cours d'eau,
Qui dit : « Prudent comme un barbeau ; »
Mais qui ne dit pas de quel âge.

Pourtant le nôtre avait mordu ;
 Sa jeunesse était son excuse.
 Il cherche une suprême ruse,
 Quoique blessé, quoique perdu.

Que faire ? Rester immobile,
 Tromper quelque temps le pêcheur,
 Souffrir et cacher sa douleur ?
 C'est ce qu'il fit... Soin inutile.

L'onde a ses rois et ses sujets ;
 Ses chasseurs sont toujours en recherche :
 Elle a son épervier, la perche ;
 Elle a ses aigles, les brochets.

Un aigle... un brochet veux-je dire,
 Voit un poisson qui fait le mort.
 « Bon, se dit-il, sans doute il dort,
 Ce citoyen de mon empire. »

Il entr'ouvre ses dents de fer,
 Prend ses mesures et s'élançe .
 Une gueule au bout d'une lance,
 Un gouffre sortant d'un éclair !

Le tout ne fit qu'une bouchée ;
 L'hameçon tenait au poisson,
 Et le poisson à l'hameçon :
 La machine fut accrochée.

Le roi des eaux fit maint effort ;
 Sa résistance fut sublime ;
 Mais entraîné par sa victime,
 Il fut amené sur le bord.

Ainsi se trouvent les extrêmes
Aux mêmes lois assujettis ;
Parfois, à croquer les petits,
Les grands se font croquer eux-mêmes.

LE TOUR DU MONDE

Paul se prit un jour à songer.
La suite de sa rêverie
Fut un désir de voyager
Qui n'entendait pas raillerie.
Livrant son esprit à la foi
D'une espérance vagabonde,
Il résolut de faire... quoi?
Le tour du monde.

Il va trouver son médecin,
Un Hippocrate de village,
Pour lui confier son dessein.
« Bien, dit ce docte personnage;
Les anciens l'ont dit avant nous:
Les voyages forment les hommes,
Et nous en avons besoin tous
Tant que nous sommes.

— Voyons, docteur, causons un peu :
D'abord, où commence le monde ?
— Le monde ? Ici même, parbleu !
Où vous êtes ! La terre est ronde.

— Bravo ! je l'aime autant ainsi ;
Mais où finit le tour du monde ?

— Toujours où vous êtes, ici !

La terre est ronde.

— Soit, dit Paul, je sors par ma cour,
Ou par mon jardin, il n'importe ;
Je saurai que j'ai fait mon tour
Si je rentre par l'autre porte.

— Sans doute, allez toujours tout droit,
Sur une orange ou sur la terre,
Vous reviendrez au même endroit ;

La chose est claire.

— Mais à ce compte, cher docteur,
Si je comprends bien mon affaire,
Je suis le pôle, l'équateur,
Le méridien de ma sphère ;
Je suis le nœud qui réunit
Les cercles terrestre et céleste.
Ici tout commence et finit.

J'y suis, j'y reste. »

Paul eut-il tort, eut-il raison ?
La fortune et les hirondelles
Font leur nid dans notre maison
Lorsque nous courons après elles.
Le bonheur est là sous la main ;
Eh bien, que le ciel nous confonde,
Si nous ne commençons demain
Le tour du monde !

CHEVEUX NOIRS ET BLANCS

J'avais vingt-cinq ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maitresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus noire tresse.
Tout en la coupant, je fus bien forcé
De voir, non sans peine,
Plus d'un fil d'argent qui s'était glissé
Dans ma pure ébène.
Alors je me dis : Un amant discret
Ferait à sa belle
Un don qui toujours le rappellerait,
Sans danger pour elle.
Chaque cheveu blanc fut pris à son tour,
Et, la moisson faite,
J'offris ce présent à ma belle, un jour,
Le jour de sa fête.

J'avais cinquante ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maitresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus blanche tresse.
Tout en la coupant, je vis d'un côté
Non sans quelque gloire,
Plus d'un cheveu brun encore incrusté

Dans mon pur ivoire.
Alors je me dis : Un amant discret
Ferait à sa belle
Un don qui toujours le rappellerait,
Sans danger pour elle.
Je pris un par un chaque cheveu noir,
Et, la moisson faite,
J'offris ce présent à ma belle, un soir,
Le soir de sa fête.

Ces doux souvenirs écrits en cheveux,
La même personne
Tous deux les reçut, les garda tous deux.
Cela vous étonne ?
Le temps est passé de la floraison
Argentée ou noire :
L'automne a détruit ma double toison
D'ébène et d'ivoire.
Mais nous possédons quelque chose là
Que rien ne déflore :
Un cœur bien donné, qui jadis parla,
Qui bégaie encore.
Et nous revoyons nos jours et nos soirs,
La vendange faite,
Et mes cheveux blancs et mes cheveux noirs,
Quand revient sa fête.

LE MUR

Depuis que j'abrite ma vie
Derrière le mur de la loi,
Tous mes voisins meurent d'envie
De voir ce qui se fait chez moi.
Toute existence qui se cache
Pour le public a des appas.
Qu'on se le dise et qu'on le sache :
Ce mur est mien ; n'y touchez pas.

Je comprends qu'on veuille connaître
Les habitants d'une maison
Qui n'a ni porte ni fenêtre,
Et qui n'est pas une prison.
On se rassemble, on s'interpelle ;
Les plus hardis disent tout bas :
« Si nous appliquions une échelle ? » —
Ce mur est mien ; n'y grimpez pas.

Les polissons du voisinage
Profitent de notre sommeil
Pour y tracer plus d'une image
Que voit l'aurore à son réveil.

Auteurs de ces basses peintures,
N'arrêtez point ici vos pas ;
Portez ailleurs vos signatures.
Ce mur est mien ; n'y peignez pas.

Bavards, chroniqueurs, journalistes,
Qui savez vous fourrer partout,
Charlatans, médecins, dentistes,
Nouveautés de luxe et de goût,
Chiens perdus, terriers ou caniches,
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,
Apposez plus loin vos affiches.
Ce mur est mien ; n'y collez pas.

Pourtant au fond je suis bonhomme,
Et si le bruit fait mon effroi,
Je serais désolé qu'en somme
On ne parlât jamais de moi.
Le mur où ma vertu se loge
Est sacré ; mais si vous voulez
L'utiliser à mon éloge,
Touchez, grimpez, peignez, collez.

LA GRANDE CLASSE

1870

J'ai visité la grande classe,
Celle des premiers, des plus forts,
Des adultes de haute race.
Comme j'y suis entré j'en sors.

Je voulais, dans mon ignorance,
Admirer au moins une fois
Les premiers écoliers de France.
Je les ai vus, et je les vois :

Le professeur est dans sa chaire.
Les gradins, rangés à l'entour,
S'arrondissent en hémisphère
Et se remplissent tour à tour.

Deux par deux, trois par trois, on entre.
Chaque élève, sans se presser,
A droite, à gauche, au bord, au centre,
En bas, en haut va se placer.

J'en vois quelques-uns, dans le nombre,
Qui me paraissent assez vieux ;

Mais en hiver la salle est sombre,
Et puis j'ai de si mauvais yeux !

Professeur et maitres d'étude
Disent : « Chut ! » à leurs écoliers.
Il paraît que c'est l'habitude,
On ne se tait pas volontiers.

Plusieurs demandent la parole
Pour erreur au procès-verbal :
Colza mis au lieu de pétrole,
Ou César au lieu d'Annibal ;

Une virgule mal placée,
Un point qui manque sur un i ;
Une demi-heure est passée
Avant que cela soit fini.

D'aucuns excusent leurs absences,
D'autres demandent des congés.
Mais ne parlez pas de vacances
A ces travailleurs enragés.

Un élève monte au pupitre
Et se met à lire un devoir
Dont il ne donne pas le titre.
Nous allons voir, nous allons voir.

Mais il a la voix nasillarde
Et l'accent septentrional.
Puis, autour de moi, l'on bavarde.
Il écrit bien, mais parle mal.

Ils ont, aux leçons de lecture,
Un usage assez singulier,
Celui de battre la mesure
Avec des couteaux à papier.

Cette leçon, il faut le croire,
N'est que pour les adolescents ;
Les exercices de mémoire
Seront bien plus intéressants.

Le professeur sonne la cloche.
Le lecteur, comme un linge blanc,
Remet son cahier dans sa poche
Et revient s'asseoir à son banc.

Un autre monte à la tribune.
Celui-ci récite par cœur.
Il sait son texte sans lacune.
A gauche on applaudit en chœur.

Aussitôt on murmure à droite.
C'est mal ici ; c'est bien là-bas ;
Il semble que chacun emboîte
Le pas d'un chef qu'on ne voit pas.

Peut-être bien sont-ce deux frères
Qui, pour affirmer leur savoir,
Soutiennent deux thèses contraires
Moins par amour que par devoir.

Mais non ; voici la grosse caisse
Alternant avec les tambours.
Le professeur sonne sans cesse
Et les couteaux tapent toujours.

Mon Dieu, mon Dieu, comme ils en usent,
De ces couteaux !... Mais entre nous,
Si l'on ne veut pas qu'ils s'amusement,
Pourquoi leur donner des joujoux ?

Nous sommes en pleines tempêtes.
Les mots aigus lancés dans l'air
Croisent les grosses épithètes.
Le tonnerre étouffe l'éclair.

Deux élèves, ténor et basse,
L'un tout petit, l'autre très grand,
(On rit) nez à nez, face à face,
Se heurtent en se rencontrant.

Le petit n'en veut pas démordre,
Le grand ne peut pas reculer.
On crie : « Assez ! A l'ordre ! à l'ordrel...
De quel ordre veut-on parler ?

Je dis à mon voisin ; De grâce,
Ce bruit doit-il bientôt cesser ?
Moi, je suis venu pour la classe.
Va-t-elle bientôt commencer ?

— Mais, monsieur elle est terminée ;
Vous avez eu trois grands discours.
Merci. J'ai perdu ma journée.
Est-ce de même tous les jours ? »

Il me répondit : « Mon brave homme,
Je vous trouve encore bien bon.
L'endroit où vous êtes se nomme :
L'école du palais Bourbon. »

LE SULTAN

Le Sultan qui règne à Byzance
Est enfermé dans son sérail ;
On s'agenouille en sa présence ;
On se tait devant le portail.
Depuis le lever de l'aurore
Jusqu'à ce que le jour ait fui,
Il regarde l'eau du Bosphore,
Et le Sultan se meurt d'ennui.

De la Perse à l'Adriatique,
Et du Danube on ne sait où,
L'Europe, l'Asie et l'Afrique
Sont le collier qu'il porte au cou.
Il a des pachas qui s'exercent
A s'emparer du bien d'autrui,
D'autres pachas qui les renversent,
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des courtisans sans nombre,
Il a des gardes panachés,
Des ulémas en robe sombre
Et des vizirs enclimanchés.

Il a des flatteurs qu'il décore
 Pour mettre sa pipe à l'étui,
 Et pour lui dire qu'on l'adore :
 Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des actrices chrétiennes
 Pour le distraire par leur jeu,
 Et des troupes européennes
 Pour faire l'exercice à feu.
 Il a des sultanes instruites
 A se dévoiler devant lui,
 Et des banquiers israélites...
 Et le Sultan se meurt d'ennui

Il a chaque jour les harangues
 Des ambassadeurs de tout rang,
 Qui lui parlent toutes les langues,
 Excepté celle qu'il comprend.
 Chacun, de Pilate à Caïphe,
 S'efforce à lui servir d'appui ;
 Il a lord Stratford de Redcliffe...
 Et le Sultan se meurt d'ennui.

Écoute, ma jeune maîtresse,
 Tu ne sais pas, toi, simple cœur,
 Tous les soucis de la richesse,
 Tous les tourments de la grandeur.
 Mais c'est pour nous que l'herbe pousse,
 Que le soleil luit aujourd'hui ;
 Viens, l'air est pur, la vie est douce,
 Et le Sultan se meurt d'ennui.

LE ROI BOITEUX

Un roi d'Espagne ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié ;
C'était au pié gauche, je pense ;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espee adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas
Murmura : « Monsieur, qu'est-ce à dire ?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— Sire, quelle erreur est la vôtre !
Je suis criblé de cors ; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds. »

PARIS

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours!

Dis-moi d'où te vient cet empire,
Ce charme invisible et puissant,
Qui nous subjugue et nous attire,
Et qui fait que l'on ne respire
Qu'entre tes murs d'où l'air sain est absent?

C'est que tu résumes la France ;
C'est que de Strasbourg à Quimper
Et de la Flandre à la Provence,
Tout s'assimile à ton essence,
Comme fait l'eau des fleuves à la mer.

C'est qu'en tes entrailles humaines
On sent battre un cœur généreux
Qui prend le sang noir de nos veines,
Et, par les artères lointaines,
Le rend plus rouge au corps plus vigoureux.

„ C'est là qu'on peut vivre à sa guise,
 Etre impunément sage ou sot,
 Aller au théâtre, à l'église,
 Sans qu'aussitôt chacun se dise :
 « C'est un athée, » ou bien : « C'est un cagot! »

C'est la ville des femmes frêles,
 Au teint pâle, au charmant parler,
 Et dont les grâces naturelles,
 En tous lieux servant de modèles,
 Vont s'imitant, sans jamais s'égaler.

C'est la ville des folles mises,
 Des excentriques, des hâbleurs,
 Des existences incomprises,
 Des fantastiques entreprises,
 Des gueux honteux et des riches voleurs.

Les arts y gravent la mémoire
 Du siècle qui passe en courant ;
 C'est là que se fait notre histoire,
 C'est là qu'on va chercher la gloire,
 Qu'on vit obscur, et qu'on peut mourir grand.

Mais sous ton atmosphère impure,
 O Paris, tu ne connais pas
 Quelle est la voix de la nature,
 Quelle couleur a la verdure,
 Quelle senteur s'exhale des lilas.

Déjà, l'air plus doux nous rappelle
Que l'hiver bientôt finira ;
Ah ! que revienne l'hirondelle !
Nous voyagerons avec elle ;
Nous reviendrons quand elle partira.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

CHALE ET BONNET

Elle était vraiment jolie,
Bien qu'elle eût, ce matin-là,
Un air de mélancolie...
Il pleuvait : c'est pour cela.

Cette pluie était du givre,
Ce givre était du verglas.
Je résolus de la suivre,
Et je me mis sur ses pas.

Comme l'abeille se joue
Au calice d'une fleur,
Elle trottait dans la boue
Qui lui donnait sa couleur.

Je me disais : « Où va-t-elle,
Avec ce grand air d'ennui ?
Je saurai, mademoiselle,
Votre secret d'aujourd'hui. »

Sa mise me fit sourire :
Une robe qui traînait,
Sur son dos, un cachemire,
Et sur sa tête, un bonnet! .

Robe jadis violette,
Mais ayant perdu son nom.
Le bonnet disait : Grisette ;
Le châle répondait : Non.

Cachemire de duchesse,
Valant trois mille francs net.
Le châle disait : Richesse ;
Non, répondait le bonnet.

Durant tout ce dialogue
Que sa mise m'inspirait,
Je la suivais comme un dogue
Qu'on veut dresser à l'arrêt.

Il semblait qu'en promenade
Elle allât à travers champs,
Sans adresser une œillade
A la montre des marchands.

Par les méandres sans nombre
D'un quartier que j'ignorais,
Elle conduisit son ombre
Du Panthéon au Marais.

Il fut un pas dans la route
Qu'elle hésitait à franchir ;
C'était fatigue, sans doute :
Ses jambes semblaient déchir.

Je pensai : « Brebis qui boite
Doit approcher du bercail. »
Tout à coup, tournant à droite,
Elle entra sous un portail.

Comme au bord d'un précipice,
Tout ému, je m'arrêtai
Au fronton de l'édifice,
Je lus : Mont-de-Piété.

Pauvre fille ! me disais-je,
Elle aura connu la faim
Et le froid... Voici la neige...
Elle reparut enfin.

J'aperçus dans sa main pâle
Un papier qu'elle serrait :
Elle n'avait plus de châle,
Et je crois qu'elle pleurait.

Me vit-elle ? Je l'ignore ;
Mais elle pressa le pas.
Je voulais la suivre encore,
Et je ne la revis pas.

LE CIGARE

J'aime à fumer, je le confesse ;
Un cigare me rend heureux :
Il est ma meilleure maîtresse ;
Il est l'ami de ma paresse,
Et je suis souvent paresseux.

Viens donc, mon fidèle cigare,
Mon compagnon silencieux ;
Que par toi ma raison s'égare
En des pensers capricieux.

Que j'aime à suivre ta fumée,
Tantôt sous un feuillage vert,
Tantôt, dans ma chambre fermée,
Auprès de la bûche enflammée,
Cette verdure de l'hiver.

Dans chaque flocon qui s'élève
Pour s'étendre et s'évanouir,
Je vois se balancer un rêve,
Et rêver, n'est-ce pas jouir ?

N'est-ce pas une douce chose
De hausser son esprit aux cieux,

De voguer sans suite et sans cause,
Dans cet horizon blanc et rose
Qu'on ne voit qu'en fermant les yeux?

Ah! respirer par la pensée
Et vivre par les sentiments,
Ce n'est pas là chose insensée :
Je crois encore aux doux serments.

Non, l'amitié n'est point un leurre,
Ami, je connais ta vertu ;
Que fais-tu loin de ta demeure ?
Lorsque je pense à toi, je pleure.
Mon ami, quand reviendras-tu ?

Reviens, j'ai besoin de t'entendre
Et j'ai besoin de te parler ;
Mais j'écoute une voix plus tendre
Qui vient ici me consoler.

Amour, j'ai maudit ta torture,
Je t'ai nié pour trop souffrir ;
Ta puissance n'est que trop sûre :
Le cœur a toujours sa blessure
Qui se ferme pour se rouvrir.

Mais je n'aperçois que les charmes
Que tu livres à tes élus ;
Tes yeux ne versent plus de larmes ;
Ta blessure ne saigne plus.

Tu bannis ma triste mémoire ;
Je crois à ce monde nouveau,
A la vertu comme à la gloire ;
Je crois en toi, car je veux croire
A tout ce que le ciel fit beau.

Volez, volez, douce fumée :
Là-haut emportez mon espoir ;
Ma cendre tombe consumée ;
Mon cigare est fini. Bonsoir.

MA VOISINE

Tous les matins, je vous vois,
Et j'entends de votre voix
La mélodie argentine ;
Au doux bruit de vos chansons
Vous éveillez vos pinsons.
 Bonjour, ma voisine.

Si vous demeurez si haut,
Sans doute c'est qu'il vous faut
De l'air pour votre poitrine ;
Et, sans fatiguer vos yeux,
Vous pouvez travailler mieux.
 Bonjour, ma voisine.

Vos doigts courent diligents
Sur la soie aux tons changeants,
Sur la blanche mousseline.
Vous n'en conserverez rien :
L'indienne vous va si bien !
 Bonjour, ma voisine.

Ils ne sont pas faits pour vous,
Les bahuts, ni les bijoux,
Ni les vases de la Chine.

Votre opulence est ailleurs :
Venez arroser vos fleurs.

Bonjour, ma voisine.

Ne croyez pas le miroir
Qui dit que votre œil est noir,
Et que votre taille est fine ;
Comment peut-il le savoir,
Si vous n'allez pas y voir ?

Bonjour, ma voisine.

Le jour se met à baisser :
Les plaisirs vont commencer,
Et la ville s'illumine.
Faites des rêves heureux ;
Gardez-vous des amoureux.

Bonsoir, ma voisine.

LE PAYS NATAL

Allez trouver les peuples de Norvège,
Les Irlandais au dur labeur,
Les Esquimaux qu'ensevelit la neige,
Les noirs brûlés par l'équateur :
Demandez-leur quel est le coin de terre
Le plus indulgent à ses fils,
Le doux pays, le climat salulaire :
Ils vous diront : « C'est mon pays. »

Pays natal, on te retrouve
Plus cher, après t'avoir quitté ;
C'est comme une amitié qu'éprouve
La distance ou l'adversité.
Il faut revoir l'église austère
Avec son clocher qui reluit,
Et la maison de notre père,
Toute pleine encore de lui.

Elle a bien pu changer de maître ;
Ses murs ont été jetés bas ;
Nous saurons toujours reconnaître
Le sol où s'essayaient nos pas,

Et la promenade voisine
Où l'on jouait, enfant heureux,
Avec la petite cousine
Dont on croyait être amoureux.

Je pars, je cours dans la campagne ;
Je veux aller en liberté
Retrouver ma vieille compagne,
La jeunesse qui m'a quitté.
Et je m'arrête et je regarde
Un sentier perdu dans les bois,
Et la cabane du vieux garde,
Grise aujourd'hui, blanche autrefois.

Là, les arbres de l'avenue
Semblent agiter leurs grands bras
Pour saluer la bienvenue
D'un ami qu'ils n'attendaient pas.
Et je me dis que ce que j'aime,
Femme ou chose, doit en retour
Garder une part de moi-même,
Pour reconnaître mon amour.

Et cependant l'étranger passe,
Sans plaisir comme sans ennui ;
Le vent effacera la trace
Que ses pieds laissent après lui.
Pourquoi ce charme qui m'enivre ?
Pourquoi pleuré-je sans souffrir ?
C'est là, c'est là qu'il faudrait vivre ;
C'est là surtout qu'il faut mourir !

J'ai vu passer sur la terre de France
Des tribus sans gîte et sans pain,
Qui s'en allaient demander l'existence
Aux hasards d'un climat lointain.
Fier Océan, pour eux calme ton onde;
Soleil, adoucis-toi pour eux;
Mon Dieu, guidez les enfants du vieux monde
Fuyant le toit de leurs aïeux!

AU BOIS DE BOULOGNE

A l'heure où Paris dans la brume
Au jour s'éveille lentement,
Sortez de la ville qui fume :
Le bois de Boulogne est charmant.

On n'y voit pas un équipage,
Mais quelques chevaux promenés,
Ou quelque noce de village,
Ou bien encore, devinez :

Deux amoureux (je le suppose)
Allaient au hasard du chemin,
Se donnant, pour changer de pose,
Tantôt le bras, tantôt la main,

Tantôt courant à perdre haleine,
Puis s'arrêtant irrésolus.
Elle avait dix-huit ans à peine ;
Il avait vingt-cinq ans au plus.

Les rayons d'un soleil oblique
Sur le sol venaient se jouer,
Rayons brillants sans calorique,
Soleil trompeur de février.

La saison était loin encore,
 Où le chêne avec volupté
 Dans ses artères sent éclore
 La sève de sa puberté.

Et ne voyant pas de verdure,
 Ils s'étonnaient, les amoureux,
 De ce retard de la nature,
 Quand l'heure avait sonné pour eux.

Un tapis de feuilles séchées
 Sous leurs pieds craquait par instants,
 Et tenait encore cachées
 Les espérances du printemps.

Eux qui cherchaient l'herbe nouvelle,
 N'avaient souci que des vivants,
 Et de la canne et de l'ombrelle
 Jetaient la fenille morte aux vents.

Bien longtemps à la même place
 Ce jeu semblait les divertir,
 Quand on entendit dans l'espace
 Un coup de canon retentir.

Puis un second, puis un troisième...
 Un garde passait près de là ;
 Pour avoir le mot du problème,
 Un des amoureux l'appela :

« Hé! garde, par quelle aventure
 Entend-on le canon ici ?
 — Mais, Madame, c'est l'ouverture
 Des deux Chambres. — Merci. — Merci. »

Et les deux amants s'en allèrent,
Sans autrement se soucier
Des deux Chambres qui s'assemblèrent,
Que des feuilles de l'an dernier.

LE FACTEUR RÛRAL

La blouse bleue à collet rouge
Qui toujours bouge, bouge, bouge
 D'un mouvement égal,
Le grand balancier qui circule,
Régulier comme une pendule,
 C'est le facteur rural.

Celui-là n'aura pas la goutte ;
Le matin, il se met en route
 Pour revenir le soir.
Chargé de journaux et de lettres,
Il fait ses trente kilomètres
 Sans un instant s'asseoir.

Il accomplit dans la journée,
Comme la terre, sa tournée,
 Par le ciel sombre ou clair.
Indifférent à la souffrance,
Il est le seul homme de France
 Qui n'ait pas froid l'hiver.

Par la crotte ou par la poussière,
Il va de maison à chaumière ;
 Il arrive au château.

C'est là qu'on puise un peu d'haleine
Dans un broc de vin indigène
Qui ne souffre pas l'eau.

Reprends ta boîte et ton courage;
Il faut arpenter le village.
Monte au vieux prieuré,
Et remets à dame Thérèse
Le mandement du diocèse
Pour monsieur le curé.

Voici les paquets d'habitude
Pour le notaire en son étude,
Affiche et mise à prix;
Le journal de monsieur le maire,
Et, pour l'instituteur primaire,
Un livre de Paris.

Voici la couturière assise :
« Bonjour, facteur. — Bonjour, Élisé.
— N'avez-vous rien pour moi?
Pas aujourd'hui, demain peut-être. »
Elle referme sa fenêtre,
Comme prise d'effroi.

Voici l'élégant du village,
Guettant le courrier au passage.
« N'avez-vous rien pour moi ?
— Non. Si cela vous mécontente,
Allez à la poste restante ;
On vous dira pourquoi. »

« Jean, si quelque chose te manque,
 Veux-tu voir un billet de banque,
 Valeur cinquante francs ?
 C'est pourtant une fière chance
 D'avoir un fils absent, qui pense
 A ses bons vieux parents. »

« Pour vous, madame l'aubergiste,
 Vingt francs de la part de l'artiste
 Nourri, logé, blanchi.
 — Paul, donne-moi trente centimes;
 C'est un ami des plus intimes
 Qui n'a pas affranchi. »

« Pour vous, père La République,
 Le soldat vous écrit d'Afrique.
 Lisez ça, mon ancien.
 — Je ne sais pas lire; c'est triste;
 Mais s'il écrit, c'est qu'il existe;
 S'il existe, il va bien. »

— « A vous, Nanon veuve Granville,
 Ce papier timbré de la ville.
 C'est du Crédit foncier.
 Pour une veuve sans défense,
 Il n'est de pire connaissance
 Qu'un pareil créancier. »

Facteur, prends le sentier, sois preste.
 Il faut aller tant qu'il en reste,
 Ici, là-bas, plus loin,
 A l'autre bout de la vallée,
 Jusqu'à la maison isolée
 Qui blanchit dans son coin.

Ainsi, dans sa marche éternelle,
Les traits que son carquois recèle
De tous côtés s'en vont.
C'est une boîte de Pandore ;
Ce qu'elle contient s'évapore ;
L'espérance est au fond.

L'ombre s'allonge, le jour baisse.
Le soleil, luttant de vitesse,
Décline à l'horizon.
Il disparaît sous la montagne.
Comme lui, le facteur regagne
Sa nocturne maison.

DOUBLE RENCONTRE

Par le chemin,
Un bâton à la main,
J'allais de Folie à Sornette;
Suivait aussi,
Vous la voyez d'ici,
La même route une fillette.
La belle enfant,
Qui se trouvait devant,
Paraissait marcher inquiète.
Sans me presser,
Je pus la dépasser,
Et doucement tournai la tête.

Mon seul regard
Perça de part en part
La voyageuse délicate;
Sa joue en fleur
Prit soudain la couleur
Du coquelicot écarlate.
Ce grand émoi,
Qui n'était pas pour moi,
Était-il de naïve espèce?
N'abusant pas
D'un pareil embarras,
Je gagnai bientôt de vitesse.

Je traversai
Le bois d'un vert foncé,
Egayé par les mousses jaunes,
Et le ruisseau,
Dissimulant son eau
Sous les peupliers et les aunes.
Un cabaret
Non loin de là s'ouvrait,
A l'enseigne de la *Redoute*.
Les voyageurs,
Plutôt ici qu'ailleurs,
S'arrêtaient pour prendre une goutte.

Comme, étant las,
Je modérais mon pas,
Je vis venir à ma rencontre
Un beau garçon,
Marchant d'autre façon,
Qui regardait l'heure à sa montre.
Ce luron-là
Soudain me rappela
Notre paysanne gentille.
Il va de soi,
Sans qu'on sache pourquoi,
Qu'un garçon rappelle une fille.

Et je me dis :
S'ils vont au paradis,
Et qu'ils marchent toujours de même,
Lui prestement,
Elle tout doucement,

On pourra poser ce problème :
Est-ce au bois vert ?
Est-ce au ruisseau couvert ?
Au cabaret de la *Redoute* ?
Je n'en sais rien,
Mais je gagerais bien
Qu'ils se rencontrèrent en route.

LA PRINCESSE JULIE

La princesse russe Julie.
Plante du Nord, fleur des frimas,
Fut atteinte d'une folie
Assez commune en ces climats.

Dans ses campagnes de touriste,
Toujours courant et voyageant,
Elle s'éprit d'un jeune artiste,
Célèbre, mais presque indigent.

Elle alla seule et d'eüe-même
Le trouver, lui tendit la main
En disant : « Mon cher, je vous aime :
Voulez-vous m'épouser demain ?

— « Si je veux!... Mais, pardon, madame,
Vous êtes riche, à ce qu'on dit.
Moi, je n'ai rien. Le monde blâme
L'homme que l'amour enrichit.

« Oh! si j'étais de votre caste,
Je dirais : Oui, mais je dis : Non.
La pauvreté doit être chaste,
Je ne ternirai pas mon nom. »

On dit que la princesse allièrè
S'était enfuie on ne sait où,
Pour léguer sa fortune entière
Aux pauvres Français de Moscou.

Un soir, chez l'artiste rebelle,
Elle entra comme un revenant,
« Ami, je suis pauvre, dit-elle,
Tu peux m'épouser maintenant. »

CHANSONS PHILOSOPHIQUES

CHANSONS PHILOSOPHIQUES

LA NOUVELLE CHANSON

Chanson, il faut changer de style :
Quel ne serait pas ton honneur,
Si tu pouvais te rendre utile,
Sans perdre ton aimable humeur ?
Les ans ont blanchi notre tête,
L'orage a courbé notre corps ;
Bénis soient l'âge et la tempête,
S'ils rendent nos fils fiers et forts.

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon :
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson !

Tu ne verseras plus à boire
A des paresseux avinés ;
Tu n'exalteras plus la gloire
Des soudards indisciplinés.
Mais chante les vertus guerrières
Des enfants qui sont notre espoir ;
Célèbre les mains ouvrières
Qui, simplement, font leur devoir.

Ne flatte plus la populace,
 Ni les puis an' ni les partis :
 Prends la balance, prends ta place
 Plus loin des grands que des petits.
 Mets ton influence au service
 Du droit et de l'humanité :
 Tu tiens, avec le fouet du vice,
 L'aiguillon de la charité.

Cours recueillie et cadencée,
 Sois la joie ou l'allégement,
 L'expression d'une pensée
 Ou la note d'un sentiment.
 Ne crains pas de mouiller ton aile
 Aux pleurs des humaines amours.
 L'amour est la chose éternelle ;
 L'éternel est jeune toujours.

Ne sois plus satire et scandale,
 Ne sois plus le rîre moqueur ;
 Fais-toi conseil, fais-toi morale,
 Sois saine à l'esprit comme au cœur.
 Sois la lueur avant-courrière
 Du jour qui vient se rapprochant,
 Et, s'il se peut, fais-toi prière :
 La prière est encore un chant.

Il faut, sous un refrain frivole,
 Cacher une leçon :
 Charme, élève, console
 Et vole, vole, vole,
 Chanson !

LES DIEUX

Les dieux s'en vont, disent les sages :
La raison a tué la foi.
Sur un océan plein d'orages,
Plutôt que de voguer sans loi,
Rendez-nous la mythologie
Avec ses dieux grands et petits;
Faites-nous croire à la magie :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde déesse
Qu'un temple ne peut contenir?
Inclinez-vous : c'est la jeunesse
Qui s'élançe vers l'avenir.
Elle a l'audace ; elle veut croire
A tous les nobles appétits,
A l'amour et même à la gloire :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Auprès d'elle est la folle fille
Qui d'un banquet fait son autel ;
Ses yeux sont un flambeau qui brille
Sa voix est un rire éternel.

Elle chante toutes les causes,
Elle boit à tous les partis;
C'est la gaité semant des roses :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère,
Un dieu gouverne tous nos sens :
L'amour, aussi vieux que la terre,
Aussi jeune que le printemps.
Par ses tourments ou par ses charmes
Il tient nos cœurs assujettis,
Plein de plaisirs et plein de larmes :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Et toi, qui des seules injures
Veux toujours prendre la moitié,
Baume de toutes les blessures,
Salut à toi, sainte amitié!
Malheureux qui n'irait l'empire
Des liens qu'il n'a pas sentis!
Plus malheureux qui les déchire!...
Tous les dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces dieux imaginaires
Ne sont que les rayons du jour.
Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence,
Le courage pour les petits;
A tous il donne l'espérance :
Tous les dieux ne sont pas partis.

ÉLOGE DE LA VIE

Je vois, je respire, je sens,
J'écoute, je marche, je pense.
Mon âme vers le ciel s'élance,
Et des membres obéissants
Secondent mon intelligence.

Je vis ! J'en rends grâce au destin.
Que d'autres méprisent la vie !
Ma soif ne s'est pas assouvie,
Et je veux ma part du festin
Où le Créateur me convie.

Je contemple, heureux spectateur,
Cette fête de la nature,
Et, de ma chétive stature,
Je cherche à comprendre l'Auteur
De cette immense architecture.

Pour semer sur nous ses trésors
Ses mains libérales s'abaissent ;
Notre âme et nos yeux s'en repaissent,
Et, des besoins de notre corps,
Il fait des plaisirs qui renaissent.

Il a varié les saisons
A l'exemple de nos caprices ;
Nous rêvons mers et précipices,
Et vers nos étroites maisons
Nous retournons avec délices.

Le charme au but vient s'allier :
Les fruits germent des fleurs sans nombre,
Et dans la forêt pleine d'ombre
Pousse le bois de mon foyer
Pour le retour de l'hiver sombre.

Je goûte la paix du sommeil,
L'abandon d'une causerie,
Et les beaux-arts et l'industrie,
Et ta splendeur, ô mon soleil !
Et ton haleine, ô ma patrie !

J'ai des parents, j'ai des amis ;
J'aspire à toutes les tendresses ;
Et si l'amour, de ses largesses,
Ne tient pas ce qu'il a promis,
Je suis heureux de mes faiblesses.

L'instant vole et s'évanouit ;
Mais je le fixe en ma pensée,
Et son image retracée
Rend un charme au plaisir qui fuit,
Et même à la douleur passée.

De chaque fruit, fût-il amer,
On exprime une molle essence,

Et je la recueille d'avance,
Pour plus tard embaumer mon air
Des parfums de la souvenance.

Seigneur, vous êtes généreux ;
Je vous bénis et vous implore
De mon couchant à mon aurore :
Heureux, et même malheureux,
Mon Dieu, faites-moi vivre encore !

C'est le cri de l'humanité,
Cri de salut ou de détresse :
Aimer dans sa verte jeunesse,
Penser dans sa maturité,
Se faire aimer dans sa vieillesse.

Et, quand le souffle aérien
Fuirait notre dépouille blême,
Se survivre encore à soi-même
Dans l'estime des gens de bien,
Et dans le cœur de ceux qu'on aime.

JE PÊCHE A LA LIGNE

Il est un clair ruisseau
Protégé par des saules,
Qui m'offrent un rideau
D'ombre fraîche et de gaules.
Dans le sable et les joncs,
Vit la troupe maligne
Des frétilants goujons
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit
Inaccessible au monde,
Et mon heure s'enfuit
Au murmure de l'onde.
Là, j'ai la paix du cœur,
Mon potager, ma vigne
Et mon Parfait pêcheur...
Car je pêche à la ligne.

Que d'autres, plus hardis
Et peut-être moins sages,
Des océans maudits
Dépeuplent les rivages!

Pour être un gros pêcheur,
J'ai l'âme trop bénigne ;
Leurs filets me font peur ;
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions
Spectateur insensible,
Les révolutions
Me trouvent impassible.
Rois fous, peuples légers,
Pour un mot, pour un signe,
Vous vous entr'égorgez...
Moi, je pêche à la ligne.

On dit que nos aïeux
Sont chassés du Parnasse,
Et que de nouveaux dieux
Sont assis à leur place :
Dieux qui chassez Boileau,
Racine et Delavigne,
Ne troublez pas mon eau
Moi, je pêche à la ligne,

De ce ruisseau lointain
La source est peu connue,
Mon poisson, bien fretin,
Ma pêche, bien menue ;
Mais aux décrets du sort,
Content, je me résigne,
Et j'attendrai la mort
En pêchant à la ligne.

LA VIE MODERNE

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit?
C'est ton existence qui passe!

Oui, le temps a doublé son cours,
L'humanité se précipite ;
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de limite.
La vie était longue autrefois ;
Sur la pente elle est entraînée ;
Nous vivons plus dans un seul mois
Que nos aïeux dans une année.

La nature avait des poisons,
Le génie humain les révèle ;
Il arrache aux vieux horizons
Une perspective nouvelle ;

Il a d'invisibles moteurs,
Des agents subtils, des essences
Qui savent calmer nos douleurs
Ou décupler nos jouissances.

Les fleurs n'ont plus besoin d'été;
Les fruits n'attendent plus l'automne;
Ce que le sol n'a pas porté,
L'industrie active le donne.
Nous avons fait, de nos loisirs,
La mer et le ciel tributaires;
Nos appétits et nos plaisirs
Épuisent les deux hémisphères.

Mais à peine respirons-nous
Dans cette course haletante;
La vapeur nous emporte tous
Debout sur la machine ardente.
L'essieu se fatigue et se rompt,
Usé, vaincu par la distance;
Ainsi bientôt se briseront
Les ressorts de notre existence.

L'aiguille avance; soyons prêts!
Nous mourrons vieilliss avant l'âge!
Nos fils nous suivront de plus près
Dans le vertigineux voyage.
Ils auront la vie, à leur tour,
Plus rapide encore et meilleure;
Ce que nous usons dans un jour,
Ils l'épuiseront dans une heure.

O le terrible enseignement!
Songes-y : l'instant est suprême.
Où trouveras-tu le moment
De te recueillir en toi-même?
Beau voyageur, tu vas partir :
As-tu pris le soin de bien vivre,
Ou le temps de te repentir?
Le convoi passe : il faut le suivre!

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit?
C'est ton existence qui passe!

PASTORALE

Pâle habitant de la ville adorée
Où le plaisir doit abrèger les jours,
Tu crois avoir, dans ta prison dorée,
Tous les bonheurs et toutes les amours.
Viens dans les champs où brille la verdure ;
Dans nos sentiers viens égarer tes pas ;
Nous entendrons la voix de la nature :
C'est une voix que tu ne connais pas.

Quand, de tes murs franchissant la barrière,
Tu viens, l'été, reposer ta langueur,
Dans ta villa tu rêves de chaumière,
Et dans ton parc tu te crois laboureur.
Mais cet amour d'un recoin solitaire,
Que de tes mains cent fois tu retournas,
Ce doux souci, cet amour de la terre,
C'est un amour que tu ne connais pas.

Tu ne sais pas cette sollicitude
Du beau soleil, de la pluie et des vents,
Tu ne sais pas par quelle longue étude
Du lendemain nous devenons savants

Et, lorsque sont les moissons dépouillées,
Ou que les champs dorment sous les frimas,
La promenade ou les longues veillées...
C'est un loisir que tu ne connais pas.

Ces longs épis, trop inclinés peut-être,
Combien de fois est-on venu les voir !
Dans ces raisins que le soleil pénètre,
Que de travaux, de craintes et d'espoir !
Mais que t'importe?... et tu bois, et tu manges,
Sans t'informer, au sein de tes repas,
Comment se font les blés et les vendanges...
Ce sont des soins que tu ne connais pas.

Vois, c'est le soir : dans la plaine plus sombre,
Le bruit se meurt plus lointain et plus sourd.
Des moucherons les pléiades sans nombre
Demain encore annoncent un beau jour.
Puis l'horizon disparaît et s'efface ;
Puis tout se tait : on n'entend plus là-bas
Que le bonsoir d'un paysan qui passe...
C'est un salut que tu ne connais pas.

O gens heureux ! O campagne paisible,
Que vous avez de calme et de fraîcheur !
Non. Ces tableaux te laissent insensible :
L'air des cités a corrompu ton cœur.
Les jeux, le luxe, et le monde, et l'envie
Conviennent mieux à tes sens délicats.
Va, laisse-nous notre tranquille vie ;
C'est un bonheur que tu ne comprends pas.

LE RUISSEAU

Que dis-tu, ruisseau transparent,
 En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que les eaux s'en vont murmurant ?

Tantôt ta voix semble, plaintive,
Le bruit du vent dans les roseaux ;
Tantôt, avec des cris d'oiseaux,
En jouant tu baises la rive.

Quand bien loin vers d'autres climats
 Tu t'en vas,
Vas-tu recueillir sur ta route
Les larmes que goutte par goutte
L'homme doit verser ici-bas ?

Es-tu la sueur de la terre
Q'agite un labeur incessant ?
Viens-tu nous montrer en passant
Que la fatigue est salulaire ?

Le ruisseau répond : J'ai ma loi ;
 Comme moi,
Tu cherches en vain ton mystère ;

Je ne sors du sein de la terre
Que pour y rentrer comme toi.

Je nais aux régions lointaines
Que parfume l'air des hauts lieux ;
Ma source est voisine des cieux ;
Mon poids me pousse vers les plaines.

Parmi les cailloux arrondis,
Je bondis,
Rapide comme l'avalanche,
Aussi pur que la robe blanche
Attachée aux monts engourdis.

Bientôt , par des pentes fleuries,
Je parviens aux premiers lameaux ;
Guidé par d'habiles canaux,
Je vais arroser les prairies.

Je descends grossi par les eaux
Des coteaux ;
Un moulin m'oppose sa roue ;
D'un obstacle aisé je me joue,
Et je cours à d'autres travaux.

Plus loin, des forêts abattues
J'emporte les débris craquants,
Comme la lave des volcans
Charriant les blocs des statues.

Je berce en mon calme bassin
Un essaim
De barques aux rames nacrées ;

Des bateaux chargés de denrées
Lentement sillonnent mon sein.

Je baigne les villes altières,
Et l'eau virginale des monts
Entraîne vos impurs limons :
Les ruisseaux deviennent rivières.

Toute source en mon lit profond
Se confond ;
A mon onde un peuple s'abreuve ;
Je suis roi des eaux : je suis fleuve,
Et j'aspire au gouffre sans fond.

Déjà ma vieillesse commence ;
Je ne suis né que pour mourir.
On ne se lasse de courir
Qu'en tombant dans la mer immense.

Que dis-tu, ruiseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant ?

LE LIVRE FAVORI

Le livre de choix ou d'étude
Qu'on repasse par habitude
Et les yeux fermés à demi,
Celui qui semble de lui-même
Se rouvrir aux pages qu'on aime,
Ce livre-là, c'est un ami,

Un ami qui vous fait visite
Et qui, venant sans qu'on l'invite,
Jamais ne se montre importun.
On le déguste feuille à feuille,
Ainsi qu'un fruit mûr on le cueille,
On le hume comme un parfum.

Il n'exige pas qu'on l'admire ;
Il vous instruit sans vous le dire,
Professeur indulgent et doux.
On sent l'écrivain dans le livre ;
Il semble tout exprès revivre
Pour venir causer avec vous.

Il charme bien plus qu'il n'étonne ;
Son orgueil n'offense personne,
Il vous maintient à sa hauteur.

On finit le vers qu'il commence ;
S'il ne l'avait écrit d'avance,
On croirait en être l'auteur.

D'autres veulent un grand théâtre ;
Il leur faut la foule idolâtre
Et les chaudes ovations.
Ils cherchent les routes nouvelles,
Et vous emportent sur leurs ailes
Vers les hautaines régions.

On veut les suivre dans l'espace ;
Le souffle manque, l'œil se lasse,
On retombe tout haletant.
On rentre au logis habitable,
Et l'on retrouve sur sa table
Le livre ami qui vous attend.

Nous ne vivons pas sur des cimes ;
Craignons les poètes sublimes
Gonflés de leurs propres efforts.
Ceux qui conviennent à nos âges,
Ce sont les simples et les sages,
Et non les puissants et les forts.

Pour moi, si l'on veut le connaître,
Celui que j'ai choisi pour maître,
C'est l'homme élégant et poli
Qui fuyait les cités malsaines,
Et qui m'invite avec Mécènes
Dans sa villa de Tivoli.

Je conviendrai, pour être juste,
Qu'il flattait un peu trop Auguste,
Et que trop large était son cœur;
Mais il est maître en l'art de vivre,
Et sa bonne humeur vous enivre
Ainsi qu'une vieille liqueur.

LE POMMIER

Le vent est un sublime orchestre
Qui fait vibrer l'écho terrestre
Et fait l'arbre chanter.
Il souffle dans les branches folles
Des sons qui semblent des paroles
Et qu'on pourrait noter.

Hier, je trouve sur ma route
Un pommier qui causait.
Emu, je m'arrête, j'écoute.
Voici ce qu'il disait :

Passant, qui regardes mes pommes,
Tu vois sans doute que nous somme
En plus d'un point pareils ;
Mes fruits sont amers ou suaves,
Comme tes jours légers ou graves,
Nébuleux ou vermeils.

Que d'espérances avortées
Dans leur première fleur !
Que de croissances trop hâtées
Que le ver perce au cœur !

Pourtant la sève germe et monte ;
Alors un prodigue sans honte
 Sur nous lève la main ;
Il cueille sa vendange verte
Et vient couper l'artère ouverte
 Au miel du lendemain.

Ou bien c'est l'homme au cœur de marbre,
 L'avare froid et dur,
Qui laisse dessécher sur l'arbre
 Mon sang liquide et mûr.

Ainsi vous récoltez sans cesse,
Par trop de hâte ou de paresse,
 Le fruit vert ou gâté.
Le sage seul, parmi les hommes,
Cueille ses jours, cueille ses pommes,
 Dans leur maturité.

ROME FUTURE

Rome, je connais ton histoire
Ecrute en style expiatoire
 Sur tes débris puissants.
Tes monuments et tes églises
Sont des inscriptions surprises
Aux âges anciens ou récents.

J'ai parcouru tes catacombes ;
J'ai suivi le chemin des tombes
 A travers monts et vaux.
J'ai vu tes fières galeries,
Et ton océan de prairies,
Et tes aqueducs triomphaux.

Près des hauteurs capitoline,
J'ai reconnu les six collines
 Que Brennus occupa.
J'ai vu combien est peu de chose
La place où Raphaël repose
Dans le Panthéon d'Agrippa.

Mais ce qui frappe ma pensée,
Ce n'est pas ta grandeur passée
 Ni ton éclat nouveau ;

Ce n'est pas la fleur des ruines
 Qui plonge ses minces racines
 Dans les fentes d'un chapiteau.

Je voudrais, telle est mon envie,
 Je voudrais rechercher la vie
 Sous le sol habité ;
 Car la terre, ainsi que les nues,
 A des profondeurs inconnues
 Qui tentent notre avidité.

Je voudrais soulever le voile
 Qui cache encor plus d'une étoile
 De ton ciel souterrain,
 Et voir ton peuple de statues,
 Depuis des siècles abattues,
 Se dresser de marbre et d'airain.

Je voudrais sonder tes entrailles
 Pour reconstruire les murailles
 Que nous foulons aux pieds.
 Combien de héros pent liques,
 Couch s là comme des reliques,
 Dorment sous la terre oubliés !

Le pavé sur lequel on marche
 Semble être voûté comme l'arche
 De quelque pont croul  ;
 Chaque palais que l'on contemple
 Usurpe la place d'un temple
 Qui plus tard sera révélé.

Un jour viendra, ce jour approche,
Où prenant la pelle et la pioche,
 Les hardis ouvriers
Recueilleront sous les décombres
Les blocs sacrés, les grandes ombres
Des orateurs et des guerriers.

Quand on pourra, d'une main libre,
Sonder le lit fangeux du Tibre
 Détourné de son cours,
Depuis Saint-Paul jusqu'à Saint-Ange,
Les dieux sortiront de la fange
Pour revivre à l'éclat des jours.

O ville qu'on dit éternelle,
Sous le linceul qui te recèle,
 Laisse-moi cet espoir,
O ville à la triple ceinture
Ancienne, présente et future,
Que je vive assez pour te voir!

LA GREFFE

Combien peu finissent le rêve
Qu'enfants ils avaient commencé !
La greffe dirige la sève
Hors du chemin qu'on s'est tracé.

Tel était né pour ne rien faire,
Sur qui l'on greffe un travailleur ;
Tel était mauvais et colère,
Qu'un bon jardinier rend meilleur.

On a vu plus d'un imbécile
Devenir un homme d'État ;
Tel semblait léger et futile,
Qui fut un grave potentat.

Tel avait des instincts d'esclave,
Qui commande dans les bureaux ;
Tel autre n'était pas très brave,
Dont l'exemple a fait un héros.

Et pourtant, chacun veut se plaindre :
Si haut, si haut qu'il soit monté,
Il ne pense jamais atteindre
Au rang qu'il avait mérité.

Écoutez l'éternel murmure
Des arbres et des gens greffés,
Qui prétendent que la culture
Les a dans le germe étouffés :

« J'avais le goût de la musique,
Et je fais des premiers-Paris ;
— J'étais né pour la politique,
Et je suis courtier en esprits.

— J'étais né pour avoir des rentes,
Et je n'ai que des créanciers ;
Au lieu de très riches parentes,
J'ai de très pauvres héritiers.

— J'étais né pour rester tranquille,
Et je hurle au milieu des loups.
— J'étais né pour vivre à la ville,
Et je vis pour planter des choux. »

Écoutez cette pauvre femme
Qui pleure ses anciens succès :
« Je devais être grande dame,
Et je fabrique des corsets.

— Je devais, dans la tragédie,
Remplacer Clairon ou Rachel,
Et je chante Ma Normandie,
A l'angle du pont Saint-Michel. »

Tout le monde a de ces répliques.
Je voyais un arbre fruitier
Chargé d'abricots magnifiques
Ce doit être un abricotier.

Non ! Je compris ses infertunes
Qu'il chantait à tous les échos :
« J'étais né pour porter des prunes,
Et je produis des abricots ! »

A MON PAYS

1868

« Il ne se fait donc rien en France ? »

Disent les étrangers.

« On ne met plus une espérance

» Sur ces esprits légers. »

Nous avons mérité l'injure

Que nous subirons désormais.

Je le sens bien à ma blessure...

O mon pays, que je t'aimais !

Tu fus la force et le génie ;

Tu portais le flambeau.

Ta voix donnait dans l'harmonie

Son timbre clair et beau.

L'esprit se meurt et l'art s'écroule :

Des farces... tel est le seul mets

Que l'on ose offrir à la foule.

O mon pays, que je t'aimais !

Voyez tous ces beaux fils de France,

Tous ces dégénérés !

Témoins de notre décadence,

Riez!... mais non, pleurez !

Viennent les heures meurtrières,
 A quels avortons tu commets
 La sauvegarde des frontières!...
 O mou pays, que je t'aimais!

Qu'un jour la Province envahisse
 Les faubourgs de Paris!

Il faut refaire l'édifice

Dont les ais sont pourris.

Que le paysan des montagnes,
 Tombant de ses âpres sommets,
 Mette à sac nos plates campagnes!...
 O mon pays, que je t'aimais!

Souverain qui gardes ta place

Par le droit du vainqueur,

Opprime cette populace

Qui n'a plus rien au cœur.

Où donc est la formule écrite

Des libertés que tu promets?

On les a quand on les mérite...

O mon pays, que je t'aimais!

Quelle voix peut se faire entendre?

Quelle oreille écouter?

Que sert la plainte de Cassandre

Qui ne sait pas flatter?

O femme, femme qui me charmes,

Je ne te quitterai jamais.

Je te maudis avec des larmes!...

O mou pays, que je t'aimais!



TROIS MILLE FRANCS

Avoir trois mille francs de rente !
Quatre feraient encore mieux ;
Mais c'est par trop ambitieux ;
J'ai dit trois, et je m'en contente.

Que peut-on demander de plus ?
Quoi qu'en ait prétendu Voltaire,
Quand nous avons le nécessaire,
Les autres biens sont superflus.

Certes, avec cette fortune,
Personne ne se piquera
De protéger à l'Opéra
Une danseuse blonde ou brune.

Mais celui qui, sans en douter,
Saurait résoudre ce problème
De se faire aimer pour lui-même,
Aurait le droit de s'en vanter.

Trois mille francs, pour un artiste,
Pour un artiste d'autrefois,
C'est l'été passé dans les bois,
En peintre, en poète, en touriste ;

C'est le voyage de piéton,
Et, lorsque la jambe se lasse,
Le wagon de troisième classe,
Le seul où l'on soit gai, dit-on.

L'hiver, c'est Paris, la grand'ville,
Où l'on fait le mal et le bien,
Où l'on vit de tout et de rien,
Où l'on se montre, où l'on s'exile.

Trois mille francs ! On peut toujours
Se payer, si l'on se promène,
Une voiture par semaine
Et des omnibus tous les jours.

Trois mille francs ! Vivre à sa guise,
Sans soin de lucre ou de trafic,
Sans besoin de plaire au public
Et de placer sa marchandise !

Travailler seul, selon ses goûts,
N'accepter d'ordre de personne,
Prendre l'éloge qui se donne
Et le succès qui vient à vous !

Trois mille francs ! La Providence !
Le pain assuré des vieux jours,
Notre-Dame de Bon-Secours,
La dignité, l'indépendance !

Vivre de peu, telle est la loi :
Les besoins sont la servitude.
Hommes de paix, hommes d'étude,
Venez donc chanter avec moi :

Avoir trois mille francs de rente!
Quatre' feraient encore mieux ;
Mais c'est par trop ambitieux ;
J'ai dit trois et je m'en contente.

LE CYGNE

Enfant, tu regardes le cygne
Sur cette eau cingler en glissant,
Et tracer une double ligne
 Qui va s'élargissant.

A sa blancheur, à sa noblesse,
Tu juges qu'il a des regrets,
Si son vol épuisé le laisse
A nos sombres marais.

Tu crois que la neige et l'écume
Doivent être ses aliments,
Et qu'il faut, pour baigner sa plume,
 L'azur des lacs dormants.

Mais non l'eau trouble et délétère,
L'aliment vil et sans fraîcheur,
Conspirent pour que rien n'altère
 Sa suprême blancheur.

Enfant, tu connaîtras la vie ;
Tu verras des hommes méchants
Verser le fiel de leur envie
 Sur tes nobles penchants.

Pardonne au jaloux qui t'observe ;
Bénis le sceptique railleur ;
Que toute inimitié ne serve
 Qu'à te rendre meilleur.

Si parfois leur haine t'indigne,
Pense à l'emblème de l'oiseau :
Toute chose fait blanc le cygne ;
 Tout rend noir le corbeau.

Fais sortir les fleurs de la fange
Et le diamant du charbon.
Du mal ainsi le bien se venge :
 C'est si bon d'être bon !

SINON, JAMAIS

Mon fils, tu veux venger la mère,
N'est-il pas vrai, tu l'as juré ?
Par ta défaillance éphémère
N'es-tu point assez éclairé ?
Crois-en qui te blâme et qui t'aime :
Tu vaincras, je te le promets,
Si tu sais te vaincre toi-même ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu jetteras ce don futile,
Cette vanité du succès,
Cet esprit sans corps et sans style,
Plus parisien que français.
Elève ton intelligence ;
Gravis à de plus fiers sommets :
Il faut placer haut la vengeance ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu quitteras cette manie
De médire et de critiquer.
Ce n'est pas preuve de génie
Que l'ardeur de politiquer.

Sobre de tenue et de geste,
Tu sentiras que désormais
La France doit être modeste;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'iras plus aux tabagies,
Aux théâtres abrutissants,
Où le rire fait des orgies
Du sens commun et du bon sens
La débauche, c'est l'ennemie.
Ouvre les yeux que tu fermais,
Réveille la fibre endormie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Tu n'auras plus qu'une pensée,
Enfant, jeune homme ou citoyen
Relever ta mère abaissée;
Tu n'as pas le choix du moyen.
Indépendance, honneur, patrie,
Tels sont maintenant les seuls mets
Dont ton âme sera nourrie;
Sinon, jamais, jamais, jamais!

Mais si tu traites de chimère
Cet appel d'un cœur déchiré,
Si tu n'écoutes pas ta mère,
Fils impie et dénaturé,
O pays qui veux ta défaite,
O Dieu puissant qui la permets,
Que votre volonté soit faite!
Alors, jamais, jamais, jamais!

CONSEIL A MARIE

Vous avez confiance en moi,
Dites-vous? C'est très bien, Marie;
J'y mettrai de la bonne foi.
De quoi s'agit-il, je vous prie?

Je vois deux chapeaux étalés
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :
Il faut choisir, et vous voulez
Que je sois juge en votre cause?

C'était bien la peine, vraiment,
D'interpeller un philosophe
Pour connaître son sentiment
D'une couleur ou d'une étoffe!

Le bleu, cela paraît certain,
Convient aux blondes, et le rose
Sert la blancheur de votre teint.
Mais si nous parlions d'autre chose?

Vous n'avez pas ces yeux profonds -
Et cette tête intelligente
Pour amuser à des chiffons
L'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir
D'une femme économe et sage
De s'appliquer et de pourvoir
Aux menus besoins du ménage?

Travaux vulgaires, direz-vous?
Mais votre grâce les amende;
Quand le commandement est doux,
On bénit la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment
Des beaux-arts et des belles-lettres :
Soyez éprise follement
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs?
Tant mieux : vous serez obligée
D'avoir pour vos menus plaisirs
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas
Si dispendieux qu'on le pense,
Et dans les miettes d'un repas
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité
Est un besoin des nobles âmes?
Elle est femme, et sa chasteté
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... Mais votre esprit
Est ailleurs tandis que je cause.
Admettez que je n'ai rien dit,
Et choisissez le chapeau rose.

LES RUINES DE PARIS

Un jour, dans deux mille ans peut-être,
Parmi la ronce et les débris,
A peine on pourra reconnaître
La place où s'élevait Paris.

Alors, des hauteurs de Montmartre,
L'œil curieux voudra saisir
Les plis de cette immense darte
Qui fut le séjour du plaisir.

Les professeurs, les antiquaires,
Diront aux futurs écoliers :
« Voyez combien étaient précaires
Les gloires de vos devanciers !

» Ces marais, refuge des râles,
Étaient des îles autrefois,
Où se dressaient les cathédrales
Et le palais des premiers rois.

» Ces berges que la mousse couvre
Et qui s'effondrent sous les eaux,
C'étaient l'Institut et le Louvre
Ensevelis dans les roseaux.

» Ces dunes pauvrement boisées,
C'est la Sorbonne et l'Odéon,
Ces landes, les Champs-Elysées,
Ces broussailles, le Panthéon.

» Plus loin, de maigres pâturages
Se prolongent aux alentours,
Où dorment les buffles sauvages
Accroupis sur les vieux faubourgs.

» Au milieu de l'amphithéâtre,
La Cité du luxe et des arts
Ne laisse qu'un sable grisâtre,
Des vipères et des lézards.

» Là fut la place favorite
Où le monde vint se presser.
Sol épuisé, terre maudite,
Rien n'y pourra jamais pousser. »

Mais que dis-je, et quel mauvais rêve
Vient nous troubler quand nous buvons?
La nuit a fui, le jour se lève :
Paris existe, et nous vivons !

HANNETON, VOLE

« Allons, disait la troupe folle
Des enfants cruels en leurs jeux,
Allons, hanneton, vole, vole,
Réveille-toi donc, paresseux! »

Et l'insecte, entr'ouvrant son aile,
Cherche à secouer sa torpeur.
Son vain effort se renouvelle
Sans succès, et non sans douleur.

Enfin il bourdonne et s'enlève.
Il vole!... Mais un fil léger
L'arrête, et, comme un ballon crève,
Sur le sable il va naufrager.

Il s'élève encore et culbute
Au grand plaisir des spectateurs.
Alors, tout meurtri de sa chute,
Il dit à ces enfants rieurs :

« Je suis l'artiste, le poète,
Le philosophe, le savant.
J'étais caché dans ma retraite,
Moitié dormant, moitié rêvant.

» Vous venez, d'un propos frivole,
Mettre le trouble en mes esprits ;
Allons, dites-vous, vole, vole !
Imagine, peins, chante, écris !

» Et lorsqu'à des hauteurs nouvelles
Je crois atteindre, aidé par vous,
Vous venez me briser les ailes,
En me disant : Amuse-nous ! »

LES PROJETS DE JEUNESSE

Je me souviens que chez ma mère,
Enfant, je fis mille projets.
J'étais au pays de chimère,
Et devant moi je voyageais.
Je tenais mon esprit en laisse;
Mais par lui j'étais entraîné.
Où sont mes projets de jeunesse
Et la maison où je suis né?

Marcher, courir autour du monde,
Traverser en maître, en vainqueur,
Les monts ardens, la mer profonde,
Sans doute c'est trop de bonheur.
Au moins, je voulais voir la Grèce,
Et la fortune m'a dit : Non !
Où sont mes projets de jeunesse
Et les marbres du Parthénon?

J'avais lu l'amour dans un livre,
Et je m'étais dit : « J'aimerai ! »
Celle pour qui je voulais vivre,
Je la façonnais à mon gré.
Mais, en retour de ma tendresse,
Je voulais un cœur tout entier.
Où sont mes projets de jeunesse
Et les roses de l'an dernier ?

Puis, portant plus haut mes pensées,
Je presentais mon âge mûr
Sur ces images dispersées
Marchant d'un pas solide et sûr.
Je voyais ma verte sagesse
Dominant mes rêves déçus...
Où sont mes projets de jeunesse
Et les préceptes de Jésus?

Adieu, printemps ; voici l'automne,
Et l'espérance en moi survit.
Prenons ce que le sort nous donne,
Sans pleurer ce qu'il nous ravit.
S'il n'a pas tenu sa promesse,
En quel temps m'a-t-il délaissé ?
Adieu les projets de jeunesse
Et les mensonges du passé !

PÊCHEUR SILENCIEUX

Un pêcheur attentif, au bord d'une rivière,
Présentait aux poissons sa ligne meurtrière ;
Plongé dans ce plaisir qui ressemble à l'ennui,
Il crut voir deux vaisseaux se dirigeant vers lui,
Voguant en sens inverse, et, pour tout équipage,
Deux hommes différant d'allure et de visage :
L'un était jeune encore, et l'autre déjà vieux.
Lorsque les deux esquifs devant lui se croisèrent,
Il entendit deux voix qui tour à tour chantèrent :

« Salut, pêcheur silencieux. » —

« Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, en ton humble chaumière,
Tu passeras ta vie entière,
Pauvre, ignorant, insoucieux.
Dans la campagne paternelle,
Tu restes, esclave fidèle,
Sans plaisir et sans dignité.
Ton âme végète et s'altère
Dans cette médiocrité
Qui, pour moi, serait la misère.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, ta modeste vie
Coule sans haine et sans envie
Loin des soucis ambitieux.
Heureux aux bords qui t'ont vu naître,
Tu te contentes du bien-être
Qui sied à ta simplicité.
Puisses-tu la garder sans cesse,
La douce médiocrité
Qui serait pour moi la richesse !
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Je suis jeune, j'ai l'âme ardente ;
L'inconnu, le danger me tente ;
J'ai fui le toit de mes aïeux ;
J'ai mis sur mon cap : « Espérance ! »
Et je vais, par la mer immense,
Devers le continent doré.
Adieu, ma famille chérie ;
Ne pleurez pas ; je reviendrai
Riche et puissant dans ma patrie.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Jeune, pour tenter la fortune,
J'ai quitté la ligne commune.
Je reviens ; je suis pauvre et vieux.
Je ne retrouve plus ma route ;
En vain je regarde, j'écoute,

Tous les traits et toutes les voix :
 Où donc ma famille chérie ?
 Où donc mes amis d'autrefois ?
 Je ne connais plus de patrie !
 Salut, pêcheur silencieux. » —

.

Le pêcheur attentif les écoutait encore ;
 Il n'entendit que l'onde et que le vent sonore ;
 Il replia sa ligne, et put, avant le soir,
 Rejoindre sa famille au rustique manoir.
 Des amis l'attendaient et la nappe était mise ;
 On dina longuement de la pêche promise.
 Le modeste repas épanouit les cœurs ;
 Le pêcheur raconta son rêve ou son histoire,
 Et quatre vieux flacons les aidèrent à boire
 A la santé des voyageurs.

LA BOUCHE ET L'OREILLE

La bouche disait à l'oreille :
« Tout vous caresse et vous sourit.
Vous êtes l'aurore vermeille. »
Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :
« Et patati et patata,
Vous n'avez pas votre pareille. »
Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :
« Tout l'univers vous applaudit
Comme la huitième merveille. »
Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :
« Pour vous le charme de l'esprit
Et le miel choisi de l'abeille. »
Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :
« J'ai guidé Socrate et Numa :
Voulez-vous que je vous conseille? »
L'oreille se ferma.

L'ALCYON

Ainsi qu'une onde tourmentée,
Notre existence est emportée
Par un invincible courant.
Trouverons-nous une retraite
Où notre navire s'arrête
Dans le remous de ce torrent ?

Nous voulions garder une trace
De toute chose ayant sa place
Dans le cœur ou dans la raison ;
Mais les souvenirs du voyage,
Avec les arbres du rivage,
Sont déjà loin à l'horizon.

Dans l'espace étroit de son orbe,
Le moment présent nous absorbe ;
Nos jours s'écoulent confondus,
Semblables aux flots qui se brisent,
S'amoncellent et se détruisent,
Pour se redresser éperdus.

Si du moins, dans notre impuissance,
Dieu nous accordait la licence
D'imiter l'alcyon des mers,

Qui, sans effroi de la tourmente,
Etablit sa maison flottante
A la cime des flots amers!

Alors, on dit que la tempête,
Qui des grands mâts couche la tête,
Ne peut submerger le roseau
Où dort la paisible couvée,
Sur le sein des eaux soulevée,
Comme Moïse en son berceau.

Pourquoi ne peut-on pas, de même,
Trouver au pays où l'on aime
Cet esquif léger et mouvant
Qui vogue sans voile ni rame,
Qui se plie au choc de la lame
Et se courbe au souffle du vent?

Ainsi, sur l'océan du monde,
Nous livrerions au gré de l'onde
Le nid de mousse et de velours
Où seraient mollement bercés
Nos plus attachantes pensées,
Nos amitiés et nos amours.

VIN ORDINAIRE

Tu ne viens pas de la côte dorée
Qui de Dijon court jusqu'au Beaujolais ;
Tu n'es pas né dans la plaine altérée,
Ou le Médoc mûrit pour les Anglais.
Un nom pompeux ne te fait pas connaître ;
Tu n'as pas eu de médaille au concours.
Tu resteras aux bords qui t'ont vu naître,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Tu n'auras pas la toilette de cire,
Ni le bouchon qui marque un cru choisi,
Le verre étroit où le vin se désire,
Ni le flacon artistement moisi.
Tu n'auras pas les atours de rencontre
Qu'une coquette appelle à son secours.
Un cœur fidèle à découvert se montre,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Nos goûts changeants et notre humeur légère
Sous d'autres cieus nous ont souvent conduits.
Est-ce à prouver que la terre étrangère
Passe pour nous avant notre pays ?
On est séduit par un esprit qui brille ;
On va humer l'air parfumé des cours ;

Puis on revient au foyer de famille,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Vin naturel, vin loyal, vin sincère,
Tu viens me rendre un lointain souvenir :
J'eus un ami ; sa mémoire m'est chère ;
Il est parti pour ne pas revenir.
Mais il avait ta gaité familière,
Ton goût modeste et ton simple discours.
J'ai son portrait ; il reçoit ma prière,
Le vieil ami, l'ami de tous les jours.

Notre existence a ses heures d'ivresse
Où le soleil est plus vif et plus chaud.
On croit trouver dans une main qu'on presse
Un point d'appui pour s'élever plus haut.
On veut la gloire ; on croit seul être digne
De ses faveurs et non de ses retours...
Heureux celui qui cultive ta vigne,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Ils sont partis, les hôtes de nos fêtes,
Comme on levait la nappe du festin.
Les fleurs de mai dont ils ornaient leurs
Se flétrissaient au brouillard du matin.
Ils sont partis. Le précepte d'Ovide
Serait-il vrai ? Non, près de toi j'accours.
Le ciel est noir ; la maison n'est pas vide,
Mon vieil ami, l'ami de tous les jours.

LA GRANDE ROUTE ET LE SENTIER

A côté de la grande route
Est le sentier ombreux et vert :
Il serpente sous une voûte
Où le piéton marche à couvert.

Mais la grande route est suivie
Par le gros du courant humain ;
La course au clocher de la vie
N'est pas pour le petit chemin.

Ils sont là tous faisant tapage,
Les ambitieux de tout rang,
A pied, à patte, en équipage,
Se bousculant, criant, courant.

Ils sont là, les chercheurs de gloire,
De bruit, de scandale et d'argent ;
Les charlatans vont à la foire
Comme à la Bourse va l'agent.

Ecoute gronder la tempête !
Ami, voudrais-tu te lancer
Dans cette foule toujours prête,
A s'avilir pour se hausser ?

Si tu savais ce qu'il en coûte
Pour exercer un tel métier,
Tu laisserais la grande route
Pour prendre le petit sentier.

PETITS POÈMES AMOUREUX

PETITS POÈMES AMOUREUX

LE MESSAGE

Tu pars pour ce pays heureux
Que je fais et qui me rappelle;
C'est là que s'en vont tous mes vœux,
C'est là qu'habite l'infidèle....

C'est là qu'habite l'infidèle;
C'est là que tu la vis rêver,
Un soir d'automne, à sa fenêtre;
Ne cherche pas à la trouver!...
Tu la rencontreras peut-être....

Tu la rencontreras peut-être,
Près du fleuve, au déclin du jour,
Seule... Alors, si sa voix t'appelle,
Ne parle pas de mon amour!...
Peut-être t'en parlera-t-elle....

Peut-être t'en parlera-t-elle,
Des serments que seul j'ai tenus;
Dis-lui ma raison affaiblie;

Dis-lui que je ne l'aime plus!...
Ne lui dis pas que je l'oublie....

Ne lui dis pas que je l'oublie;
L'ingrate ne le croirait pas;
Ne cherche pas à me défendre,
Et, ce que tu lui cacheras,
Fais qu'elle puisse le comprendre...

Fais qu'elle puisse le comprendre,
Ce mal qui me ronge le cœur;
Que ma voix parle par ta bouche,
Que tes yeux disent ma douleur;
Et, si ma souffrance la touche....

Et, si ma souffrance la touche,
Si des pleurs tombent de ses yeux,
Surtout, ne dis pas que je l'aime....
Non!... Nous partirons tous les deux :
Je veux le lui dire moi-même!

BEAUTÉ

Rêve des arts, rêve de la jeunesse,
Ombre toujours fugitive à mes yeux,
Fille des Grecs qui te firent déesse,
Viens, je t'invoque en oubliant leurs dieux.

Je rêve aussi d'une forme adorée ;
Je veux t'aimer d'une éternelle ardeur ;
A mes regards tu ne t'es pas montrée,
Et tous tes traits sont gravés en mon cœur.

Tu n'es pourtant qu'un enfant du mystère ;
Ton front se cache aux célestes séjours ;
Ton pied léger ne touche pas la terre,
Et je te vois, et je t'aime toujours !

Seul on mes sens j'ai créé ton image ;
De mes désirs s'enrichit ta beauté ;
En tes attraits j'adore mon ouvrage,
Et mon amour est ta réalité.

Non, mes amis, la beauté que je chante
N'a pas de nom dans vos joyeux ébats,
De vos festins elle demeure absente,
Et vos chansons ne la réveillent pas.

Elle n'a pas la grâce enchanteresse,
Le doux parler, le sourire vainqueur;
De la pudeur elle ignore l'adresse,
Et son esprit n'a pas faussé son cœur.

La soie et l'or ne sont pas sa parure,
Sur ses trésors nul voile n'est jeté;
Rien n'enrichit l'œuvre de la nature,
Belle bien plus de sa seule beauté.

Pas un contour plus riche d'harmonie,
Un trait plus pur, un éclat plus vermeil;
De tous ses feux l'Orient l'a brunie
Et dans ses yeux rayonne le soleil!

Vous le voyez, c'est la beauté païenne,
Ecluse un jour sous des cieus plus cléments;
La poésie en fit sa souveraine,
Et lui donna tous les arts pour amants!

Dans le Paros Phidias la modèle,
Parrhasius lui prête sa couleur,
Et mon amour lui jette l'étincelle
Qui donne à tout la vie et la chaleur!

Pygmalion, je comprends ton mensonge!
A toute idole élevons des autels;
Et sur tes pas, je m'élançe en un songe
Vers des chemins ignorés des mortels!

INSOMNIE

En vain, sur ma couche brûlante,
Je cherche un repos qui me fuit ;
La nuit est sombre, l'heure est lente ;
La cloche triste dit minuit.

Les soucis, fils de l'insomnie,
Assiègent mon esprit fiévreux ;
Une image, cent fois bannie,
Cent fois reparait à mes yeux.

Fée ou muse, mon adorée,
Toi qui visites mon sommeil,
Ouvre-moi la porte nacrée
Du pays où tout est vermeil.

Rappelle-moi l'heureuse enfance,
Dore le brumeux avenir ;
N'est-ce pas toute l'existence,
Espérer et se souvenir ?

Peuple ma modeste demeure
Des amis que j'eus autrefois ;
Hélas ! il en est que je pleure
Mais en songe je les revois !

Alors le temps et la distance
Disparaissent comme l'éclair;
Le monde fuit, et je m'élançe
Dans le vague azuré de l'air.

Le beau ciel, la belle campagne!
Nous sommes deux; nous voyageons;
C'est l'Italie ou c'est l'Espagne;
Tu peins, jø chante, et nous marchons!..

Regarde, ami, cette fenêtre :
Une femme est assise auprès;
Je cherche. . et, sans la reconnaître,
Je me rappelle tous ses traits.

Est-ce vous, Laure, ou vous, Adèle?
Dites-moi votre nom tout bas;
Est-ce vous?... Non. C'est encore elle,
Celle que je ne nomme pas!

Ah! ma plaie est encor saignante....
Que vois-je? Elle me tend la main;
Sa voix est douce et pénétrante :
A demain, dit-elle, à demain!

Elle fuit... et je veux la suivre...
Des liens retiennent mes pas....
Jusqu'à demain laissez-moi vivre.
A demain! Ne m'éveillez pas.

LA FORET

Un jour, j'errais solitaire
Dans ce bois plein de mystère
Qui nous fit des jours si doux ;
Je laissais à la dérive
Aller ma pensée oisive ;
Sans doute elle alla vers vous.

Car j'étais dans cette allée
Isolée
Que vous connaissez si bien ;
Et l'on pense à ce qu'on aime,
Alors même
Qu'on croit ne penser à rien.

Déjà la rapide automne
Avait flétri la couronne
Des tilleuls prompts à jaunir,
Et les feuilles détachées
Sous mes pas craquaient séchées,
Quand je vous sentis venir.

Je vis s'emplir de lumière
La lisière
Des bosquets hospitaliers,

Et, sur les branches muettes,
 Les fauvettes
 Dirent leurs chants printaniers.

De sa longue écharpe verte
 La forêt s'était couverte :
 Vous reveniez parmi nous.
 Vous marchiez encor plus belle ;
 C'était la saison nouvelle
 Qui revenait avec vous.

Nous nous assimes ensemble
 Sous ce tremble
 Qui se balance là-bas ;
 Et, dans nos propos intimes,
 Nous nous dîmes
 Ce que l'on se dit tout bas.

Vous aviez repris, moins fière,
 Votre indulgence première,
 Votre sourire perdu ;
 Vous excusiez mon audace,
 Car rien ne marque la trace
 D'un baiser pris et rendu.

Tout à coup un corbeau passe
 Dans l'espace,
 Poussant un cri plein d'effroi....
 L'illusion de mon rêve
 Fut trop brève ;
 Vous n'étiez pas près de moi.

Le ciel chargé de nuages
Etendait sur les bocages
Son manteau lourd de frimas;
L'avenue était déserte ;
La forêt n'était pas verte ;
Les oiseaux ne chantaient pas.

CHEVAL ET CAVALIER

J'ai mis le pied dans l'étrier;
Que ton galop, mon fier coursier,
 Au loin m'emporte!
Ton pauvre maître devient fou;
Il faut aller... je ne sais où...
 Qu'importe?...

Comme elle me croyait bien pris
Dans le réseau de ses mépris,
 La fille blonde!
Fuyons la sirène aux yeux doux;
Il faut placer entre elle et nous
 Le monde!

Tous les jours, nous partions ainsi,
Légers d'allure et de souci,
 Pour voir la belle.
Evite le sentier étroit
Que tu connais, et qui va droit
 Chez elle.

Qu'elle est fière de ses attraits,
De ces faux dieux que j'a'lorais,
 De son teint pâle!

Le ciel se mire en ses yeux bleus ;
Sa voix, comme un chant amoureux,
S'exhale!

Mon âme a repris sa fierté,
Et je lui jette en liberté
Mon anathème.
O mes lèvres, que vous mentiez !
Tous les jours vous lui répétiez :
Je t'aime!

O la capricieuse enfant,
Qui n'aime pas, et qui défend
D'aimer les autres !
Heureux les cœurs sans amitié,
Qui n'ont jamais pris en pitié
Les nôtres!

Fuyons, fuyons; voici l'instant
Où, tous les soirs, elle m'attend,
Froide et touchante.
Et moi, je suis loin de ces lieux,
Sans une larme dans les yeux :
Je chante!...

Mais qu'ai-je vu? Le vert gazon,
L'allée obscure, la maison...
Ah! plus de doute :
Maudits cheval et cavalier,
Qui ne sauraient pas oublier
Leur route!

Fuyons, fuyons; presse le pas...

Mais non; ne l'aperçois-tu pas

A sa fenêtre?

Il faut lui dire adieu; demain,

Nous nous remettrons en chemin...

Peut-être?...

LA BUCHE DE NOËL

Noël! la bûche est allumée!
Et je suis seul, chez moi, la nuit.
Causons avec le feu, sans bruit,
Porte fermée.

Il peut trouver longs mes discours;
Moi, j'estime les siens trop courts.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
O bûche de Noël, es-tu
Le rameau d'un cèdre abattu
Dans l'Idumée?

Mais non; je sais bien qu'autrefois
Tu fus un chêne dans les bois.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Parle-moi de nos jours heureux :
Tu descends des coteaux ombreux,
Tout embaumée,
Apportant dans notre cité
Les parfums du dernier été
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
As-tu vu des amants s'asseoir
En attendant l'heure du soir
 Accoutumée?
Chut! on entend un bruit de pas...
Non : c'est un cerf qui fuit là-bas.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Viendrais-tu pas de la forêt
Où, sans se perdre, s'égarait
 Ma bien-aimée?
Les vieux chênes reverdiront,
La mousse au pied, la feuille au front.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Mais toi, tes destins vont finir :
Allez, bonheur et souvenir,
 Cendre et fumée.
Adieu, ma bûche de Noël :
Tout rentre en terre ou monte au ciel.
Noël! la bûche est consumée!

NUIT D'ÉTÉ

La chaleur du jour est calmée ;
Viens goûter, ô ma bien-aimée,
 La nocturne fraîcheur.
L'air plein de parfums nous enivre ;
C'est l'heure où l'on éprouve à vivre
 Une extrême douceur.

Regarde : la lune arrondie
S'élève comme un incendie
 Au-dessus du coteau ;
Elle effleure le gazon pâle,
Et donne des teintes d'opale
 Aux murs du vieux château.

Quel silence ! allons sous la voûte
De ces noirs marronniers... Ecoute :
 Ce bruit... n'entends-tu pas ?
Non, c'est le grillon qui s'attarde,
La blanche phalène... Regarde :
 Ne vois-tu rien là-bas ?

Ne vois-tu pas des formes blanches
Glisser deux par deux sous les branches,
 En se tenant ainsi ?

Inclinons-nous, ce sont les âmes
Des seigneurs et des nobles dames
Qui s'aimèrent ici.

Oh! qu'ils sont pâles, les ancêtres!
Un jour pourtant, de nouveaux maîtres
Les auront à leur tour,
Ces mystérieuses allées,
Ce château, ces nuits étoilées,
Et ces fièvres d'amour.

Ah! si, pour un dessein semblable,
Ils vont, à l'heure favorable,
Par le même chemin,
S'ils se penchent au pied d'un arbre
Pareils à des groupes de marbre,
Et la main dans la main,

Que, touchés de notre prière,
Ils daignent jeter en arrière
Un regard attristé;
Ils verront passer nos deux ombres,
Blanches sous les marronniers sombres,
Par une nuit d'été.

ELLE

Mes amis, ce chant est pour elle ;
Qu'il vole comme une étincelle,
 Au loin porté par vous !
Vous le lui chanterez peut-être ;
Mais vous ne pourrez la connaître ;
 N'en soyez pas jaloux.

Son nom, nul ne le sait au monde,
Ni si sa tête est brune ou blonde,
 Ni ses yeux noirs ou bleus :
Qu'importe à vous comme à moi-même ?
Ce n'est pas chez elle que j'aime
 Des yeux ou des cheveux.

Ce n'est pas pour sa taille exquise
Que mon culte la divinise,
 Ni pour son doux maintien ;
Ce n'est pas pour son cou d'albâtre,
Mais pour son cœur, qui ne sait battre
 Qu'à l'unisson du mien.

C'est pour les larmes, ondes pures,
Qu'elle verse sur mes blessures,
 Pour son rire embaumé,

Pour cette douceur égoïste,
 Que je lui dois et dont j'existe,
 De me savoir aimé.

Car mon orgueil est d'un sauvage,
 Je ne permets pas de partage
 Où je me livre entier.
 Si je venais à douter d'elle,
 Je saurais, esclave rebelle,
 La fuir et l'oublier.

Ma vie est soudée à la sienne ;
 Il faut qu'intact elle maintienne
 Le dépôt de ma foi.
 Son souffle est l'air qui me fait vivre,
 Son âme, ouverte comme un livre,
 Son âme est toute en moi.

Or, mes amis, je le demande,
 Qu'importe à ma vanité grande
 Sa mise ou sa beauté ?
 Que me fait la chair ou la toile
 Qui sert de prison à l'étoile
 De ma divinité ?

Qu'il soit de porphyre ou de pierre,
 C'est la ferveur de la prière
 Qui consacre l'autel.
 Et maintenant qu'elle soit laide !
 Je l'accorde, si je possède
 Ce qu'elle a d'immortel.

Comme elle est, je l'aime et l'honore;
Je l'aimerais plus laide encore...

Eh bien, que direz-vous,
Lorsque vous saurez qu'elle est belle
Comme un marbre de Praxitèle,
Belle à vous rendre fous?

LORSQUE J'AIMAIS

Lorsque j'aimais, lorsque j'aimais...
O le bon temps, ô la jeunesse,
-Vous qui ne reviendrez jamais,
Vous fuyez de quelle vitesse !

Ai-je bien employé ces jours
Si regrettés et si rapides ?
Non ; quelque amertume toujours
Arrive à nos lèvres avides.

Nous avons besoin de souffrir
Les maux que chaque jour apporte,
Et nous ne savons pas ouvrir
Quand le bonheur frappe à la porte.

Le bonheur, espoir des humains,
Si fragile et si dérisoire,
Que, le tenant dans les deux mains,
Nous ne pouvons encore y croire.

Mais je n'ai jamais regretté
Mes angoisses ni mes alarmes,
Et pour ma première gaité
Je n'aurais pas donné mes larmes.

Ceux-là seuls peuvent être heureux
(Et ceux-là ne sont pas des nôtres)
Qui trouvent leur plaisir en eux
Et ne souffrent pas dans les autres.

Dans le livre, bientôt fermé,
Où nous écrivons notre histoire,
Le temps où nous avons aimé
Laissera seul une mémoire.

Dirai-je que ce temps a fui?
Non; le jour succède à l'aurore.
C'était hier, c'est aujourd'hui
Et ce sera demain encore;

Car l'amour vrai n'est destiné
Qu'à ceux qui peuvent le comprendre,
Et, quand le cœur s'est bien donné,
Il ne saurait plus se reprendre.

SUPPOSITION

Vous êtes triste, mon amie ;
Triste, pourquoi ?
Le bonheur vous tient endormie ;
Ecoutez-moi :

Vous êtes jeune, et je suppose
Que vingt ans, c'est si peu de chose,
Soient révolus :
Je suis ridé, ma tête est blanche ;
Votre corps moins souple se penche ;
Nous n'aimons plus.

Alors, un soir, un soir d'automne,
Je vous revois ;
Nous sommes vieux, vous êtes bonne
Comme autrefois.

Je prends votre main dans la mienne,
Et je vous dis : « Qu'il vous souvienn
Des jours passés,
Quand jeunes et libres ensemble... »
Ma voix s'éteint, votre main tremble ;
Vous rougissez.

Et pourtant ma phrase s'achève :
« Vous souvient-il
Combien nos cœurs avaient de sève
En notre avril ?

Combien nous étions l'un à l'autre,
Et quel bonheur était le nôtre,
O mon trésor !
Lorsqu'une commune pensée
Tenait notre vie enlacée
A son fil d'or ?

Alors, je veux aussi le croire,
Votre œil pâli
Retrouve une larme, en mémoire
D'un long oubli.

Et vous me dites : « Laissez.... laissez
Notre amour et notre jeunesse ;
Je m'en souviens,
Je veux plutôt les désapprendre
Et ne pas remuer la cendre
Des temps anciens. »

Eh bien, j'ai commis un mensonge
Triste et pesant :
Ce passé revu dans un songe,
C'est le présent.

Ces heures, ces rapides heures
Que je rappelle et que tu pleures,
Nous les pressons :

Ces printemps que les hivers chassent,
Ils ne sont pas passés, ils passent
Et nous passons!

Et tu resterais endormie
Auprès de moi?
Vous êtes triste, mon amie,
Triste, pourquoi?

LA RETRAITE

Elle m'a dit : « Fuyez la ville,
Cherchez le repos et l'oubli ;
Vous avez là-bas un asile
Où, comme l'étang immobile,
La vie est sans cours et sans pli. »

Et j'en ai cru mon doux prophète ;
Je suis parti, je suis venu
Me retremper dans la retraite,
Et le jardin me faisait fête
Comme s'il m'avait reconnu.

J'ai retrouvé ma vie ancienne,
Les matins plus longs que les soirs,
Et la langue qui fut la mienne :
Il faut bien que je m'en souviene
Auprès de l'aire et des pressoirs.

C'est le rossignol qui m'éveille ;
Je cours éveiller le grillon.
Tout me consulte ou me conseille :
Travaille, me dit une abeille ;
Ne fais rien, dit un papillon.

J'écoute parfois la première,
 J'imite souvent le second,
 Et je m'en vais par la clairière
 Faire ma halte buissonnière,
 Comme un écolier vagabond.

Parfums choisis, grâce bénigne,
 La nature a tout rassemblé,
 La fleur des prés qui se résigne,
 La fleur suave de la vigne
 Et la fleur modeste du blé;

La rose qui dit la louange
 Du rosier, roi de la saison,
 Et le lis blanc, au cœur orange,
 Qui prophétise la vendange
 Trois mois après sa floraison.

Puis à mes rêves je m'attelle;
 Ils vont devant et j'obéis.
 Je réfléchis, je me rappelle :
 Dieu ! si j'allais rencontrer celle
 Qui m'exile dans mon pays !

Eh bien, je le dis, je le jure,
 Non, le calme n'est pas ici !
 L'amour m'a laissé sa morsure ;
 Comme le fer dans la blessure,
 J'emporte après moi mon souci.

Lis orgueilleux, roses vermeilles,
 Soyez sans grâce et sans parfums ;

Raisins, descendez de vos treilles;
Rentrez dans vos ruches, abeilles;
Taisez-vous, oiseaux importuns!

Que tombe la neige annuelle,
Que se dépouillent les bois verts,
Et j'aurai ma saison nouvelle :
Il n'est pas de printemps loin d'elle :
Auprès d'elle il n'est pas d'hivers!

LE RENDEZ-VOUS

Le matin de sa fraîche haleine
Parfume les monts et la plaine;
Je pars lesté et joyeux.
Où je vais, faut-il vous le dire?
Je vais..... tous ceux qui savent lire
Le liront dans mes yeux.

Oui, buissons qui bordez la route,
Et d'où s'épanche goutte à goutte
L'humidité des nuits;
Oui, fleurs avides de lumière,
Ruisseau qui cours à la rivière,
Soleil qui me conduis,

Humble mousse et chêne superbe,
Insectes de l'air et de l'herbe,
Ne devinez-vous pas,
Gais pinsons fêtant la verdure,
Joie ou larmes de la nature,
Qu'on nous attend là-bas?

L'amour est dans l'air que j'aspire;
Il est bien mieux dans son sourire,
Dans ses cheveux flottants.

Vingt fois j'ai compté la distance ;
Je n'ai que deux heures d'avance ;
Arriverai-je à temps ?

O mon cœur, tâchez de vous taire ;
Le voici, le bois solitaire
Où doucement je vais.
Elle ne peut encor m'attendre...
Est-ce une erreur ? je crois entendre....
C'est toi !... Je le savais.

Je te sens expirer et vivre ;
Entre mes bras tu tombes ivre
D'amoureuse langueur :
Restons unis dans cette fièvre,
La lèvre parlant à la lèvre
Et le cœur sur le cœur !

Que dis-tu ? Quoi ? L'heure s'achève ?
Partir ! Mais c'était donc un rêve ?
Déjà tu disparaissais ?
Tu ne parles plus.... je t'écoute,
Et tout seul je reprends ma route.
Courts plaisirs, longs regrets !

Le corps s'en va, l'âme demeure ;
La part qui reste est la meilleure ;
Elle n'est plus à moi !
Dans mon exil comment vivrai-je ?
Que l'heure trop lente s'abrège !
Deux jours, deux jours sans toi !

Temps jaloux, faudra-t-il sans cesse
Qu'on se plaigne de ta vitesse
 Dans la prospérité?
O vieillard, agite ton aile;
Je vais vivre deux jours loin d'elle,
 Deux jours, l'éternité !

LA VEILLE DU DÉPART

Nous allons nous quitter, peut-être
Pour ne plus nous revoir.
Je sens se fondre tout mon être,
De désespoir.

Quel maître peut ainsi d'un geste
T'arracher de mes bras?
L'exilé, c'est celui qui reste,
Et tu t'en vas.

Nous serons aux deux bouts du monde,
Entre nous les déserts,
La barrière des monts, et l'onde
Des vastes mers.

Une lettre terne et glacée
Sera le seul témoin
De notre secrète pensée,
De loin en loin;

Un portrait, un bout de dentelle
Par tes larmes froissé,
Seront la relique mortelle
D'un temps passé.

Est-ce la pensée ou la nôtre
Qui vient à moi s'offrir?
C'est que l'un de nous, avant l'autre,
Devra mourir.

Le trépas, dit-on, nous convie
Au même et dernier port;
Mais quelle sera notre vie
Après la mort?

Notre ciel sera-t-il le même?
Le saurons-nous jamais?
Je sais seulement que je t'aime...
Que je t'aimais.

O souvenance anéantie!
Avenir plein d'effroi!
Je te voudrais déjà partie...
Pardonne-moi.

Le soldat qui marche au supplice
Abrège son adieu :
« Au cœur! dit-il; qu'on en finisse!
Et faites feu! »

Qu'il te souvienne de la veille
D'un départ sans retour!
Que pas un bruit ne me réveille
Au dernier jour!

LE JOUR DU DÉPART

Nous subissions notre martyre,
Près de nous séparer.

Elle me dit dans un sourire :
« Pourquoi pleurer ?

» Notre roman fut sans alarmes
Jusqu'au dernier moment.
Faut-il en gâter par des larmes
Le dénoûment ?

» Amour, passion ou poème,
Tout fut de bon aloi,
Et j'étais sûre de moi-même
Comme de toi.

» Plus tard serait venu le doute,
Peut-être le souci :
Aujourd'hui, je suis à toi toute ;
Je pars ainsi.

» Suppose mon indifférence,
Mes remords, tes regrets ;
Jocelyn retrouvant Laurence :
Et puis, après?...

» suppose Werther et Charlotte
A la fin s'unissant ;
Lui, raisonnable, elle, dévote,
Et vieillissant !

» Evitons l'heure douloureuse
Des pénibles aveux.
Regarde-moi : je suis heureuse.
Sois donc heureux.

» — Oui, tu dis vrai, ma bien-aimée ;
Tu le veux, demeurons
Sur la page à demi fermée ;
Nous relirons.

» Nous tenons la tige fleurie,
Parfum, forme et couleur.
La sève se serait tarie :
Cueillons la fleur.

» Nous avons bu la poésie
D'une lune de miel.
Nous avons vidé l'ambrosie :
Laissons le fiel.

» Nous avons eu la nuit sereine
Et la splendeur du jour.
Séparons-nous en lune pleine,
En plein amour !... »

SOUHAIT

Périsseta beauté fragile,
Source de toutes mes douleurs!
Puisse l'âcreté de mes pleurs
La flétrir ainsi que les fleurs,
La dissoudre comme l'argile!

Que blanchissent tes noirs cheveux
Si fiers de leur reflet bleuâtre!
Que ces deux yeux que j'idolâtre,
Comme des lampes de théâtre,
Au jour naissant perdent leurs feux!

Que les ans plus sûrs que la fièvre
Déchirent enfin mon bandeau!
Qu'ils dévorent ce qui fut beau,
Le duvet qui naît sur ta peau
Et le miel qu'exhale ta lèvre!

Périsseta douce gaité!
Ta gaité bruyante périsset!
Source ou rosée, à mon caprice,
Qu'en un matin elle tarisset
Sous les ardeurs de mon été!

Que je puisse au moins les maudire,
Ces plaisirs qui font mon tourment!
Et ce corps flexible et charmant,
Et les larmes de ton amant,
Et les perles de ton sourire!

Que tout soit perdu sans regret!
Alors, en te voyant paraître,
Les jeunes gens diront peut-être :
« Comment peut-on la reconnaître ?
Pourtant naguère on l'admirait. »

Et peut-être alors trouverai-je,
Dans quelque lieu sombre et caché,
Ce calme que j'ai tant cherché,
Je serai le champ défriché
Qui se repose sous la neige.

O ma douleur, ô mes amours,
Pardonne-moi si je blasphème !
Que peut t'importer à toi-même ?
As-tu besoin qu'un autre t'aime,
Puisque je dois t'aimer toujours?

PENSÉES DE L'ABSENT

Vous demandez si je vous donne
Un souvenir par jour,
Vous qui, du printemps à l'automne,
Retardez mon retour?
Oui, mon esprit, durant l'absence,
Suit son cours le plus doux ;
A qui voulez-vous que je pense,
Si je ne pense à vous ?

Vous allez en juger vous-même,
Et vous direz après
Si, bon gré, mal gré, l'on vous aime
De loin comme de près.

Le matin envoie à la plaine
L'air virginal des monts :
C'est la saveur de votre haleine
Qu'aspirent mes poumons.
Tout se réveille et tout m'enchanté :
Vous me parlez d'amour.
Le pourpier s'ouvre, l'oiseau chante :
Vous m'avez dit : « Bonjour. »

Au hasard je prends ma volée,
 Et vous suivez mes pas.
 Comment, dans une verte allée,
 Ne vous verrais-je pas?

Partout s'offre la fleur nouvelle
 Ou le fruit parfumé :
 Il faut bien que je me rappelle
 Le jardin tant aimé.
 Je rencontre un pin d'Italie;
 Un chêne m'apparaît :
 Comment voulez-vous que j'oublie
 Notre chère forêt?

Dans chaque chose et dans chaque être
 Sont des yeux et des voix
 Qui savent partout me connaître
 Et parlent à la fois.

L'insecte, ou la mouche qui vole,
 Ou le papillon d'or,
 Me conte une aventure folle
 Dont je souris encor.
 La fraise rappelle vos lèvres;
 Le miel, votre douceur;
 La mauve, qui calme les fièvres,
 Votre saine fraîcheur.

Le vent plaintif dit nos alarmes;
 L'orage, mes tourments;
 La rosée imite vos larmes;
 Un écho, mes serments.

Un site me peint votre grâce,
Un lis, votre fierté;
Le pauvre, le pauvre qui passe,
Me dit votre bonté.
Puis, lorsque le soleil se couche,
Ses regards sont vos yeux ;
Et mes doigts posés sur ma bouche
Vous ont fait mes adieux.

Et, la nuit, des rêves encore
M'entretiennent d'espoir.
Je vais vers vous avec l'aurore,
Et vous venez le soir.

Ainsi, chaque mois de l'année,
Et chaque jour du mois,
A chaque heure de la journée,
Je vous sens et vous vois ;
Ainsi ma pensée, à distance,
Suit son cours le plus doux :
A qui voulez-vous que je pense,
Si je ne pense à vous ?

RETOUR DU VOYAGE

L'oiseau qui jadis s'envola
Est enfin rentré dans sa cage.

Le voici, te voilà !
Raconte-moi ton long voyage.

Ne te livre pas à demi :
Fais-moi toutes tes confidences.
Ta femme devient ton ami ;
Dis-lui tes plaisirs, tes souffrances,
Et, s'il en fut, tes défaillances...

Ou plutôt, non, ne me dis rien.
Ecoute : c'est moi qui raconte
Ce que tu fis : par ce moyen,
Je ne mettrai pas à ton compte
Ce qui pourrait te faire honte.

Car tu n'as pas été sans voir
Ces beautés vives ou légères,
Ces Romaines au grand œil noir,
Ou ces sirènes étrangères,
Astres errants, fleurs passagères...

Mais tu ne pouvais oublier
Que d'autres, moins belles peut-être,
Restaient assises au foyer,

Les yeux tournés vers la fenêtre;
La maison attendait son maître.

N'est-il pas vrai? J'ai bien compris
Que tu n'as pas souillé ton âme,
Que rien n'est beau comme Paris,
Qu'il n'est pas d'amour ni de flamme
Qui vaille le cœur de ta femme!

L'oiseau qui jadis s'envola
Est enfin rentré dans sa cage.
Le voici, te voilà!
Ne me dis rien de ton voyage.

SANS NOM

Vous allez croire que j'invente
Un conte invraisemblable? Non;
Cette personne fut vivante,
Et je pourrais dire son nom.

« Ecoute, a-t-elle dit, je t'aime ;
J'ai ton cœur, ton âme, ta foi,
Et je suis sûre de toi-même
Comme je suis sûre de moi.

Nous avons atteint une cime
Que nous ne dépasserons pas.
J'aime mieux sombrer dans l'abîme
Que le descendre pas à pas.

Plus tard serait venu le doute ...
Qui sait? la trahison, l'oubli;
Je ne veux pas perdre une goutte
De ce vase si bien rempli.

Au lieu de supporter l'insulte
Du mépris ou de l'abandon,
Dès ce soir je serai ton culte,
Ton espérance et ton pardon.

Comprends-tu ceci : que nul autre
Ne pourra toucher à ton bien,
N'aura cet amour qui fut nôtre
Et ce corps qui restera tien ?

Il faut que ton œil s'habitue
A ne plus me voir ici-bas ;
J'ai pris le remède qui tue :
Ami, je meurs, ne pleure pas. »

Vous pouvez croire que j'invente
Un conte invraisemblable ? Non ;
Mon héroïne fut vivante,
Et je ne puis dire son nom.

LA PROMENADE

Nous nous promenions tous les deux,
Par une chaleur accablante.
Crédule comme un amoureux,
Dans la forêt j'étais heureux
De guider sa marche indolente.
Je serrais son bras sous le mien ;
Je prenais ma voix la plus douce ;
Mes yeux étaient de l'entretien ;
Mais elle ne comprenait rien :
Le sol n'avait-il pas de mousse ?

La mousse, elle était sous nos pieds,
Comme un tapis de haute laine,
Couvrant les tertres émaillés,
Dressant des sièges appuyés
Au dossier robuste d'un chêne.
Mais elle ne semblait rien voir,
Et, rassemblant des fleurs sans nombre,
Sans même penser à s'asseoir,
Elle baissait son voile noir :
Les arbres n'avaient-ils pas d'ombre ?

L'ombre, elle était sur notre front,
A midi, l'heure du silence,

Quand tout mouvement s'interrompt,
Que tout subit le poids de plomb
D'une invincible somnolence.
Mais elle n'avait pas au cœur
Le sentiment de mon ivresse ;
Elle troublait cette langueur,
Chantant comme un oiseau moqueur :
N'avait-elle pas de jeunesse ?

La jeunesse, elle était partout,
Dans son enfantine figure,
Dans son teint, dans sa voix, dans tout,
Dans mon cœur, dans mon sang qui bout
Dans la saison, dans la verdure.
Et le soir nous revînmes las,
Moi, plein d'amour et de tristesse,
Elle, avec son sourire : hélas !
A quoi servent donc ici bas
La mousse, l'ombre et la jeunesse ?

SIMPLE PROJET

Ecoute le simple projet
Qui m'est arrivé tout d'un jet,
Et qu'ici je consigne :
Nous faisons un voyage à pié,
Tous deux, l'un à l'autre appuyé,
Comme à l'ormeau la vigne.

Tu prends une robe lilas ;
A ton corsage tu mettras
Cette fleur que je cueille.
Tu coiffes le ruban vert d'eau,
Qui sied à ton double bandeau
Comme à l'arbre la feuille.

Nous partons au premier matin ;
Nous allons en pays lointain,
A Saint-Cloud, je suppose ;
Moi, fier de ton chaste embarras,
Et toi, suspendue à mon bras
Comme au rosier la rose.

Dans les champs nous nous élançons,
Cherchant, moi la fleur des buissons,
Et toi la pâquerette.

Je me déchire aux églantiers,
Et tu bondis par les sentiers
Comme au bois la chevrette.

Nous nous offrons un grand diné
Par ton esprit assaisonné
Et par ta chansonnette.
Tu diras celle qui me plaît,
Tu sais : « Au bois rossignol est... »
Comme au champ l'alouette.

Nous voyons descendre au couchant
Le soleil, lorsque s'approchant
La nuit tendra ses voiles.
Et nous suivons dans leur décours
Nos jours passés, nos heureux jours,
Comme au ciel les étoiles.

Tu veux de ce projet charmant
Savoir quel est le dénouement?
Tu me la donnes belle!
Tout en est simple, et frais, et doux :
Le soir, nous rentrerons chez nous,
Comme au nid l'hirondelle.

L'AVEU

Il faut donc que l'on te dise
Ses pensers de chaque jour?
Ne crains-tu pas ma franchise,
Toi qui craignais mon amour?
Vous l'avez voulu, ma mie,
Et je remplis votre vœu ;
Ma prudence est endormie ;
Je vais vous faire un aveu :

Il est au monde une femme,
Et c'est une autre que toi,
Qui fait naître dans mon âme
Un puissant et doux emoi.
La faute en est à l'absence ;
Pourquoi m'avoir délaissé ?
Il fallait la souvenance
Après le bonheur passé.

Elle prend ici la place
Que tu tenais autrefois ;
Elle m'apporte ta grâce ;
Tu me parles par sa voix .

Sans toi, la vie était rude ;
Elle sait rendre aujourd'hui
Le monde à ma solitude,
Et le charme à mon ennui.

Quand je la vois apparaître
A l'horizon du chemin,
Un frisson prend tout mon être ;
Ma fortune est dans sa main.
J'y voudrais lire d'avance
Tout ce qu'elle tient d'espoir ;
Adieu, chagrin de l'absence !
Salut, plaisir du revoir !

Regarde là-bas : c'est elle.
Qu'elle marche à petits pas !
La voici : dis-moi, ma belle,
Ne la reconnais-tu pas ?
Celle qui frappe à ma porte,
Et dont je suis tant épris....
C'est la duègne qui m'apporte
Les billets que tu m'écris.

CHANT D'AMOUR

O vous qui fûtes à ma vie
Ce qu'aux aveugles est le jour,
Je voudrais, selon votre envie,
Que vers vous mon âme asservie
S'exhalât dans un chant d'amour.

Parmi les langues les plus douces,
Je choisirais des mots bénis,
Tendres comme les jeunes pousses,
Et plus délicats que les mousses
Dont les oiseaux tissent leurs nids.

J'emprunterais à la musique
Ses accords les plus caressants,
Aux ruisseaux leur note rustique,
A la mer son vaste cantique,
Aux ramiers leurs plaintifs accents

J'emprunterais à la peinture
Son azur et son vermillon,
Au printemps sa jeune verdure,
Son duvet à la pêche mûre,
Sa poudre d'or au papillon.

J'irais partout comme l'abeille
Prendre son miel à chaque fleur,
Cueillir ce qui flatte l'oreille,
Ce qui charme, ce qui réveille
L'odorat, les yeux ou le cœur.

Et je dirais : « Je vous adore,
Je vous aime et n'aime que vous. »
Mais ce n'est pas assez encore ;
Il faudrait des mots que j'ignore,
Des mots plus chastes et plus doux.

LES CHAUSSETTES

Ce matin même, en m'habillant,
Dans mon armoire de bois blanc
J'ai voulu prendre des chaussettes.
Fil que mon linge est mal tenu !
Voyez cet orteil demi-nu
Qui passe entre deux aiguillettes !

Chaussettes, je vous reconnais.
Certain soir, je me promenais
Dans un bois que je me rappelle.
Un colporteur, à pas de loups,
Vint à passer auprès de nous,
De nous... car j'étais avec elle.

Le colporteur était subtil ;
« Ça, mes amoureux, nous dit-il,
Me ferez-vous pas vos emplettes ? »
Nous répondimes : « Pourquoi pas ? »
Pour elle j'achetai des bas ;
Elle prit pour moi des chaussettes.

Comme elle était jolie alors!
 Un parfum sortait de son corps;
 Et quelle taille était la sienne!
 Plus d'un passant, sur le chemin,
 Disait, après mûr examen :
 « Voyez la belle Italienne ! »

— Italienne? Vous riez :
 Voyez ces mains, voyez ces pieds?
 D'où cela vient-il, je vous prie?
 Pour moi, si l'on veut le savoir,
 Mon ciel est là dans son œil noir,
 Et ses deux bras sont ma patrie. »

Que je l'aimais! que je l'aimais!
 Son esprit avait des sommets
 Où son cœur seul pouvait atteindre.
 Sa beauté, comme le soleil,
 M'inondait d'un rayon vermeil :
 Tous nos amis voulaient nous peindre.

Que de courses à travers champs!
 Quel amour des soleils couchants,
 Quelle fureur de paysages!
 Nous partions bras dessus dessous
 Et nous allions droit devant nous ;
 Nous étions fous... nous étions sages!

Hélas! que suis-je maintenant,
 Lorsque je pleure en revenant
 Sur des aventures passées?

Nos sempiternelles amours
Ont fait ce qu'elles font toujours..
Et mes chaussettes sont percées.

COMME ELLE

Il me plaît de vous comparer
A la beauté surnaturelle ;
Laissez-moi donc vous admirer
Comme une madone, ou comme Elle.

Quand vous courez dans la forêt,
Votre pied semble avoir une aile ;
Vous touchez le sol à regret,
Comme la gazelle, ou comme Elle.

S'il vous arrive de chanter,
Au balcon ou sous la tonnelle,
On se prend à vous écouter
Comme la fauvette, ou comme Elle.

Quand vous errez parmi les fleurs
Qu'entr'ouvre la saison nouvelle,
Vous mêlez le sourire aux pleurs
Comme la rosée, ou comme Elle.

Mais que vous soyez pour nous tous
Rosée ou fauvette, ou gazelle,
Vous savez bien qu'Elle, c'est vous,
Et je sais bien que vous, c'est Elle.

LES HEUREUX VOYAGEURS

Agitez vos houppes de laine,
Secouez l'or de vos grelots poudreux.
Chevaux de montagne et de plaine
Qui conduisez des couples amoureux!

Nous sommes deux dans la nature,
Nous sommes deux qu'unit un doux penchant,
Et nous courons à l'aventure
Après l'aurore et le soleil couchant.

C'est le romanesque voyage,
Le grand projet longtemps élaboré ;
Sur notre front pas un nuage,
Pas un souci dans le ciel azuré!

Plus près, ma nouvelle épousée ;
Prends sur mon sein la place que je veux ;
Qu' ton épaule soit posée
Sur ce coussin qui sied à tes cheveux.

Ouvre les yeux, lève la tête ;
Prends mes baisers, prends, tu me les rendras.
Que le passant naïf s'arrête
A regarder le collier de nos bras.

Qu'on puisse lire ta clémence
Dans ce regard qui vers moi s'assouplit !
Que mon orgueil en soit immense !
Que les jaloux en pleurent de dépit !

Mais non ! que le vent leur envoie
Quelques parfums dérobes à nos fleurs,
Avec une part de la joie
Dont le trop plein s'épanche de nos cœurs.

Soyez heureux par notre faute,
Indifférents qui passez près de nous ;
Que notre bonheur soit votre hôte ;
A son foyer vous vous chaufferez tous !

Où portes-tu tes rêveries,
Vieux laboureur jaloux de tes voisins ?
Que l'eau visite tes prairies ;
Que le soleil fréquente tes raisins !

Salut à la laitière blonde !
Comment, si tard, traversez-vous les bois ?
Que votre vache soit féconde,
Et que son lait sème l'or sous vos doigts !

Salut au postillon rapide,
Au voiturier sur son siège endormi !
Bonsoir, berger, sorceier candide,
Regarde-nous avec un œil ami.

Bonsoir, les fillettes rieuses,
Les beaux garçons, regardez donc ici ;

Vous, inquiets, vous, curieuses...
Nous nous aimons ; vous aimerez aussi.

Et vous, fleurs des champs, fleurs des villes,
Blés frémissant au souffle des vents doux,
Arbustes aux tiges mobiles,
N'avez-vous pas vos amours comme nous ?

O ma charmante, écoute, écoute ;
Comme le ciel, ma raison est en feu...
Que vois-je ?... Au détour de la route,
Un mendiant.... Arrêtons-nous un peu ;

Et que longtemps il se souviene
Des voyageurs joints par un doux penchant,
Qui mirent leur main dans la sienne,
Un jour d'été, par le soleil couchant.

Agitez vos houppes de laine ;
Secouez l'or de vos grelots poudreux,
Chevaux de montagne et de plaine
Qui conduisez des couples amoureux !

LA GLORIEUSE

Elle était devant son miroir,
Lissant le double bandeau noir
De sa chevelure soyeuse ;
Elle dit d'un ton dédaigneux :
« Comment trouvez-vous mes cheveux ? »
La glorieuse !

« On m'a dit souvent que mes yeux
Sont aussi profonds que les cieux,
Surtout quand je suis sérieuse.
Voulez-vous vous en assurer ?
Tâchez de me faire pleurer. »
La glorieuse !

« Pour ma bouche, c'est différent ;
Je n'ai d'orgueil en la montrant
Que les jours où je suis rieuse.
Mes dents ont des reflets nacrés ;
Faites-moi rire, vous verrez. »
La glorieuse !

« Et puis, ne remarquez-vous pas
La blancheur mate de mon bras,
Et cette ligne harmonieuse

Qui va de l'épaule au menton,
Beauté de sculpteur, me dit-on? »

La glorieuse!

« Vous n'avez non plus jamais dit
Que j'ai le pied petit, petit,
Que ma taille est délicieuse.
Je n'en tire pas vanité;
Mais on me l'a tant répété! »

La glorieuse!

« Si vous n'êtes pas fou de moi,
Je ne puis comprendre pourquoi.
Répondez, je suis curieuse.
Me trouvez-vous quelque défaut? »
Alors, je m'écriai tout haut :

« La glorieuse! » —

« Oui, glorieuse, c'est cela!
Il me faut, sous ce titre-là,
Une chanson vive et joyeuse! » —
Pendant deux jours j'ai résisté,
Et le troisième, j'ai chanté :

« La glorieuse. »

COMBAT D'AMOURS

Un Amour était mon maître ;
Par la porte il est entré ;
Mais voici qu'à la fenêtre
Un autre Amour s'est montré !

Il vient demander asile
A mon cœur hospitalier.
Faudra-t-il donc que j'exile
Le second ou le premier ?

Car la place est trop étroite
Pour un double appartement.
L'un à gauche et l'autre à droite,
Ils se battront constamment.

Parviendront-ils à s'entendre ?
Le cas me paraît douteux.
L'un plus vif, l'autre plus tendre,
Ils tiennent bon tous les deux

Je suis à qui me possède ;
Mais, soyez-en convaincu,
Au vainqueur lorsque je cède,
Je m'intéresse au vaincu.

Amours, faites bon ménage
Et triomphez tour à tour :
La nature se partage
Entre la nuit et le jour.

RÉCITS TOUCHANTS

RÉCITS TOUCHANTS

LES PLAINTES DE GLYCÈRE

Glycère était auprès d'Horace,
Auprès d'Horace qui rêvait;
En vain elle épiait la trace
Du songe qui le poursuivait.

Longtemps, aux genoux du poète,
Les yeux levés elle resta;
Puis, timide et baissant la tête,
Elle prit sa lyre et chanta :

« Horace, tu m'avais choisie
Pour mettre mon nom dans tes vers,
Et ta divine poésie
M'a fait connaître à l'univers.

Mais j'ai de ton âme inquiète
Sondé les replis ténébreux :
L'amour ne t'a pas fait poète ;
La muse t'a fait amoureux.

C'est elle seule qui t'inspire
Les vers écrits en mon honneur :
Quand mon nom frémit sur ta lyre,
Le sien palpite dans ton cœur.

Tu blâmes mon indifférence,
Et tes yeux s'éloignent de moi ;
Tu chantes les maux de l'absence,
Quand je suis seule auprès de toi.

Et si je te disais : « Horace,
» Jette les vers que tu m'as faits,
» Et prends mon amour en leur place, »
Horace, tu refuserais.

Poète, tu places la gloire
Au-dessus de tes amitiés,
Et tu n'as pas gardé mémoire
Que je meurs d'amour à tes pieds. »

Pendant la triste mélodie,
Horace était resté distrait :
Il faisait des vers à Lydie,
Tandis que Glycère pleurait.

LE NID ABANDONNÉ

Dans un jardin du voisinage
Deux merles avaient fait leur nid ;
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

Je les ai vus sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière ;
J'entends leurs cris ; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis et que de joie !
On ne peut rester endormi :
Sans cesse il faut guetter la proie ;
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés,
Par quel amour insatiable
Serez-vous donc récompensés ?

Ce matin, des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné :
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute, un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants,
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents ?

Non, dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats !
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

MA SOEUR

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

Pourquoi vous dirais-je son nom ?
Des lettres vous la peindraient-elles ?
Sans doute il en est de plus belles ;
En est-il de meilleures?... Non !

Elle est pour moi la souvenance,
Le parfum du pays natal ;
Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.

De nos plaisirs, qu'elle confond,
Ma part est toujours la meilleure ;
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

On se découvre à son aspect ;
Nul regard impur ne la blesse :
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience, ma loi,
Et dans sa bonté, mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur ou bien c'est la vôtre,
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

LES PÊCHEUSES DU LOIRET

Salut, la rivière aux eaux bleues,
Au rivage sombre et discret,
Dont le parcours compte trois lieues,
Et que l'on nomme le Loiret.

J'étais assis là sous l'ombrage,
Pensant je ne sais trop à quoi ;
Je vis, à travers le feuillage,
Une barque glisser vers moi.

Je crus y distinguer deux femmes
Voguant sur le miroir changeant,
Qui coupaient, au tranchant des rames,
Le bleu céleste en grains d'argent.

Comment et quelles étaient-elles ?
Je ne sais... Pourquoi le savoir ?
Le lieu, l'instant les faisaient belles,
Et je ne dois pas les revoir.

Bientôt, à la pointe d'une île
Où le courant tourne et s'endort,
La barque se tint immobile,
Comme un navire assis au port.

Et puis, sérieuses et dignes,
Elles prirent dans le bateau
Deux roseaux armés de deux lignes
Qu'elles allongèrent sur l'eau.

Longtemps je les vis attentives
Amorcer en vain les poissons,
Et les ablettes fugitives
Jouaient avec leurs hameçons

Oh! quelle heure délicieuse
Nous passâmes là tous les trois,
Dans cette extase sérieuse
Que donnent l'eau, l'air et les bois!

Je voulus bâtir leur histoire,
Je leur construisis un roman
Dont je n'ai pas gardé mémoire,
Et que je retrouve en dormant.

Mais, hélas! par mon imprudence,
Une pierre dans l'eau plongea;
Sa chute trahit ma présence;
Le charme était rompu déjà.

En me voyant elles sourirent,
Et je leur fis, triste et confus,
Un salut qu'elles me rendirent,
Et qu'elles ne me rendront plus.

Et depuis, lorsque, sur la grève,
Près de l'eau je marche distrait,
Je salue encore en mon rêve
Les deux pêcheuses du Loiret.

LA CONFIDENCE

Tu m'as fait une confiance,
Et je t'en dois une en retour.
Anna, ma compagne d'enfance,
Écoute-moi sans indulgence :
Je te parlerai sans détour.

Ce n'est pas un amour vulgaire
Qui pouvait surprendre mes sens ;
Mon esprit n'est pas téméraire,
Et j'ai compris l'amour d'un frère
A l'amitié que je ressens.

Son âme est loyale et limpide ;
Sa conscience est un miroir.
On sent une raison rigide
Qui le maintient et qui le guide
Dans le droit chemin du devoir.

Il a toutes les espérances
Que d'autres sèment devant eux ;
Et, dans l'âge des défaillances,
Il a conservé les croyances
Qui peuplent les cœurs généreux.

Son langage ne sait pas feindre,
Sa parole est douce sans art.
Ses yeux se lèvent sans rien craindre.
Ce qui rampe ne peut atteindre
A la hauteur de son regard.

Un soir, dans une causerie,
Il me parla de ses parents,
De ses amis, de sa patrie ;
Je l'écoutais tout attendrie ;
Et j'ai senti mes yeux pleurants.

S'il me disait un jour qu'il m'aime,
J'en aurais un extrême effroi...
J'en aurais un plaisir extrême,
Et je lui répondrais de même,
En lui disant : Pardonnez-moi !

L'OUBLI

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier ;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde ;
Mon cœur, mon cœur, vous saurez oublier.

L'oublier, elle ! Méconnaître
La douce voix qui dit mon nom ?
Je puis la maudire peut-être,
La haïr, soit ; l'oublier, non !
Je rougis autant que je souffre
D'un amour qu'on ne guérit pas.
Je sens le mal, je vois le gouffre !
Où va ma tête ? où vont mes pas ?

O Lamartine, ô mon chaste poète,
Je veux rouvrir ton livre harmonieux.
Qu'il sorte enfin de sa longue retraite ;
Comme autrefois, que mon âme s'arrête
Sur le feuillet où s'arrêtent mes yeux.

Que vois-je ? une fleur desséchée
Tombe du livre entre mes doigts.
Quelle main peut l'avoir cachée ?..
Ah ! oui... je me souviens... je vois

Un grand jardin, une terrasse,
Une vierge pâle aux yeux bleus...
Son nom... je le sais... elle passe,
Un ruban vert dans les cheveux...

Cet amour-là, c'est un amour d'enfance
Eclos un jour au pied d'un vieux tilleul ;
Notre pudeur était notre défense ;
Nous épelions, écoliers en vacance,
Un mot nouveau qui s'apprenait tout seul.

Nous lisions le *Lac* un dimanche ;
Elle s'appuya sur mon bras,
Pour me cueillir cette pervenche,
En disant : « Ne m'oubliez pas. »
Nous étions gais comme notre âge,
Et pourtant nous avons pleuré.
J'ai mis la fleur à cette page,
En disant : « Je me souviendrai. »

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier ;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde ;
Mon cœur, mon cœur, vous savez oublier.

ADIEUX A UN AMI

Ainsi, tu pars, et je demeure
Tout seul dans la maison qui pleure
 Un maître absent ;
Ton amitié l'avait peuplée,
Et tu la laisses désolée
 En me laissant !

Ainsi passera comme un rêve
L'intimité longue et trop brève
 Qui nous unit.
Quand les oiseaux ont pris leurs ailes,
Adieu les amours fraternelles,
 Adieu le nid !

Je contemple d'un œil avide
La place qui va rester vide
 A mon foyer ;
Nous étions faits pour vivre ensemble,
Et maintenant, vois-tu, je tremble
 De t'oublier.

Oh ! non, tu ne pourrais le croire ;
N'attristons pas notre mémoire,
 Serrons nos fleurs ;

Rappelons-nous ce que nous sommes,
Et qu'il ne sied pas à des hommes
De fondre en pleurs.

Gardons une image sereine
De ces jours révolus à peine,
Légers et doux ;
Sachons achever notre ouvrage ;
Ayons ce suprême courage :
Souvenons-nous.

Ecoute : il est minuit, j'arrive ;
Tu m'attends, l'oreille attentive,
Près des tisons.
Bientôt la lampe est ranimée,
J'ai pris ma place accoutumée,
Et nous causons.

O gens de bourse et de finance,
Gens plus sérieux qu'on ne pense,
Juifs ou chrétiens,
Que nous apprêterions à rire
Si quelqu'un pouvait vous redire
Nos entretiens !

Car notre ambition commune
Ne fatigue pas la fortune
Et ses hasards ;
Nous buvons la vieille ambroisie
Que nous versent la poésie
Et les beaux-arts !

C'est au commerce des génies
Que nos âmes se sont unies
D'un doux lien,
Et que béni soit leur empire,
Si l'amour du beau nous inspire
L'amour du bien !

Là nous trouvons une patrie,
Nous relevons, toute meurtrie,
La vérité ;
Nous soulevons un coin du voile
Qui nous cache encore une étoile,
L'humanité !

Oh ! n'abaïssons pas nos pensées ;
Tenons-les fièrement dressées
Vers les hauts lieux !
Nous nous sommes fait la promesse
De respecter notre jeunesse,
Devenus vieux.

Mais, selon notre noble envie,
Rendons conforme notre vie
A nos discours.
Va maintenant où Dieu t'envoie,
Nous avons la moisson de joie
De nos vieux jours.

Vois, je ne répands plus de larmes ;
a vertu vient donner des armes
A ma douleur ;

Mon foyer ne sera pas vide,
C'est là que ton âme réside ;
Je n'ai plus peur.

C'est là que je te garde un temple ;
Sois mon conseil et mon exemple,
Inspire-moi ;
Et si tu reviens, je l'ignore,
Puisses-tu me trouver encore
Digne de toi !

O ma chambre silencieuse,
Le bruit qui vous faisait joyeuse
S'est endormi...
Mais, écoutez, soyez discrète,
Demain nous célébrons la fête
De notre ami !

LA MAISON BLANCHE

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Vieille chanson, pourquoi viens-tu toujours
M'entretenir de ce fameux dimanche,
Où nous verrons la maison blanche
Qui doit héberger nos amours?
Je n'en sais rien, et pourtant je te chante :
C'est que le cœur est un clavier vivant;
Un air joyeux y fait souvent
Vibrer une corde touchante.
Comme, à travers le jour d'une cloison,
On aperçoit un horizon immense,
Ainsi je revois mon enfance
Dans une ligne ou dans un son :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Blanche maison, est-ce un premier amour
Que ton image évoque en ma pensée?
Oui, ma petite fiancée
Devait attendre mon retour.

J'avais treize ans quand elle en avait douze,
Et nous allions devant nous, ignorant

La distance qui naît du rang

— Ou de la fortune jalouse.

Je la quittai : ce fut sans désespoir ;

On m'envoyait là-bas dans un collège ;

Adieu pour longtemps, lui disais-je ;

Elle répondit : Au revoir !

Nous irons dimanche

A la maison blanche.

Pourtant un jour, jour gai, jour de printemps,

La ville était dans l'église assemblée,

Et les cloches de leur volée

Frappaient les échos éclatants.

Elle apparut ; sa marche était aisée ;

Je la voyais de loin, j'étais tremblant ;

Elle portait le voile blanc ;

On disait : La belle épousée !

L'orgue chantait avec ses mille voix,

Et moi, caché sous les arceaux gothiques,

Je croyais parmi les cantiques

Entendre le chant d'autrefois :

Nous irons dimanche

A la maison blanche.

Un autre jour, jour de deuil, jour d'hiver,

Le glas des morts s'épandait sur la ville ;

Comme une discorde civile,

D'un long sanglot il frappait l'air.

Je pénétrai dans la même chapelle :
 Elle était là; mais je ne pus la voir;
 Cette fois, son voile était noir.
 On disait : Si jeune et si belle!
 L'orgue pleurait; des gémissements sourds
 Allaient mourir sous la voûte drapée,
 Et la lugubre mélodie
 Me répétait toujours, toujours :

Nous irons dimanche
 A la maison blanche.

Et, depuis lors, je la revois souvent ;
 Le temps, dont rien ne ralentit la course,
 Remonte pour nous vers sa source;
 Elle vit, et je suis enfant.
 Elle est encor ma jeune fiancée ;
 Elle s'enfuit dès que revient le jour ;
 Mais chaque nuit, à son retour,
 Reprend l'histoire commencée.
 Ses yeux sont d'or et sa voix est de miel ;
 Sa lèvre a pris l'angélique sourire,
 Et je crois l'entendre me dire,
 En levant un doigt vers le ciel :

Nous irons dimanche
 A la maison blanche.

LA BRUYÈRE

Un jour de la saison dernière,
Elle vint ici, m'apportant
 Une bruyère
Que nous fêtâmes en chantant,
Un jour de la saison dernière

Je l'arrosais soir et matin,
Croyant que la plante donnée,
 A son destin,
Tenait notre vie enchaînée ;
Je l'arrosais soir et matin.

Travail perdu, peine inutile.
Elle étouffe en ces murs étroits ;
 L'air de la ville
Est mortel à la fleur des bois.
Travail perdu, peine inutile.

La pauvre plante va mourir !
Elle se penche... Que m'importe ?
 Je sais souffrir ;
Je la garderai vive ou morte.
La pauvre plante va mourir.

J'arracherai ses fleurs pâlies,
Et je les tiendrai pour toujours
 Ensevelies
Dans le livre de nos amours.
J'arracherai ses fleurs pâlies.

Elles dormiront leur sommeil,
Sans demander l'eau des rosées,
 Ni le soleil,
Ni l'air des collines boisées.
Elles dormiront leur sommeil.

Le souvenir seul est durable;
L'espérance bâtit dans l'air
 Ou sur le sable,
Le temps présent est un éclair,
Le souvenir seul est durable.

LA CHEVRETTE

Je marchais seul, à l'aventure,
Au plus profond de la forêt,
Devisant avec la nature,
Sans lui demander son secret.

Dans cette double nonchalance
Où sont le corps et l'âme recueillis,
J'aspirais l'ombre et le silence,
Lorsque j'entends, dans les flots du taillis,
Comme un bruissement de rame ;
En écoutant, je distingue des pas
Plus légers que des pas de femme,
Touchant le sol et ne le pressant pas.

Et bientôt je vois apparaître
Deux chevreuils, l'un l'autre suivant ;
Si bien que je pus reconnaître
Une mère avec son enfant.

La chevrette marchait première,
L'oreille ouverte au murmure des bois,
Guidant son fils dans la carrière,
Moi, je restais immobile et sans voix.

Elle ne me vit pas, sans doute,
 Ou, me voyant, n'en conçut pas d'effroi,
 Car, cessant de suivre sa route,
 Le groupe heureux s'arrêta devant moi.

Et témoin de leur confiance,
 Je pus comprendre les avis,
 Fruits tardifs de l'expérience,
 Que donne une mère à son fils.

Elle semblait lui faire entendre
 Comme on devient habile à se pourvoir
 De feuille saine et d'herbe tendre
 Pour le repas et le gîte du soir;
 Comment on saisit dans l'espace
 Le moindre son par le vent apporté;
 Comment se dérobe une trace,
 Avec quel art un piège est évité;

Puis encore, par quelle adresse
 On sait prendre sous les halliers
 La piste d'un frère en détresse
 Pour donner le change aux limiers.

Je reconnaissais ce langage
 Qu'à tout enfant une mère épela,
 Quand tout à coup, dans le feuillage,
 Un bruit... un homme était aposté là;
 Il se redressa lesté et souple.
 Muet, glacé des yeux je le suivis;
 Il visa lentement le couple :
 Deux coups de feu partirent... Et je vis...

Pourtant cet homme était tranquille ;
Aucun instinct bas ou cruel
Sur sa figure juvénile
Ne décelait le criminel.

Son regard n'était pas féroce ;
Ni l'intérêt, ni la brutalité,
N'expliquait ce besoin précoce
D'un attentat froidement médité.

La colère ni la vengeance
N'armait son bras ; il n'avait pas enfin
L'âpre excuse de l'indigence,
Ni le conseil insensé de la faim.

Et je vis se tordant par terre
La chevrette et son jeune faon.
Chasseur, tu n'as donc pas de mère ?
Chasseur, tu n'as donc pas d'enfant ?

LA BRANCHE MÈRE

Cet arbre, frappé du tonnerre,
Avait encore, l'an dernier,
Une branche, la branche mère,
Qui couronnait son front altier.
Elle était la moitié du chêne ;
Les rameaux éclos alentour
L'appelaient mère, ou bien marraine,
Fils ou filleuls de son amour.

Une nuit d'automne, la foudre
A touché le vieux chêne au cœur.
La branche s'est réduite en poudre,
Elle est morte en pleine vigueur.
Longtemps a saigné la blessure
Dont l'hiver a séché les pleurs.
Une large et noire fissure
Marque la place des douleurs.

Pour réparer cette lacune,
La nature a fait maints efforts :
Dix branches poussent au lieu d'une ;
Les vivants remplacent les morts.

Nature, vous aurez beau faire,
Bourgeons, vous avez beau pousser :
Il manque ici la branche mère,
Que rien ne saurait remplacer

ARACHNÉ

Vous souvient-il, Égérie,
De la fable d'Arachné ?
Tout était allégorie
Dans un monde suranné.

Mais l'histoire naturelle
N'est pas toute dans Buffon :
Souffrez que je vous rappelle
La fille de Colophon.

Elle défia Minerve
Et la vainquit par malheur.
Que le destin vous préserve
D'avoir un pareil honneur !

Car la déesse indignée,
D'un coup de fuseau, changea
Sa rivale en araignée :
L'envie existait déjà.

Depuis, Arachné vat endre,
Dans le bosquet reverdi,
Le filet où doit se prendre
L'insecte au vol étourdi.

Trainant sa navette agile
Dans des cercles réguliers,
Matin et soir, elle file
Le linceul des prisonniers.

Voyez, une mouche y tombe ;
Elle se débat encor ;
Autant ferait la colombe
Sous la serre d'un condor.

Dans les mailles délicates,
Elle est prise, tête et corps,
Tête et corps, ailes et pattes ;
L'araignée accourt alors.

Elle enlace sa victime
D'un fil puissant et léger.
Pauvre mouche, en quel abîme
Viens-tu donc de te plonger ?

Par une étroite blessure
Le vampire boit ta chair ;
Tu seras sa nourriture,
Son jouet pendu dans l'air.

.

Ne plaindrez-vous pas, madame,
Le sort d'un pareil martyr ?
Croyez-vous que de la trame
Il puisse jamais sortir ?

Eh ! bien, vous fermez la bouche;
Car vous avez deviné
Que, si j'étais votre mouche,
Vous seriez mon Arachné.

HISTRION

Histrion que la nature
A suffisamment orné
D'une grotesque figure,
D'un corps grêle et d'un long nê,
Cul-de-jatte de la gloire
Sur des tréteaux affermi,
Raconte-moi ton histoire,
Histrion, mon pauvre ami.

Dans un temps de décadence,
Tu dois trouver la faveur.
Où l'esprit est en souffrance,
Le burlesque est en honneur.
Triomphe donc à ton aise ;
Le Gaulois s'est endormi ;
A toi la gaité française,
Histrion, mon pauvre ami !

Tu gagnes de fortes sommes
(Et c'est justice après tout)
A faire pâmer les hommes :
Les femmes ont plus de goût.

Mais la tienne?... Car toi-même
N'es pas époux à demi.
Te dit-elle qu'elle t'aime,
Histrion, mon pauvre ami?

Si jamais tu deviens père,
Par respect pour tes enfants,
Tu leur cacheras, j'espère,
Tes triomphes décevants.
Accumule dans leur bourse
L'épargne de la fourmi,
Sans qu'ils en sachent la source,
Histrion, mon pauvre ami.

Que souvent tu dois maudire
L'art qui te fait admirer!...
Mais tu nous ferais trop rire,
Si tu venais à pleurer.
Rien ne se lit sur ta face,
Et, si ton cœur a gémi,
Allons, vite, une grimace,
Histrion, mon pauvre ami!

Mais non; le monde t'adore,
Il le dit et tu le sais.
Hier, je t'entendais en ore
Te vanter de tes succès.
Je riais de ta faiblesse;
Mais tout à coup j'ai frémi :
Je songeais à ta vieillesse,
Histrion, mon pauvre ami!

L'OISEAU EN CAGE

J'écoutais de ma fenêtre
Un oiseau qui fredonnait ;
C'était un merle peut-être,
Ou peut-être un sansonnet.

Il m'éveillait dès l'aurore,
Je l'entendais jusqu'au soir ;
La nuit, il chantait encore,
Et je ne pouvais le voir.

Lors, je dis au chanteur sombre :
« Tous les jardins sont fleuris,
Tous les bosquets sont pleins d'ombre :
Pourquoi rester à Paris ?

« Ici, la feuille est flétrie
Au premier souffle d'été ;
Va goûter dans ta patrie
L'air pur de la liberté. »

J'en aurais dit davantage ;
Un soupçon vint m'arrêter :
Sans doute il était en cage...
Mais alors, pourquoi chanter ?

MA MAISON

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,
Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux :
Du vert qui repose la vue,
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter en ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux,
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi? je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

LA DEMOISELLE DU CHATEAU

La demoiselle du château
S'assied pensive à sa fenêtre.
Elle voit les gens du hameau
Monter, descendre et disparaître
Sur les deux versants du coteau.

« Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est Mathurin, le gros fermier :
« Beau temps, dit-il, pour un rentier,
Mais non pour l'avoine en javelle.
Le froment que j'ai récolté
Rapporte moins qu'il n'a coûté.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le médecin du canton,
Monté sur son cheval breton :
« Je vais, dit-il, où l'on m'appelle,
Un jour ici, demain là-bas ;
La fièvre ne pardonne pas.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est la laitière au teint vermeil ;

Elle chemine en plein soleil;
Son grand chapeau lui sert d'ombrelle.
« Je n'ai vendu que la moitié
De notre lait. C'est grand' pitié.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est un berger menant troupeau :
« Je vais, dit-il, vendre un agneau,
Ce pauvre petit-là qui bêle.
Oh! voyez-vous, le cœur se fend,
Car un agneau, c'est un enfant.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le vieux curé du pays :
« Je vais chez la mère Louis
Recevoir son âme immortelle.
Elle avait quatre-vingt-trois ans,
Priez pour les agonisants.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

Adieu, la bonne demoiselle.
Berthe rentre et pense tout bas
Que chacun travaille ici-bas.
« A quoi suis-je bonne? dit-elle;
J'irai voir mes pauvres demain. »
Une voix répond du chemin :
« Merci, ma bonne demoiselle. »

LE BONHOMME SÉRAPHIN

Dans ma ville de province,
Étant enfant, j'ai connu
Un vieillard petit et mince
Dont le nom m'est revenu.
Il s'habillait à la mode
Des écoliers; mais enfin,
Il était vieux comme Hérode,
Le bonhomme Séraphin.
Et nous disions au collège
Que ses cheveux fins et longs,
Ayant traversé la neige,
Étaient redevenus blonds.

Notre tête est une cage
Faites pour un hôte ailé,
Elle a perdu son usage
Quand l'oiseau s'est envolé.
Dans sa folie ingénue,
Le pauvre vieillard disait
Sa jeunesse revenue :
Est-ce lui qui s'abusait?
Avec ses traits doux et blêmes
Il inspirait la pitié :

Les petits enfants eux-mêmes
L'avaient pris en amitié.

Tous les jours, quand la cohorte
Des écoliers matineux
Rasait le seuil de sa porte,
Il prenait rang avec eux.
Puis, dans un coin de la classe,
Sans se distraire un moment,
Toujours à la même place
Il ouvrait son rudiment.
Puis enfin, quand les aiguilles
Marquaient midi, grave et lent,
Il allait jouer aux billes
Ou guider un cerf-volant.

Ainsi, d'année en année,
Il suivait le même cours,
Et la classe terminée
Pour lui commençait toujours.
Un matin, le vieil élève
A son banc ne parut pas :
Il avait, comme en un rêve,
Passé de vie à trépas.
Et les enfants de la ville,
Qui le croyaient endormi,
Jusqu'à son dernier asile
Conduisirent leur ami.

Si le ciel, en ma vieillesse,
Devait briser la cloison

Qui tient captive l'hôtesse
Que j'appelle ma raison,
Au moins, dans son inclémence,
Qu'il adoucisse ma fin,
En m'accordant la démence
Du bonhomme Séraphin !
Et, parmi la bande folle,
Je veux qu'il me soit permis
De retourner à l'école
Avec mes petits amis.

L'ÂME QUI CHANTE

Elle avait autrefois,
La grande cantatrice,
Cette admirable voix
Qui fit notre délice.

C'était un timbre clair
A l'égal de l'aurore,
Qui s'épandait dans l'air
Comme un parfum sonore.

Elle perdit un jour
Cette fleur sans pareille,
Ce philtre de l'amour
Qui se boit par l'oreille.

Alors elle comprit
Que l'on peut davantage,
Que le cœur et l'esprit
Ont aussi leur langage ;

Que les grandes douleurs
Ne sont pas épuisées,
Et qu'il reste des pleurs
Dans les cordes brisées.

Vous ne l'entendrez plus
Chanter les douces choses,
Les refrains superflus
Du printemps et des roses;

Mais elle est mille fois
Plus fière et plus touchante :
Ce n'est plus une voix,
C'est une âme qui chante.

LE CHATEAU DU FOU

Sur le sommet de la colline,
S'élève un château tout récent,
Qui déjà semble une ruine;
Il fixe les yeux du passant.

Sous le jeune lierre qui pousse,
On voit se rider ses grands murs,
Comme ces fruits rongés de mousse
Qui tombent avant d'être mûrs.

Je gravis à travers la lande :
Un homme était sur le coteau ;
Je l'aborde et je lui demande
Quel est le nom de ce château.

« Si vous voulez qu'on vous le dise,
Allez ici, là, n'importe où :
C'est le château de la marquise...
Mais non, c'est le château du fou.

« Voilà, si vous voulez les croire,
Ce qu'ils vous répéteront tous.
Mais moi, je connais cette histoire »,
Ajoutait-il d'un ton plus doux.

« Il passa dans cette contrée,
J'étais jeune, voilà longtemps,
Une femme belle et titrée,
Baronne et veuve avant vingt ans.

« Un jeune homme du voisinage
Conçut pour elle un fol amour.
La dame accepta son hommage
Et crut le payer de retour.

« Ce n'était pas une chaumine
Qui convenait à son blason :
Un château dut sur la colline
Succéder à l'humble maison.

« Tout amant ici-bas élève
Un temple à sa divinité :
Les uns bâtissent dans le rêve,
D'autres dans la réalité.

« La dame voulut elle-même
Dresser le plan de son château.
Rien n'est coûteux pour ce qu'on aime ;
Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau.

« Pour extraire les pierres blanches,
On taille le sol en gradins.
Les forêts fournissent les planches,
Les près se changent en jardins.

« Plus de vendanges dans la vigne,
Plus de moissons dans les guérets !
Le désert allonge sa ligne...
Mais après, direz-vous, après ?

« Un couple d'oiseaux se sépare
Avant d'avoir construit son nid.
La destinée est si bizarre !
Le château ne fut pas fini,

« Car notre baronne est marquise.
Le manoir loge le hibou,
Et le paysan le baptise
De ce nom : le château du fou.

« Vous me demanderez peut-être
Le nom de la dame ? Pourquoi ?
Il vaut mieux ne pas le connaître.
Le fou, regardez-le : c'est moi ! »

LA VIGNE VENDANGÉE

Trois jours le raisin a bouilli
Au sein de la cuve profonde.
Le vigneron lâche la bonde,
Et le vin brûlant a jailli.
Enfants, votre épaule est chargée
Du plus précieux des fardeaux ;
Allez ; remplissez les tonneaux ;
La vigne est vendangée.

Laissez faire le vin nouveau ;
Il travaille encore et fermente,
Rejetant sa lave écumante
Et baissant son propre niveau.
Il se purge de nos souillures ;
Comme le cœur loyal et sain,
Il sait repousser de son sein
Les écumes impures.

O vin ! un jour tu partiras
A travers les mers azurées,
Pour porter aux froides contrées,
Un rayon de nos doux climats.

Ainsi, l'œil vif et le pied leste,
S'en vont les voyageurs joyeux ;
Ils font, en chantant, leurs adieux ;
C'est la douleur qui reste.

J'ai voulu seul et d'un pas lent
Revoir la vigne dépouillée ;
Une brume froide et mouillée
L'enveloppait d'un crêpe blanc.
C'était une mère privée
Des bruns enfants qu'elle allaitait ;
L'oiseau qui dans le bois chantait
A perdu sa couvée !

Pourquoi faut-il entretenir
La blessure qu'on sait mortelle ?
Toujours une douleur nouvelle
Ramène un ancien souvenir ;
C'est elle encor, mais bien changée :
Nos saisons n'ont pas de retour.
Envolez-vous, mes chants d'amour :
La vigne est vendangée.

LA GRANDE BLESSÉE

Un soir d'hiver, à l'ambulance,
On apporte un soldat blessé.
Rien ne trahit sa défaillance :
Il a le bras droit fracassé.

C'est un vaillant, un volontaire ;
Des premiers il était debout,
Pour défendre son bien, sa terre,
Pour venger son honneur surtout.

On examine la blessure,
Et les médecins rassurés
Disent : « La guérison est sûre ;
Laissez-vous faire, et respirez. »

— « Oh ! je vous comprends à merveille,
Répond-il, on dort, n'est-ce pas ?
On dort, et, quand on se réveille,
On vit, mais on n'a plus qu'un bras.

» Perdre la main qui tient l'épée
Ou qui soulève le fardeau,
Qui conduit la plume trempée
Ou qui dirige le pinceau,

» Jamais ! je défends qu'on y touche !
Je sais souffrir, c'est mon métier ;
C'est le dernier mot de ma bouche :
Je veux mourir ou vivre entier ! »

Va, nous comprenons ta pensée ;
Comme toi nous saurons souffrir !
La France est la grande blessée
Qui veut vivre entière ou mourir.

CHANSONS HUMORISTIQUES



CHANSONS HUMORISTIQUES

LE VIEUX TÉLÉGRAPHE

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,
Au sommet de ton vieux clocher,
Sérieux comme une épitaphe,
Immobile comme un rocher?
Hélas ! comme d'autres peut-être,
Devenu sage après la mort,
Tu réfléchis, pour les connaître,
Aux nouveaux caprices du sort.

C'est que la vie est déplacée ;
Les savants te l'avaient promis,
Et toute royauté passée
N'a plus de flatteurs ni d'amis.
Autrefois, tu faisais merveille,
Et nous demeurions tout surpris
De voir, en un seul jour, Marseille
Envoyer deux mots à Paris.

Tu fus l'énigme de notre âge ;
Nous voulions, enfants curieux,

Deviner ce muet langage
 Qui semblait le parler des dieux,
 Lorsque tes bras cabalistiques
 Lançaient à l'horizon blafard
 Les mensonges diplomatiques
 Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,
 Le Nord cause avec le Midi;
 La foudre traverse le monde
 Sur un brin de fer arrondi.
 L'esprit humain n'a point de halte,
 Et tu restes debout et seul,
 Ainsi qu'un chevalier de Malte
 Pétrifié dans son linceul.

Tu te souviens des diligences
 Qui roulaient jadis devant nous,
 Portant écoliers en vacances,
 Gais voyageurs, nouveaux époux.
 Tu ne vois plus, au clair de lune,
 Aux rayons du soleil levant,
 Passer tes sœurs en infortune,
 Qui jetaient leur poussière au vent.

Ainsi s'éteignent toutes choses
 Qui florissaient au temps jadis :
 Les effets emportent les causes :
 Les abeilles sucent les lis.
 Ainsi chaque règne décline,
 Et les romans de l'an dernier,
 Et les jupons de crinoline,
 Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère
Ami de la douce liqueur ;
Des chants joyeux sont dans mon verre ;
J'ai des chants d'amour dans le cœur.
Mais, à notre époque inquiète,
Qu'importent l'amour et le vin ?
Vieux télégraphe, vieux poète,
Vous vous agiteriez en vain.

Puisque le destin nous rassemble,
Puisque chaque mode a son tour,
Achevons de mourir ensemble
Au sommet de ta vieille tour.
Là, comme deux vieux astronomes,
Nous regarderons fièrement
Passer les choses et les hommes,
Du haut de notre monument.

LA PLUIE

Il pleut, il pleut, et je m'ennuie,
Pourquoi cela? Je n'en sais rien.
On a trop médité de la pluie;
Acceptons le temps comme il vient.
J'entends un paysan me dire
Qu'il pleut des écus de cent sous
Il est heureux; laissons-le rire.
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut, c'est un orage;
Tant mieux, il finira plus tôt.
La pluie est ce vieux personnage
Qui souffle le froid et le chaud.
Quand la glace durcit la terre,
Elle nous fait l'hiver plus doux;
Par elle l'été se tempère;
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut; la jeune fille
Finit sa robe des beaux jours;
Elle fait courir son aiguille;
Le soleil reviendra toujours.

Dans la boue un barbet se vautre ;
Moi, j'ai manqué deux rendez-vous :
Tant pis pour l'un, tant mieux pour l'autre....
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; chacun se livre
A sa passion du moment ;
Le marchand relit son grand livre ;
L'oisif lit un nouveau roman.
L'amant fait des vers à sa belle ;
L'étudiant, sur ses genoux,
Écrit à sa tante éternelle.
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; ah ! quand pourrai-je,
Quand pourrai-je, gai voyageur,
Revoir les monts couverts de neige
Et les bois remplis de fraîcheur ?
Cette fois, c'est vers l'Allemagne,
Vers ce Rhin dont ils sont jaloux,
Que j'ai fait mon plan de campagne...
Il pleut ; restons chez nous.

LE BONHEUR ET L'AMOUR

A la porte de Marguerite,
Un matin, on frappe tout bas :
 « Ouvrez bien vite.
— Nommez-vous, ou je n'ouvre pas.

-- Qui je suis, belle Marguerite?
Vous ne comptiez pas sur l'honneur
 De ma visite,
Car on me nomme le bonheur.

— Le bonheur? » dit la jeune fille;
« Me voici : souffrez seulement
 Que je m'habille.
Je suis à vous dans un moment.

— Mon enfant, ouvrez-moi la porte :
La toilette ne sert de rien ;
 Et puis, qu'importe?
Je suis aveugle, on le sait bien.

— C'est vrai, mais ma honte est extrême,
Car, je ne sais par quel souci,
 Devant moi-même
Je n'oserais paraître ainsi.

Donnez-moi la moitié d'une heure,
Et je serai prête à mon gré.

— Soit, je demeure, »

Répond l'étranger; « j'attendrai.

— Vous, attendre ? » dit Marguerite :

« Je voudrais bien vous croire; mais

C'est chose écrite,

Que le Bonheur n'attend jamais.

Ses discours ne sont pas les vôtres;

Monseigneur, vous vous trahissez,

Cherchez-en d'autres :

Passez votre chemin, passez.

A ce trait j'ai pu vous connaître,

Et, si je m'en fie à mon cœur,

Vous devez être

L'Amour, et non pas le Bonheur. »

LE PRINCE INDIEN

Certain prince de l'Hindoustan,
Qui s'ennuyait comme un sultan,
Avait puisé dans des lectures
Un goût effréné d'aventures,
Qui se traduisit un beau soir
De la façon qu'on va savoir.

Tandis que derrière sa porte
Dormait l'innombrable cohorte
Des dignitaires du palais,
Chambellans, gardes et valets
Chargés de veiller sur le maître,
Crac ! il sauta par la fenêtre.

Le voilà courant à grands pas
Les provinces de ses États
Qu'il ne connaissait qu'en peinture,
Admirant la riche nature
Et se disant en aparté :
« Dieu ! que c'est bon, la liberté ! »

Après avoir, à perdre haleine,
Franchi les monts, franchi la plaine,
Il entra poudreux et crotté

Dans une opulente cité,
Et vit devant une boutique
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard,
Il trouva bon de prendre part
A cet entretien populaire ;
Un des bourgeois, homme colère,
Lui dit, dès le troisième mot :
« Mon ami, vous êtes un sot. »

Le prince pensa : « Sur mon âme,
Cet homme est fou : ma cour proclame
Que j'ai plus d'esprit à moi seul
Que mon père, que mon aïeul,
Et que toute l'espèce humaine :
C'est un fou, la chose est certaine. »

Comme il parlait ainsi tout bas,
Il aperçut quelques soldats
Qui poussaient des bottes d'escrime.
« Bon, dit le prince magnanime,
Cachons mon rang, et montrons-leur
Ce que c'est qu'un royal tireur. »

C'est dit ; un jeune volontaire
Se dispose à le satisfaire.
Son fleuret était moucheté,
Par bonheur pour Sa Majesté
Qui se vit battre, battre, battre
Comme farine ou pierre à plâtre.

« Oh! oh! dit le royal tireur,
 Ceci doit cacher une erreur,
 Car mon adresse est bien connue :
 Toute ma cour est convenue
 Que j'étais hier un héros ;
 J'ai boutonné dix généraux. »

Il s'en allait, l'oreille basse,
 Quand il vit sur une terrasse
 Des étrangers, Chinois et Grecs,
 Qui, graves, jouaient aux échecs.
 Il monte et propose partie ;
 On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingt joueurs tout prêts ;
 On commence... Dix coups après,
 Le prince était mat. « Qu'est-ce à dire?
 Je suis le plus fort de l'empire.
 Il faut qu'on m'ait joué des tours ;
 Au palais je gagnais toujours. »

Il part; au sortir de l'allée,
 Il trouve une femme voilée :
 « Vous plait-il, madame, un valet?
 — Fi! seigneur, vous êtes trop laid.
 — Quoi, laid! Je suis laid? dit le prince;
 Voyez le goût de la province!

On m'a toujours dit à la cour
 Que j'étais beau comme le jour. »
 Tout en s'exprimant de la sorte,

Il sent une pression forte
Au talon droit : un paysan
L'écrasait de son pied pesant.

« Oh! dit le prince, prenez garde,
Mon ami, j'ai la main gaillarde,
Et l'on m'a dit que, tout enfant,
J'étais plus fort qu'un éléphant. »
Lors, le paysan, sans colère,
Prend mon prince et le pose à terre.

Le malheureux, se relevant,
Se dit : « Là-bas, je suis savant,
J'ai de l'esprit, je suis sublime
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,
De plus aussi beau que le jour...
Retournons bien vite à la cour ! »

VIVE MARGOT

La bonne dame Marguerite
Avait depuis trente printemps,
A cinquante ans,
Un perroquet d'un vrai mérite :
Ces oiseaux-là vivent longtemps.
Quelques amis, en sa jeunesse,
Par cœur avaient appris un mot
Au bon Jacquot;
C'était le nom de sa maîtresse :
« Vive Margot ! »

La dame alla dans l'autre monde.
Jacquot, sans être consulté,
Fut acheté
Par une fille rose et blonde,
Couturière de qualité.
Elle voulut lui faire apprendre :
« Du rognon ! » et « du bon fricot ! »
Maître Jacquot
Répondait sans vouloir comprendre :
« Vive Margot ! »

Un vieux colonel en retraite
Privé de son commandement,
Bien indûment,

Fit achat de la pauvre bête
Qui lui tint lieu de régiment.
Tous les jours c'étaient des vacarmes,
Jurons de soldat, cris d'argot.

Maitre Jacquot

Disait, au lieu de : « Portez armes ! »
« Vive Margot ! »

Puis il poursuivit son voyage ;
Il traversa de main en main
Le genre humain,
Chacun lui parlant son langage,
Tudesque ou franc, grec ou romain :
« Vive le roi, le czar, le pape !
Goddam ! tarteille ! per Bacco ! »

Maitre Jacquot

Répondait en riant sous cape :
« Vive Margot ! »

Tout meurt ; les perroquets eux-mêmes
Sont soumis aux lois du destin.

Un beau matin,

Jacquot, sans cris et sans blasphèmes,
Partit pour le pays lointain.
La fidélité nous honore,
Si mince que soit son écot.

Le bon Jacquot

Ouvrit le bec pour dire encore :
« Vive Margot ! »

VOILA POURQUOI JE SUIS GARÇON

Ah ! si jamais je me marie,
Je veux, lorsque viendra mon tour,
Être amoureux à faire envie
A tous les couples d'alentour.
Je veux, doux, bénin et fidèle,
Être sans crainte et sans soupçon
Je veux être un mari modèle...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Il doit exister sur la terre,
L'ange que j'ai rêvé toujours ;
En lui j'ai foi, par lui j'espère,
De lui j'attends longues amours.
Illusion, sainte vestale,
Dore toujours mon horizon ;
J'ai rêvé la femme idéale...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je ne veux pas d'une coquette,
Ou d'une femme à sentiments,
Qui ne songe qu'à sa toilette,
Ou qui compose des romans ;

Je ne veux pas d'une harpie
Qui me fasse ici la leçon ;
Et je ne veux pas d'une pie...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux garder, toute ma vie,
Sur moi-même un pouvoir complet,
Sortir lorsque j'en ai l'envie
Et rentrer quand cela me plait ;
Ouvrir ou fermer ma fenêtre,
Garder ou vendre ma maison ;
Enfin je veux être mon maître...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux que cette femme aimable
Me trouve bon, gentil, charmant,
Beau, spirituel, adorable ;
Mais tout cela sans compliment ;
Qu'elle ait toutes mes fantaisies
Et ne pense qu'à ma façon,
Et qu'elle aime mes poésies...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux, quand je serai grand-père,
Malgré tous mes petits-enfants,
Chez moi, choquer encor le verre
De mes amis de soixante ans !
Je veux, en chœur, que nos voix grêles
Pleurent quelque vieille chanson
Aux vrais amis, au vin, aux belles !
Voilà pour moi je suis garçon.

Si j'étais comme Mithridate,
Je m'exposerais au danger ;
Mais ma santé plus délicate
M'ordonne de me ménager.
Je crains l'opium dans mon potage
Et l'arsenic dans ma boisson,
Et les boulettes du ménage...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Enfin, j'ai connu la détresse
De tant de malheureux époux,
Que je me suis fait la promesse
De n'être pas ce qu'ils sont tous.
C'est peut-être trop de scrupule ;
On n'en meurt pas, dit la chanson ;
Mais moi, je crains le ridicule...
Voilà pourquoi je suis garçon.

LE FROID A PARIS

Il faisait froid, le six janvier ;
Paris était gelé sur placé ;
Le thermomètre Chevallier
Marquait dix degrés sous la glace.
Des employés dans leur bureau
Se chauffaient autour d'un grand poêle...
Et je pensais aux porteurs d'eau
Qui sont mouillés jusqu'à la moelle.

Les passants, laids à faire peur,
Agitaient leurs jambes rétives
Et lançaient des flots de vapeur
A l'instar des locomotives.
Des cache-nez d'un goût affreux
Laisaient voir des fronts bleus et rouges...
Et je pensais aux malheureux
Qui n'ont pas de feu dans leurs bouges.

Une élégante au pied cambré
Sur le sol battait la mesure ;
Son corps paraissait enterré
Dans le velours et la fourrure.

Ses yeux, soleils parisiens,
Cachaient leurs rayons sous un voile...
Et je pensais aux bohémiens
Qui couchent à la belle étoile.

Près d'un hôtel passant le soir,
Je vis, se dressant sur les hanches,
Des cavaliers en habit noir
Danser avec des robes blanches ;
Ils bondissaient sur les planchers
Comme des bonshommes de liège...
Et je pensais à leurs cochers
Qui les attendaient sur leur siège.

Je rentrai chez moi tout transi ;
Mais quel dénoûment de théâtre !
L'amitié m'attendait ici,
Un bon feu petillait dans l'âtre.
A ces deux intimes foyers
S'échauffa notre causerie...
Et nous pensions aux prisonniers
Qui sont là-bas en Sibérie !

PARISIEN ET PROVINCIAL

Oui, je suis de la province,
Et vous êtes de Paris;
Pour valoir tant de mépris
L'avantage est assez mince.

Vous êtes autant de rois;
Le bien faire et le bien dire
Sont soumis à votre empire :
Vous le dites, je le crois.

Vous avez le ton facile;
Vous avez le mot du jour,
Et le genre de la cour,
Et le jargon de la ville.

Les objets d'art et de goût
Attendent votre suffrage :
Si vous aimez un ouvrage,
Il doit être aimé partout.

Mais dites-moi, je vous prie,
Où sont vos titres scellés?
Dans le sol que vous foulez
Sentez-vous une patrie?

Connaissez-vous la couleur
De votre terre nourrice,
Qui produit maint édifice,
Mais qui n'a ni blé ni fleur?

Tiges écloses en serre,
Avez-vous besoin du jour?
Cœurs d'hiver, le grand amour
Vous est-il bien nécessaire?

Avez-vous à l'horizon
Une oasis calme et pure
Qui blanchit dans la verdure,
Et qu'on nomme sa maison?

Avez-vous la voix touchante
Du passé qui refléurit?
Avez-vous l'herbe qui rit?
Avez-vous l'arbre qui chante?

Et le jardin plein de fruits
Qui vous parle de l'enfance,
Et le bois plein de silence
Qui s'éveille à tous les bruits?

Et la lutte à coups de pommes
Avec le fils du fermier,
Qui vous convainc le premier
De l'égalité des hommes?

Avez-vous senti souvent
Cette soif d'indépendance

Que vous soufflent de naissance
Le grand air et le plein vent ?

Non, votre vie est cloîtrée ;
Comment pourriez-vous avoir
L'âpre parfum du terroir
Et l'accent de la contrée ?

Quel est votre sol nouveau ?
L'asphalte de la montagne,
Le macadam de Bretagne,
Le grès de Fontainebleau.

Où prenez-vous ces murailles
Que vers le ciel vous dressez ?
Les blocs sur vous entassés
Sont tirés de nos entrailles.

L'étranger et l'inconnu
Avec vous sont de frairie ;
Vous êtes l'hôtellerie
Ouverte au premier venu.

Votre sein tari s'abreuve
De notre inondation :
Vous êtes l'alluvion,
Et vous insultez au fleuve !

Vous eussiez cent fois péri,
Sans la sève jeune et forte
Que la France entière apporte
A votre sang appauvri.

Ah! je veux rompre ma chaîne!
Je veux, du monde abrité,
Prendre un bain de liberté,
Vienne la saison prochaine!

Vous direz, je le sais bien :
« Notre ciel en vaut un autre. »
Mais vous allez fuir le vôtre,
Et je vais chercher le mien.

Sous un costume champêtre,
Vous jouerez au paysan ;
Mais moi, je serai Gros-Jean,
Quand vous chercherez à l'être.

Adieu, je ne voudrais pas
Abuser de ma faiblesse :
Au premier rang je vous laisse ;
Mais convenez-en tout bas :

L'avantage est assez mince
Pour valoir tant de mépris.
Oui, vous êtes de Paris,
Et je suis de la province.

LE ROI DE LA FÈVE

Je suis roi de par la fève,
Et mon rêve
Doit durer un soir entier.
Puisqu'il faut qu'on se résigne,
Soyons digne
De notre nouveau métier.

Je ferai de mes richesses
Des largesses :
Mes amis, empressez-vous !
Je veux honorer bien vite
Le mérite ;
Vous devez en avoir tous.

Mais quoi ! l'on m'appelle Sire...
Qu'est-ce à dire ?
Je n'en suis pas irrité ?
Ma Majesté paternelle
Serait-elle
Sensible à la vanité ?

C'est d'une insigne faiblesse ;
Mais je laisse
Mes scrupules sommeiller.

La flatterie est plus douce
Que la mousse,
Et j'en fais mon oreiller.

La vérité chaste et probe
Se dérobe
Sous des voiles complaisants :
Je ne puis plus la connaître,
Moi le maître,
Qu'à travers mes courtisans.

Qu'ils me semblent méprisables,
Mes semblables !
La vertu n'existe pas.
A mesure que je règne,
Je dédaigne
Le troupeau qui suit mes pas.

Et parfois, mon cœur fidèle
Me rappelle
Ceux à qui j'ai tout promis.
Où sont-ils ? Quoi ! ma présence
Les offense ?
Les rois n'ont jamais d'amis.

Leur affection est morte...
Que m'importe !
Des conseils, je n'en veux plus !
Je veux des bouches muettes,
Des mains prêtes,
Des dévouements absolus.

O mes projets de justice,
Un caprice
Vous emporte tour à tour.
Toute crédulité sainte
S'est éteinte :
Je ne connais plus l'amour.

Désormais je ne veux croire
Qu'à ma gloire ;
Qu'on la proclame en tous lieux !
Dans mon culte de moi-même,
Je blasphème
Et je suis jaloux des dieux.

Mais qu'entends-je ? Minuit sonne :
Ma couronne
Sur mon front vole en éclats.
Ah ! j'ai fait un mauvais rêve !
Qu'il s'achève,
Mes amis, entre vos bras !

AU CHATEAU

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme on s'ennuie
Dans ce magnifique château,
Qu'il vente laid, qu'il vente beau,
Par la sécheresse ou la pluie !...

Comme le biscuit au biscuit,
Une heure à l'autre est enchainée;
On y dort tant dans la journée,
Qu'on n'y peut plus dormir la nuit.

La vie est uniforme et fade.
Pas un bruit de voix ni de pas;
On marche sourd, on parle bas :
C'est une chambre de malade.

Les maîtres sont gens sérieux,
Gardiens des vertus domestiques;
Les jeunes gens y sont antiques,
Et les enfants y naissent vieux !

Le jardin est un mausolée;
Parfois il y passe un pinson
Qui, surpris de n'ouïr qu'un son,
Ecoute et reprend sa volée.

Eh bien, un jour, un jour par mois,
Ce voile de brouillard s'élève ;
La maison sort d'un mauvais rêve ;
Le soleil brille sur les toits.

C'est qu'une jeune repasseuse,
Fine de traits, blanche de peau,
Au jour dit, revient au château ;
Celle-là n'est point paresseuse.

Son petit panier sous le bras,
Le premier du mois, elle arrive ;
On a terminé la lessive
Qui sèche dans le pré d'en bas.

Dès qu'elle parait à la porte,
Il se répand de tout côté
Une bonne odeur de gaieté,
Que le vent du matin apporte.

On chauffe les fers au fourneau ;
On ramasse, on tire le linge :
Le plus maladroit devient singe,
La plus lourde se fait oiseau.

Le fil sur le coton s'entasse.
Toinon par ci ! Toinon par là !
Tordez ceci, pliez cela !
Et Toinon repasse, repasse-

De cet atelier en rumeur
Sort une activité féconde :

Pour faire travailler le monde,
Rien de tel que la bonne humeur.

Toinon chante, que c'est merveille,
D'un timbre si clair et strident,
Qu'on croit avoir, en l'entendant,
Une vrille dans chaque oreille.

Cette expansion attendrit
Le cœur des châtelains eux-mêmes;
On voit sur leurs visages blêmes
Comme une ride qui sourit.

Ils trouvent leur jardin superbe
Et leurs grands salons étouffants.
Les enfants, comme des enfants,
Se prennent à jouer sur l'herbe.

C'est trop de plaisirs à la fois.
Mais combien l'heure est fugitive !
Demain viendra ; demain arrive...
Au revoir, Toinon, dans un mois !

L'ESTOMAC

Ce n'est pas tout de manger et de boire,
S'il faut en croire
Certain dicton tourné comme un refrain.
Je n'en connais ni l'auteur ni la date;
Est-ce Hippocrate,
Ou Désaugiers, ou Brillat-Savarin?

Voici ce dicton populaire
(C'est de l'homme que l'on parlait) :
« Dites-moi comment il digère,
» Et je vous dirai ce qu'il est. »

C'est en effet l'estomac qui te mène
Machine humaine
Qu'un grand ressort anime et fait mouvoir.
S'il marche mal, l'horloge la meilleure
Ne sait plus l'heure
Et prend toujours le matin pour le soir.

L'estomac dirige la tête,
Et la pensée est un ruisseau
Qui prend sa source dans la bête
Pour se filtrer dans le cerveau.

Selon l'état du corps qui la voit naître,
 Elle peut être
 Triste ou riante alors qu'elle jaillit,
 Pareille à l'eau qui va calme ou rapide,
 Trouble ou limpide,
 Selon le sol où s'est creusé son lit.

Connaissez-vous un hypocrite,
 Un bilieux au teint cuivré ?
 Vous connaissez une gastrite
 Dans un appareil délabré.

Les mécontents, les pointus et les aigres,
 Espèces maigres,
 Tristes engins, pauvres tempéraments :
 L'ambition, la fureur des richesses,
 Lourdes espèces,
 Grands appétits et mauvais instruments !

Voyez au contraire cet homme
 Qui rit et chante en un taudis,
 Rouge et poli comme une pomme,
 Il digère, je vous le dis.

Il sent toujours germer dans sa poitrine
 La fleur divine,
 Fleur de gaité qui s'ouvre avec le jour.
 Il est heureux d'un rayon qui l'enivre,
 Heureux de vivre,
 Enclin au bien et dispos à l'amour.

Soignons ce précieux viscère
Comme la prunelle des yeux :
Le rétablir, c'est nécessaire ;
L'entretenir, cela vaut mieux.

Certain mari, gouverné par sa femme,
Un jour réclame
L'autorité, signe d'échauffement !
Un purgatif rétablit l'équilibre,
Et, l'esprit libre,
Il redevient mouton en un moment.

L'estomac, c'est l'homme lui-même ;
C'est par là qu'on nous a légué
L'esprit malsain et le teint blême,
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :
« Mon camarade,
Lui dis-je alors, te voilà bien joyeux ? »
Il répondit dans sa trille légère :
« L'oiseau digère
Mieux que personne ; il doit donc chanter mieux. »

LA FEMME ET L'ARBRE

La femme se modèle en marbre
Dans l'esprit du sculpteur;
Elle est un arbre
Pour le sylviculteur.

La première, la souveraine,
La femme forte, c'est le Chêne,
L'orgueil de la forêt.
Le Hêtre est la grave matrone
Qui mériterait la couronne
Si le chêne mourait.

L'Ormeau, c'est la femme rustique,
L'ouvrière, la domestique
Aux bras durs et nerveux.
Le Bouleau, c'est une grisette;
Elle fait sur sa chemisette
Tomber ses noirs cheveux.

La vierge à la taille assoupie,
C'est le Peuplier d'Italie
Qui regarde le ciel.

L'Acacia, c'est une prude,
Le bois est sec, l'écorce est rude,
La fleur est sucre et miel.

Le Platane, c'est la coquette
Qui sent ses rides et regrette
De voir venir le soir.

Le Charme est la femme du monde
Qui se teint, se peigne, s'émonde,
Nette comme un miroir.

Le Saule est la rêveuse blonde
Qui va suivant le cours de l'onde
Au pays des romans.

L'Aulne est une veuve qui pleure,
Lorsque tombe la douzième heure,
Au bord des lacs dormants.

Mais toi qui ne voudrais pas être
Platane ou Bouleau, Chêne ou Hêtre,
Ormeau ni Saule creux,
Toi mon essence, toi ma reine,
Si tu veux, tu seras le Frêne,
L'arbre des amoureux.

La femme se modèle en marbre
Dans l'esprit du sculpteur,
Elle est un arbre
Pour le sylviculteur.

LE PEINTRE DES ROIS

A la cour d'un roi d'Allemagne,
Je voyais souvent autrefois
Un artiste de la Romagne,
Albertini, peintre des rois.

D'un bout à l'autre de l'année,
Il fabriquait, de parti pris,
La même tête couronnée,
Même qualité, même prix.

Revenu d'ailleurs assez mince,
Et sujet aux revirements...
Cela s'expédie en province
Aux bons bourgmestres allemands.

Peindre vingt fois la même tête,
Ce n'est pas fort divertissant ;
Mais la main est faite et refaite
Quand on arrive au chiffre cent.

Un jour, étant dans le royaume,
J'allai voir cet Albertini.
Il travaillait un roi Guillaume
Qui n'était pas encor fini

Il avait peint les accessoires,
Paysage, fond de portrait,
L'habit, la couronne et les gloires,
Mais du visage pas un trait.

L'incident me parut bizarre ;
Albertini, sans s'émouvoir,
Me dit : « Celui que je prépare
Ne peut-il pas mourir ce soir ? »

C'est une mission céleste
Que Dieu lui confie ici-bas :
Le roi meurt, la royauté reste,
L'homme a changé, l'habit non pas.

Le roi mort, fût-il Charlemagne,
Son portrait n'a plus de valeur.
Tous les bourgmestres d'Allemagne
Voudront avoir son successeur.

La besogne est faite d'avance ;
En quatre ou cinq coups de pinceau
Je complète la ressemblance,
Et je présente mon tableau.

Quand Dieu reprend Guillaume père,
Guillaume fils nous est rendu ;
Le royaume est toujours prospère,
Et mon portrait n'est pas perdu.

ENTRE LYON ET CONDRIEU

Entre Lyon et Condrieu,
J'ai fait un rêve étrange
Qui s'accomplira, plaise à Dieu,
Si rien ne le dérange.

Je lis sur un grand écriteau :
« Clos et maison à vendre. »
Point de parc et point de château ;
Je n'y saurais prétendre.

La façade s'ouvre au matin
Sur la verte campagne ;
On aperçoit dans le lointain
Le bleu de la montagne.

J'achèterais, argent comptant,
La maison et la terre...
Je me trouverais si content
D'être propriétaire!

Le capital qu'on y mettrait
Devrait nourrir son maître,
Et rapporter son intérêt...
Davantage peut-être.

J'épouserais quelque Philis
 Ecluse en ces parages,
Des cheveux d'or, un teint de lis,
 Un cœur exempt d'orages.

Nous saurions borner notre soin
 A ce petit domaine;
Nous verrions de haut et de loin
 La mascarade humaine.

Nous aurions une basse-cour,
 L'agréable et l'utile;
Nous enverrions les œufs du jour
 Au marché de la ville.

Chacun de nous tiendrait l'emploi
 Que son sexe désigne,
En dirigeant, ma femme et moi,
 Le mûrier et la vigne.

Elle nourrirait au grenier
 Le ver qui fait la soie;
J'entasserais dans mon cellier
 Le vin qui fait la joie.

Ils ont ici des arguments
 D'une nouvelle espèce :
On dit que, plus on a d'enfants,
 Plus on a de richesse.

Je saurais arrondir ainsi
 Ma petite fortune ;

Qui sait? je pourrais être aussi
Maire de ma commune!

A ce titre, je régnerais,
Sur tous ces bons apôtres;
Marié, je m'occuperais
A marier les autres.

Nous aurions notre banc garni
Dans le chœur de Saint-Jacques;
Nous offririons le pain bénit
Le dimanche de Pâques.

Le joli projet que voilà!
Mais une chose y manque :
Je crois que cette chose-là,
C'est le nerf de la banque;

Peut-être aussi la volonté
Et le cœur à l'ouvrage.
Il est trop tard, enfant gâté,
Pour entrer en sevrage.

Adieu projet, bonheur adieu!
Un souffle vous enlève.
Entre Lyon et Condrieu,
J'ai fait un joli rêve.

LUTETIA

Lutetia, chère Lutèce,
Je vais, si vous le permettez,
Avec égards et politesse,
Vous dire quelques vérités.

Car il faut toujours qu'on vous flatte ;
C'est un de vos travers anciens ;
A moins, à moins qu'on ne vous batte,
Ce qui n'est pas dans mes moyens.

Lutetia, vous êtes femme,
Vos goûts sont-légers et divers ;
Vous avez sans doute de l'âme,
Mais vous avez surtout des nerfs.

Certes, vous êtes la merveille
D'un pays vivace et vivant ;
Mais je puis vous dire à l'oreille
Que vous le dites trop souvent.

Il ne se peut pas qu'on irrite
Votre orgueil, en vous rappelant
Que la pudeur sied au mérite,
Et la modestie au talent.

Vous portez un homme au pinacle,
Vous en faites un demi-dieu ;
Et puis ce héros, cet oracle,
N'est plus bon qu'à jeter au feu.

Qu'il vous prenne un petit caprice,
Un petit accès de fureur,
Il faut que la France subisse
Votre sottise ou votre erreur.

Vous croyez être assez savante ;
Mais, Lutetia, songez bien
Qu'on ne cesse d'être ignorante
Qu'en avouant qu'on ne sait rien.

Et comment pourriez-vous apprendre,
Quand vous prétendez en effet
Qu'ailleurs vous n'avez rien à prendre,
Et que chez vous tout est parfait ?

Chez vous, on prise l'apparence
Autant que la réalité,
L'esprit, plus que l'intelligence,
Et le bruit, plus que la gaieté.

Vous êtes folle de spectacles,
De neuf, d'éclatant, de clinquant ;
Il vaut varier les miracles
Pour vous séduire en vous choquant.

Il faut à votre nourriture
Les plus vigoureux condiments,

Comme à votre littérature
Le sel, le poivre et les piments.

Votre oreille est souvent ouverte
Aux propos scabreux et grivois;
Vous comprenez la langue verte,
Et vous la parlez quelquefois.

Vous, l'élégante, la parée,
Vous commettez votre grandeur
Avec une foule... égarée...
Je prends ce terme par pudeur.

Vous aviez une grande histoire.
De beaux, de superbes moments :
Qu'avez-vous fait de cette gloire
Écrite dans vos monuments?

Une autre eut vos façons hautaines
Dans ses faveurs ou ses mépris;
Les anciens l'appelaient Athènes;
Ils ne connaissaient point Paris.

En ce temps le chant des sirènes
Poussait les esquifs aux brisants;
C'est le destin des souveraines
De perdre tous leurs courtisans.

Vous serez toujours cette amante
A la peau blanche, aux yeux noyés,
Qui vous fascine, vous tourmente,
Et vous tient captif à ses pieds.

Mon crépuscule, mon aurore,
Mon enfer et mon paradis,
En te maudissant, je t'adore,
En t'adorant, je te maudis.

Serment perdu ! vaine parole
Qu'on prononce, sais-tu pourquoi ?
C'est que pas un ne se console
De ne pas être aimé de toi.

UN MARI COMME TANT D'AUTRES

Ma femme était presque une enfant;
Je l'ai formée à mon école.
Entre mes mains la réchauffant,
J'ai pétri cette cire molle.
Je suis son arbitre, sa loi,
Son régulateur, son programme;
Elle n'existe que par moi :
Je m'occupe tant de ma femme !

Ma femme n'a plus un désir,
Une parole, une pensée ;
Elle n'a jamais à choisir :
Toute chose est par moi fixée.
Elle a compris sa nullité,
Et jamais elle ne réclame
La moindre part d'autorité :
Je m'occupe tant de ma femme !

Quelle qu'en soit l'occasion,
Elle n'a pas un mot à dire ;
Jamais, sans ma permission,
Elle ne songerait à rire.

Dans l'ordre physique ou moral,
 Il n'est pas un point, pas un gramme
 Qui ne m'appartienne intégral :
 Je m'occupe tant de ma femme !

Je gouverne son cœur, son corps,
 Ses toilettes et sa cuisine :
 C'est une poupée à ressorts,
 Une ingénieuse machine.
 J'ai su si bien la performer
 Que je doute qu'elle ait une âme.
 Jugez comme elle doit m'aimer !
 Je m'occupe tant de ma femme !

.

Celui qui s'exprimait ainsi
 Est un mari comme tant d'autres.
 Il oubliait qu'en ce temps-ci
 On n'écoute plus les apôtres.
 Ne sais ce qui doit arriver ;
 Mais je rirais bien, si la dame
 Venait un jour à lui prouver
 Qu'il s'occupait trop de sa femme !

ALBION EN ÉGYPTE

Égyptiens, combien j'envie
Le sort que vous font les Anglais!
Ils versent le miel de la vie
Dans les mailles de leurs filets.
Dormez sur l'une et l'autre oreille,
Ils sont puissants, ils sont nombreux :
 Albion veille!
Égyptiens, soyez heureux!

Ils vous portent leur industrie
Et leur civilisation,
Puisque pour vous le mot *Patrie*
N'a pas de sens ni d'action.
Le coton vous met dans la bouche
Des résultats plus plantureux :
 Albion touche!
Égyptiens, soyez heureux!

Plus de soucis pour vos finances,
Pas plus que pour vos revenus;
Le pays fera les dépenses,
L'autre se charge du surplus.

Il ne faut pas qu'on le déränge
 Dans ses appétits vigoureux :
 Albion mange!
 Égyptiens, soyez heureux !

Le Nil a vu sur ses rivages,
 Près des Arabes au teint bis,
 Le blanc rosé de leurs visages
 Et le rouge de leurs habits.
 Leur canon vous offre un refuge
 Dans les conflits les plus sérieux :
 Albion juge!
 Égyptiens, soyez heureux !

Vous aurez votre ministère,
 Avec votre *Self-Government*,
 Sous l'autorité salulaire
 De la Reine et du *Parliament*.
 Leur départ vous serait funeste ;
 Étant chez vous, ils sont chez eux :
 Albion reste!
 Égyptiens, soyez heureux !

On vous a joué bien des farces,
 Entr'autres celle d'Arabi,
 Bousculé par vingt-cinq comparses,
 Dans un choc... qu'il n'a pas subi.
 Il sait le cours de la monnaie
 De ces ennemis généreux :
 Albion paie!
 Égyptiens, soyez heureux !

Le Khédivé, dans ses ancêtres,
A des héros et des guerriers ;
Entre ses sujets et ses maîtres,
Il a fait son choix : les derniers.
Le Nil est le gage et l'enseigne
De ces créanciers rigoureux :
 Albion règne !
Égyptiens, soyez heureux !

LE SECRET DU BONHEUR

Je sais un excellent moyen
De vivre heureux et de bien vivre :
Il est aisé, ne coûte rien ;
Au même prix je vous le livre.

Suivez-moi dans cette maison
Adossée au petit village ;
Elle a le vert pour horizon,
Et pour vêtement un treillage.

C'est la villa d'Académus
Ou le cottage de Socrate ;
On y chante des orémus
Où la verve gauloise éclate.

On y vit dans l'air et dans l'eau ;
Ce n'est pas là que l'on s'ennuie ;
On joue aux boules sa'il fit beau ;
Le whist est pour les jours de pluie.

On poursuit un docte entretien
Dans le salon, sous la tonnelle ;
On y relit le livre ancien
Auprès de la page nouvelle.

Gaiement, bruyamment, poliment,
On cause, on raisonne, on discute.
Chacun défend son sentiment
Sans que jamais on se dispute.

— Mais votre ami, me direz-vous,
A donc un secret? — Sans nul doute.
Tenez, je vous le donne à tous,
Puisqu'on sait le prix qu'il me coûte.

Dans la chaumière ou le château,
A la campagne ou dans la ville,
Apposez un simple écriteau
Au seuil de votre domicile.

Il suffit qu'on lise à propos,
Et surtout qu'on mette en pratique,
L'avis conçu dans ces cinq mots :
ON NE PARLE PAS POLITIQUE.

CHANSONS A JOUER



CHANSONS A JOUER

LE VOYAGE AÉRIEN

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre;
Sur mon navire aérien
Je m'élançai dans l'atmosphère,

Le tissu flexible et léger,
Que gonfle le subtil fluide,
Part, sans secousse et sans danger,
Au hasard du vent qui le guide.

La terre s'éloigne de moi ;
Je glisse dans l'air diaphane ;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane.

Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlisent ;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.

O les humaines passions,
Les espérances mensongères !
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières !

Adieu, terre ! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues ;
Mes pieds ne touchent plus le sol ;
Je sonde l'infini des nues !

Voici le zénith étoilé ;
L'horizon disparaît immense ;
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence !...

Mais l'air plus rare a, dans les cieus,
Ralentit mon élan rapide ;
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Ah ! c'en est fait, l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine ;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime ;

Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même.

Ah! que le soleil était beau!
Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière!

Terre, terre, je te revois!
Salut, ma maison sédentaire,
Gaité des champs, calme des bois!
Salut, mes sœurs, salut, ma mère!

CARCASSONNE

« Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie,
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne.
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

» On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues ;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues ;
En faire autant pour revenir ;
Ah ! si la vendange était bonne !
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne !

» On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours,
En habits neufs, en robes blanches.

On dit qu'on y voit des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux !
Je ne connais pas Carcassonne !

» Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes.
Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne...
Mon Dieu ! que je mourrais content
Après avoir vu Carcassonne !

» Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense ;
On voit toujours plus haut que soi,
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne ;
Mon filleul a vu Perpignan,
Et je n'ai pas vu Carcassonne ! »

Ainsi chantait près de Limoux
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis : « Ami, levez-vous ;
Nous allons faire le voyage. »
Nous partimes le lendemain ;
Mais, que le bon Dieu lui pardonne !
Il mourut à moitié chemin :
Il n'a jamais vu Carcassonne !

LE FOU GUILLEAU

Un soir, on frappe à la cabane
Que Jacque, avec sa femme Jeanne,
Habite seul au fond des bois :
« Entrez! » répondent les deux voix.

Sur la porte, un vieillard se penche;
Il a longue moustache blanche;
Ses habits tombent en lambeaux;
Il tient à la main ses sabots.

Il dit : « C'est ici la chaumière
Qu'habitait, du temps de la guerre,
Jean Guilleau; qu'est-il devenu?
— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme... Elle était si bonne!
On l'appelait la Bourguignonne;
Vous vous la rappelez? — Mais non;
Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille :
Jeanne-Marie était leur fille;
Serait-elle partie aussi?
— On ne l'a jamais vue ici.

Mais vous avez entendu dire
Qu'autrefois, du temps de l'Empire,
Le garçon Guilleau s'enrôla ?
— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père ;
La Bourguignonne était ma mère ;
Jeanne-Marie était ma sœur,
Et j'ai servi sous l'Empereur.

J'ai bien souffert pour ma patrie ;
J'arrive de la Sibérie,
Et je retrouve ma maison
Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même,
Elle a perdu tout ce que j'aime.
Mon Dieu, que vais-je devenir ?
Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville ;
Là, vous trouverez un asile.
Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître ;
On saura qui vous pouvez être,
Et, quand vous serez reconnu,
L'hôpital est fort bien tenu. » —

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur,
En lui parlant de l'Empereur.

Il contait toujours des histoires
De batailles et de victoires,
Et tous les enfants du hameau
L'ont appelé le fou Guilleau.

L'AIMABLE VOLEUR

Pardon, monsieur le voyageur,
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.
Si l'on vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tûrait comme une mouche.
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les ...
Parlez, monsieur, je vous écoute.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous voyez quelle est ma toilette ;
Je néglige trop ma santé ;
Je sors, l'hiver comme l'été,
Avec une simple jaquette.

Si l'on m'offrait un habit neuf,
 Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,
 Un manteau garni de fourrures,
 De bonnes et fortes chaussures,
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
 Pour vivre au bois, on n'est pas loup,
 Mon Dieu, je changerais de mise....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
 — Oui, je les vois, retirez-les....
 Voici la clef de ma valise.
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Je ne tiens pas à la fortune ;
 J'ai là quelques propriétés :
 La route où vous vous arrêtez,
 Et des forêts au clair de lune.
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur
 Que l'or ne fait pas le bonheur,
 Et Bias trouvait qu'en voyage
 On a toujours trop de bagage
 D'aucuns en sont embarrassés ;
 D'autres n'en ont jamais assez.
 Quand j'ai soif, je vais à la source....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
 — Oui, je les vois, retirez-les....
 Voulez-vous accepter ma bourse ?
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Ici, nous n'avons pas de cloche ;
 On n'a jamais bien su pourquoi
 Des philosophes tels que moi
 N'ont pas de montre dans leur poche.
 Des astres nous savons le cours ;
 Mais les jours sont plus ou moins courts,
 Et, pour rentrer dans sa demeure,
 On aimerait à savoir l'heure.
 Si, par hasard, au coin d'un bois,
 Il me tombait entre les doigts
 Un chronomètre de rencontre....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
 — Oui, je les vois, retirez-les.....
 Pourrais-je vous offrir ma montre ?
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Un mot encore, et je vous quitte.
 Grâce à moi, d'un cas imprudent
 Vous vous tirez sans accident ;
 Souffrez que je vous félicite.
 Quoi qu'en disent les dégoûtés,
 La vie a quelques bons côtés ;
 Je vous la laisse saine et sauve ;
 Monsieur, l'occasion est chauve.
 Pressez-moi donc sur votre cœur
 En m'appelant votre sauveur...,
 Si toutefois c'est votre envie....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...

— Oui, je les vois, retirez-les....

C'est à vous que je dois la vie.

— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;

Adieu, monsieur le voyageur.

LE CŒUR VOLANT

A l'auberge du *Cœur volant*,
Les amoureux et les touristes
Vont passer un mois en artistes,
Monde aventureux et galant.
Par un soir joyeux de septembre,
Un voyageur pâle et souffrant
Heurte au seuil et dit en entrant :
— Peut-on me donner une chambre ?

Arrive à pas lents l'hôtelier ;
Accourt sa femme la première.
— C'est vous, Monsieur, dit l'hôtesse,
C'est vous qui vîntes l'an dernier.
Votre chambre était au deuxième...
Oh ! j'ai bonne mémoire, allez !
Elle est libre, et si vous voulez ?...
— Mais, non, je ne veux pas la même.

— C'est bien, vous ferez votre choix.
Mais cette dame ou demoiselle,
Si bonne, si simple, si belle,
Qui vint avec vous l'autre fois,

Ne l'avez-vous pas amenée ?

Alors je devine ceci :

Vous préférez l'attendre ici ?

— Mais non, je suis seul cette année.

— C'est dommage, nous l'aimions tous.

Les pauvres disaient : Viendra-t-elle,

La dame délicate et frêle ?

Car souvent nous parlons de vous.

Tous les soirs, à la promenade,

Vous alliez soutenant ses pas.

Elle est malade, n'est-ce pas ?

— Mais non, elle n'est pas malade.

— Ah ! mon bon monsieur, qu'ai-je fait ?

C'est moi qui vous déchire l'âme.

Soyez indulgent, je suis femme ;

J'ai parlé plus qu'il ne fallait

Et pourtant ma frayeur l'emporte...

Elle est... Vous ne répondez rien.

Elle est morte, je le vois bien.

— Mais, non ! non, elle n'est pas morte.

— Que vois-je ? des pleurs dans vos yeux ?

Et c'est moi qui les fais répandre !

On n'a pas besoin de comprendre

Pour plaindre les gens malheureux.

— Oui, bonne femme, je suis triste,

Et j'ai besoin de voyager ;

Mais chez vous je ne puis loger.

Adieu, l'auberge et l'aubergiste !

L'HOMME AU MIROIR

L'été dernier, en voyage,
J'eus pour compagnon
Un certain grand personnage
Dont je tais le nom.

Bien qu'il eût un parfum d'ambre
Et de dignité,
Je fus son voisin de chambre
Sans trop de fierté.

Quoiqu'on le prit pour un prince
Suivi d'un valet,
La cloison était fort mince
Qui nous isolait ;

Si bien que, sans y prétendre,
Et comme en rêvant,
De mon lit je pus entendre
L'entretien suivant :

« Bonjour, toi, le seul que j'aime
(C'est lui qui parlait),
Mon complice, autre moi-même,
Causons, s'il te plaît.

- » Tu me vois dans l'allégresse
Lorsque je te vois.
Il faut que je te confesse
Une bonne fois.
- » Tu sais imposer au monde,
Homme sérieux,
Par ta morgue et ta faconde.
Que peut-on de mieux ?
- » Tu sais porter haut la tête
Comme un baldaquin ;
Mais tout bas, moi, je te traite
De fiéffé coquin.
- » Tu servis sans trop de honte
La France et le Roi ;
Mais tu sais qu'en fin de compte,
Ton pays, c'est toi.
- » Tu veux maintenant la gloire
Du parfait chrétien ;
Tu fais semblant de tout croire,
Et ne crois à rien.
- » Voici pour toi la morale
Et le droit canon :
Fuir avec soin le scandale,
Mais, le reste, non.
- » Tu rends les femmes aimables
En les courtisant,

Et les hommes favorables
En les méprisant.

» Un mari veut qu'on l'emploie
Dans quelque bureau :
C'est sa femme qu'il t'envoie,
Un joli morceau.

» Tu n'as pas les ridicules
Des gens trop rangés,
N'ayant guère de scrupules
Ni de préjugés.

» Quelquefois, vrai, je t'admire
Sans te regarder ;
Mais te regarder sans rire ?
C'est trop demander.

» Monsieur, ornez-vous la tête
De ce blanc clocher.
Votre couverture est faite ;
Allez vous coucher. »

Ainsi finit la sermone.
Alors j'attendis
Quelle serait la réponse ;
Plus rien n'entendis.

En pareille conjoncture,
Qu'eussiez-vous fait ? Moi,
Je mis l'œil à la serrure,
Et je me tins coi.

Mais voilà ce qui m'étonne
Encore aujourd'hui,
C'est que je ne vis personne,
Personne que lui.

Pour résoudre ce problème,
Je dus concevoir
Qu'il se parlait à lui-même
Devant son miroir.

VIEILLE HISTOIRE

Mes enfants, au coin du feu
Quand chacun de nous se presse,
Laissez-moi penser un peu
Au vieux temps de ma jeunesse ;
Laissez-moi rêver toujours
Au souvenir séculaire
Qui berça mes premiers jours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Si vous saviez, mes enfants,
Comme alors nous étions belles,
Avec nos flots de rubans,
Avec nos fines dentelles !
C'était le temps des amours ;
Les hommes cherchaient à plaire ;
Les femmes plaisaient toujours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Loin de nos salons, alors,
On laissait la politique ;
Point de pianos discords,
Et point de thé britannique ;

Mais un compliment bien dit,
Une épigramme légère,
De la grâce et de l'esprit....
— Vieille histoire, ma grand'mère

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie ;
Ils étaient beaucoup plus grands,
Avec plus de modestie ;
Ils avaient moins de procès ;
Ils apprenaient la grammaire ;
Ils écrivaient en français....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
Nous avions toutes les gloires :
Les poétiques lauriers
Et la palme des victoires.
Tout s'inclinait devant nous,
Et les peuples de la terre
Nous admiraient à genoux....
— Vieille histoire, ma grand'mère

LE SOLDAT DE MARSALA

Nous étions au nombre de mille,
Venus d'Italie et d'ailleurs :
Garibaldi dans la Sicile
Nous conduisait en tirailleurs.
J'étais un jour seul dans la plaine,
Quand je trouve, en face de moi,
Un soldat de vingt ans à peine,
Qui portait les couleurs du roi.
Je vois son fusil se rabattre ;
C'était son droit ; j'arme le mien ;
Il fait quatre pas, j'en fais quatre :
Il vise mal, je vise bien...

Ah ! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là !
 Qu'on verse dans mon verre
 Le vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même.
Pourquoi diable m'a-t-il raté ?
Pauvre garçon ! il était blême.
Vers lui je me précipitai.
Ah ! je ne chantais pas victoire ;
Mais je lui demandai pardon,

Il avait soif, je le fis boire :
 D'un trait il vida mon bidon.
 Puis je l'appuyai contre un arbre,
 Et j'essuyai son front glacé.
 Son front sentait déjà le marbre !
 S'il pouvait n'être que blessé !...

Ah ! que maudite soit la guerre,
 Qui fait faire de ces coups-là !
 Qu'on verse dans mon verre
 Le vin de Marsala !

Je voulus panser sa blessure ;
 J'ouvris son uniforme blanc.
 La balle, sans éclaboussure,
 Avait pa-sé du cœur au flanc.
 Entre le drap et la chemise,
 Je vis le portrait en couleur
 D'une femme vieille et bien mise,
 Qui souriait avec douceur.
 Depuis, j'ai vécu, Dieu sait comme !
 Mais tant que cela doit durer,
 Je verrai mourir le jeune homme
 Et la bonne dame pleurer !

Ah ! que maudite soit la guerre,
 Qui fait faire de ces coups-là !
 Qu'on emporte mon verre !
 C'était à Marsala !...

PROFESSION DE FOI

POUVANT SERVIR A PLUS D'UN CANDIDAT.

1869.

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'Empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Étant de mil huit cent vingt-six,
Pour les jeunes je suis un père,
Pour les anciens je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat,
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage ;
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins ;

Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger ;
Mais, si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord ;

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les llés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets ?
Dût-on accuser ma franchise,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire,
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude aveu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui,
A l'instar de Philippe Auguste
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme
Dont les droits ne sont pas écrits ;
Ils sont écrits dans mon programme,
A l'égal de ceux des maris.

J'attends, avec quelques espérance,
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant, vous vous nommez.

SUR L'OREILLER

Mon bon ami, je vous réveille
Pour vous dire un mot à l'oreille.

— Quoi donc, Clara ?

C'est une triste confidence :
Je ne vous aime plus, je pense

— Bon, bon, Clara ;

Ça reviendra.

— Ce n'est pas tout, voici le pire...
Je ne sais si je dois le dire...

— Quoi donc, Clara ?

— Quelle douleur sera la vôtre !
Je pense que j'en aime un autre.

— Bon, bon, Clara ;

Ça passera.

— Ça passera, c'est bien possible ;
Mais vous n'êtes pas insensible.

— Quoi donc, Clara ?

Vous m'en voudrez toujours, je pense,
De cette double confidence ?

Non, non, Clara ;

Ça s'oubliera.

N'OUBLIONS PAS

Un bon paysan de Champagne
Disait : « Nous avons bien souffert ;
Ils ont fait un vaste désert
De notre si riche campagne.
Mais, quand les malheurs sont passés,
On y pense toujours assez.

Après la délivrance,
Oublions la souffrance !

Il ajoutait tout bas :

« N'oublions pas !

Après la délivrance,
Oublions la souffrance...

N'oublions pas ! »

« Ils ont brûlé notre chaumière,
Elle était vieille sans mentir ;
Il eût fallu la rebâtir
De l'une ou de l'autre manière.
L'incendie a parfois raison ;
La chaumière devient maison.

Voyez la différence :

Oublions la souffrance ! »

Il ajoutait tout bas :

« N'oublions pas !

Voyez la différence :

Oublions la souffrance...

N'oublions pas ! »

« Ils ont saccagé blés et vigne :

Après quelques ans révolus

On ne s'en apercevra plus :

La nature est mère bénigne.

Plus l'homme ravage et détruit,

Plus elle engendre et reproduit.

Voyez quelle apparence !

Oublions la souffrance ! »

Il ajoutait tout bas :

« N'oublions pas !

Voyez quelle apparence !

Oublions la souffrance...

N'oublions pas ! »

« J'ai trois enfants... j'en avais quatre ;

Le premier... il avait vingt ans...

Nous l'oublirons avec le temps ;

A quoi bon se laisser abattre ? »

Il dit aux trois autres enfants :

« Ne pleurez pas ! je le défends,

Vous êtes l'espérance ;

Oubliez la souffrance ! »

Il ajoute tout bas :

« Ne pleurez pas !

Vous êtes l'espérance,

Vous vous nommez la France !

N'oubliez pas ! »

LE BOULANGER DE GONESSE

Te voici donc, jeune homme,
Habitant de Paris.
On te dit économe,
Modeste et bien appris.
Mais, pour qu'on te connaisse,
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Soit ; beaux-arts ou commerce,
Rien n'est hors de saison :
Il faut que l'homme exerce
Son cœur et sa raison.
Du péché de jeunesse
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— As-tu fixé d'avance,
Pour te coordonner,
Le plan de l'existence.

Que tu prétends mener ?
Cent ennemis sans cesse
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— En lettres, en musique,
Que seras-tu demain ?
Romantique ou classique ?
Rossiniste ou Germain ?
Dis-moi dans quelle espèce
Il faudra te ranger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Régleras-tu ta montre
Sur le trône ou l'autel ?
Seras-tu pour ou contre
Le pouvoir temporel ?
Selon quelle sagesse
Vas-tu te diriger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— A quels nouveaux principes
Te rattacheras-tu ?
A l'école des pipes,
Ou du chapeau pointu ?
Quelle est, touchant la presse,
Ta façon de juger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Il n'est pas impossible,
Jeune homme, que l'amour,
Si ton cœur est sensible,
T'égare quelque jour.
C'est une douce ivresse,
Mais c'est un grand danger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Surtout fuis comme un crime
L'ambition ! Vois-tu,
C'est l'insondable abîme
Où sombre la vertu.
Fais-moi bien la promesse
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Au fait, c'est, entre mille,
Un des plus sûrs moyens
De te montrer utile
A tes concitoyens.
Cuis donc pour la noblesse,
Le peuple et l'étranger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

LES BRUITS DU SILENCE

A midi, sous l'épais tilleul,
Au milieu de la plaine immense,
Immobile et seul,
Écoutez les bruits du silence.

Écoutez : un frémissement ;
C'est la sauterelle
Ou le grillon ; un grincement :
La cigale a tourné gaiment
Sa crécelle.

Écoutez : un grelot bavard
Dénonce la vache
Qui paît les herbes de hasard ;
Un frôlement : c'est le lézard
Qui se cache.

Écoutez : un coq au lointain
Souffle en sa trompette ;
Une flûte au timbre argentin :
C'est notre réveille-matin,
L'alouette.

Écoutez : un bourdonnement :
 La guêpe ou la mouche ;
Dans la feuille un tressaillement :
Elle chante sous l'instrument
 Qui la touche.

Écoutez : l'air s'est alourdi ;
 Le vent et l'abeille
Suspendent leur vol engourdi ;
C'est l'heure, l'heure de midi :
 Tout sommeille.

Une cloche : c'est l'Angelus...
Un coup de fouet, puis un blasphème !...
 Ah ! n'écoutons plus !
C'est l'homme, c'est l'homme lui-même !

INVITATION MÉRIDIONALE

Voulez-vous faire un bon diner ?
Venez chez nous, à la campagne.
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de Cocagne.

Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée ;
Vous sentez l'odeur de la mer,
Le lendemain dans la journée.

Mon castel est là-haut, là-haut ;
Mais attendez pour me comprendre :
Point de fatigue, point de chaud ;
Pour y monter, il faut descendre.

Ciel toujours bleu, près toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers !
Puis quelles chasses, quelles pêches !

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chien, de fusil, de costume :
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plume.

Vos anguilles et vos brochets
Sont plus petits que nos ablettes.
Nos lapins semblent des sachets ;
Nos lièvres sont des cassolettes.

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et que tourterelles ;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.

Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes ;
Tous nos poulets naissent chapons ;
Toutes nos poules sont poulardes.

Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire ;
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.

Puis c'est un service, un éclat !
Nous avons des chefs, des artistes,
Qui mettent les deux mains au plat,
Comme à la bouche les dentistes.

Enfin, c'est le pays des Dieux
Que la langue ne peut décrire.
Vous ne me croyez pas ? — Tant mieux !
Croyez ce que je vais vous dire :

Une famille de Paimbœuf
Vint dîner chez ma tante Isaure

En mil sept cent nonante-neuf ;
Eh bien ! elle y demeure encore. —

.

Ému par ce dernier détail,
Je tombe là comme une tuile :
Ciel ! nos amis infectaient l'ail,
Et leur cuisine était à l'huile.



JALOUX

Jaloux ! Et pourquoi le serais-je ?
Son front est pur et lumineux
Comme un Corrège.
Mon soupçon est un sacrilège :
Je suis heureux !

Heureux ! Lorsque j'étais près d'elle,
De mes désirs l'entretenant,
Je me rappelle
Sa froideur, qui m'était mortelle.
Et maintenant...

Maintenant qu'atteignant au faite
J'ai vaincu ses sens engourdis,
Je m'inquiète
De sa trop rapide défaite,
Et je me dis...

Je me dis que ce bien insigné
Ne devait pas être pour moi.
Étais-je digne
De profaner ce cou de cygne ?
Alors, pourquoi...

Pourquoi souffrit-elle l'injure
 Que je lui fis quand je l'aimais?
 Et qui m'assure
 Qu'elle est fidèle, étant parjure?
 Ah! si jamais...

Si jamais un autre... Ô mon âme!
 Ce n'est pas lui que je tuerais.
 Mais elle est femme :
 Mon mépris sauverait l'infâme,
 Et je saurais...

Je saurais la fuir et me taire;
 Mon front n'aurait pas un souci,
 Et, solitaire,
 J'irais enfouir mon mystère...
 Ciel! la voici!

La voici : le soupçon farouche
 A son aspect tombe amorti.
 Quoi! cette bouche,
 Cette voix qui charme et qui touche?...
 Non, j'ai menti!

J'ai menti. Visions malsaines,
 Disparaissez!
 Envolez-vous, chimères vaines...
 Ah! mon sang me brûle les veines!
 Je suis jaloux!...

LE BON AMI

Est-il votre ami, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon,
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon?

On ne dira pas qu'il est sans famille :
Un chacun, de lui réclame un morceau.
Sa parenté gauche en tous lieux fourmille ;
Il a plusieurs lits, faute d'un berceau.

On ne dira pas qu'il est égoïste ;
Il vit seulement pour et par autrui.
De tous ses amis il a fait la liste ;
Il s'occupe d'eux pour penser à lui.

Il les considère à son point de vue,
Souhaitant à tous un bien infini ;
Que leur table soit amplement pourvue ;
Que soit leur gousset noblement garni !

Pour eux, chaque soir, il fait ses prières :
Que votre faveur ne les quitte pas ;
Et de leur chemin écartez les pierres,
Puisque mes souliers entrèrent dans leurs pas

Mon Dieu, prolongez leur vie éphémère;
 Ma reconnaissance ici les défend.
 Ils ont tous pour moi le cœur d'une mère;
 Laissez-les veiller sur leur cher enfant.

Car, lorsque Godard, mon vieux camarade,
 Devra me quitter, tout bas je me dis :
 Où dineras-tu, cœur triste et malade,
 Tous les mercredis et les vendredis?

Et, lorsque Karnac, l'ami de Bretagne,
 Partira de là pour monter au ciel,
 Où trouveras-tu la verte campagne,
 Le cidre du cru, le lait et le miel?

Mon ami Robin a le diabète;
 Sa perte est prochaine; il est à deux doigts.
 Il ne pourra plus augmenter ma dette,
 Ni revoir jamais ce que je lui dois.

Chez l'ami Bertrand la fièvre est latente;
 Dans quel triste état le docteur l'a mis!
 Ah! puisse sa veuve être bien portante,
 Et puissent leurs fils rester mes amis!

Et l'ami Rigaud, surnommé *Bon-Zigue*,
 Quand il partira, quel autre nigaud
 Me fera gagner ma vie au bésigue?
 Mon Dieu, prolongez mon ami Rigaud!

Conservez Durand, mon ami d'enfance,
 Durand le bretteur; vous savez pourquoi :

Si je recevais quelque grave offense,
C'est lui qui voudrait se battre pour moi.

Gardez-moi toujours ce franc imbécile,
Ce Colas qui fait valoir mon esprit :
Quand il est présent, j'ai le mot facile,
Et, grâce à nous deux, tout le monde rit.

Et mon vieux cousin, le curé Permesse,
Qu'il vive longtemps pour mon plus grand bien !
Quand je suis chez lui, je vais à la messe ;
C'est mon seul moment d'être un peu chrétien.

Veillez sur eux tous, mon Père Céleste ;
Dans mon intérêt, prolongez leurs jours ;
Donnez-leur l'argent, la chance et le reste,
Gardez-les surtout des autres amours.

Ainsi tous les soirs il plaide leur cause :
Les autres d'abord, et lui le dernier.
Il a tout prévu, hormis une chose,
C'est qu'il pourrait bien partir le premier.

Mais non, il vivra, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon,
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon.

LA GARONNE

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Quand elle sortit de sa source,

Diriger autrement sa course,

Et vers le Midi s'épancher,

Qui donc eût pu l'en empêcher?

Tranchant vallon, plaine et montagne,

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Pousser au Nord sa marche errante,

Elle aurait coupé la Charente,

Coupé la Loire aux bords fleuris,

Coupé la Seine dans Paris,

Et, moitié verte, moitié blanche,

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle se jetait dans la Manche

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu !

Elle aurait pu boire la Saône,

Boire le Rhin après le Rhône,

De là, se dirigeant vers l'Est,

Absorber le Danube à Pesth,

Et puis, ivre à force de boire,

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu !

Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu !

Elle aurait pu dans sa furie

Pénétrer jusqu'en Sibérie,

Passer l'Oural et le Volga,

Traverser tout le Kamschatka,

Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu !

Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu !

Humilier les autres fleuves.

Seulement, pour faire ses preuves,

Elle arrondit son petit lot :

Ayant pris le Tarn et le Lot,

Elle confisqua la Dordogne.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu !

Quitter le pays de Gascogne.

SAMEDI SOIR

Samedi soir, c'est jour de paye,
Et demain, c'est jour de repos.
En avant, les joyeux propos!
Que toute chaumière s'égaye!
Samedi soir, samedi soir!
Enfants, enfants, demain dimanche
Femme, demain la coiffe blanche!
Ouvrier, demain le rasoir!

Mais là, dans la pauvre demeure,
La famille du tisserand,
Quatre enfants, mère et mère grand,
Attend déjà depuis une heure.
C'est tarder plus que de raison;
Il ne se peut qu'on se promène,
Quand on a touché sa semaine,
Et que tout manque à la maison.

Vingt francs, la somme est d'importance;
Mais on doit tant! Et puis, on dit
Que pour faire vivre crédit,
Il faut lui donner subsistance.

Il faut payer ici, là-bas,
Deux francs à gauche, un franc à droite.
Le lit s'en va, la table boite...
Le tisserand ne revient pas.

Qui peut l'arrêter de la sorte?
Huit heures ont déjà sonné,
Et, depuis le jour terminé,
La fabrique a fermé sa porte.
Il était si gai ce matin!
Si Pierre était tombé malade?
S'il était!... Non, un camarade
Nous l'eût appris, c'est bien certain.

Encore une heure, encore une heure,
Et Pierre n'est pas arrivé!
Les femmes récitent l'*Ave*.
Un enfant joue, un autre pleure.
Du bruit!... Non, c'est le pauvre chien
Qui dans la rue attend son maître.
Que peut-il faire? Où peut-il être?
On ne voit rien, on n'entend rien.

Enfin, enfin, un pas... Silence!
Quatre voix disent : « Le voici! »
Deux voix répondent : « Dieu merci! »
Au cou du héros on s'élançe.
Les petits sautent triomphants,
Les femmes paraissent revivre.
Grand Dieu! Qu'a-t-il fait? Il est ivre!
Pauvres femmes, pauvres enfants!

LA ROSE D'ANJOU

— Quoi ?

— Quoi !

Vous osez demander pourquoi
Je me révolte et je m'indigue ?
C'est une tyrannie insigne,
Madame, et vous riez de moi.
Vous tourmentez un cœur sensible,
En lui demandant l'impossible.

— Hein ?

— Hein ?

Je crois que vous avez dit : « Hein ? »
Jean, votre jardinier, vous mande
Qu'un rosier nouveau de Hollaude
A fait une rose, hier matin,
Dans votre serre, à la campagne,
En Anjou, près de la Bretagne...

— Bon.

— Bon ?

Alors vous trouvez qu'il est bon,
juste et naturel, sans doute,
u'à l'instant je me mette en route,

Par un ciel noir comme charbon,
 Pour vous rapporter (quelle gloire !)
 Une fleur des bords de la Loire ?

— Soit.

— Soit !

J'entends bien ; vous avez dit : « Soit. »
 Plus absurde est votre caprice,
 Plus il faut qu'on vous obéisse.
 Voyez si cela se conçoit :
 Obliger un homme de lettres
 A faire sept cents kilomètres!...

— Mais...

— Mais ?

Eh bien, que veut dire ce « Mais ? »
 S'il vous faut des roses quand même,
 En pleine saison de carême,
 J'en aurai, je vous le promets ;
 J'en vais chercher une centaine
 Au marché de la Madeleine.

— Non.

— Non ?

En effet, j'attendais ce « Non. »
 Chose possible est importune.
 Si je vous apportais la Lune,
 Vous me demanderiez Junon.
 Omphale a besoin d'un Hercule
 Dévoué jusqu'au ridicule.

— Oui.

— Oui ?

A la bonne **heure** ! Dites : « Oui ! »
Pour le coup, je perds contenance.
On n'a pas plus d'impertinence !
C'est insensé, c'est inouï !
Et vous croyez que l'on vous aime ?
Adieu ! Je vais à l'instant même...

— Où ?

— Où ?

Vous osez me demander où ?...
Parbleu ! Je vais chercher la rose
Qui depuis hier est éclosé
Dans votre jardin de l'Anjou.
Faut-il aller plus loin encore ?
En Chine ? On part ; on vous adore.

LES DEUX OMBRES

Un soir, au bord du Styx ou du Cocyte,
Deux morts, cherchant leur dernier gîte,
Se disposaient à passer l'eau.

L'un emportait une sacoche pleine,
Qu'il dissimulait, non sans peine,
Dans un des plis de son manteau.

L'autre glissait comme l'eau sous une arche
Rien ne pouvait gêner sa marche,
Ni le manteau, ni le trésor.

Caron de loin aperçut les deux ombres,
Et, traversant les vagues sombres,
Il les joignit d'un seul essor.

« Toi le premier, dit-il à l'homme riche ;
Mais ce n'est pas ici qu'on triche :
Laisse ton argent sur le bord.

Caron n'est pas le nocher du Pactole ;
Il ne te prendra qu'une obole
Pour te conduire jusqu'au port. »

L'avare alors jette des cris de rage :
Il répand son or sur la plage
Et se livre enfin à Caron,

Qui, sans effort, pousse sa barque au large,
 Aborde, dépose sa charge,
 Et revient d'un coup d'aviron.

« Est-ce mon tour ? dit le pauvre. — Sans doute.

— Eh bien, partons. En barque ! en route !

Merci, Caron ; embrasse-moi ! »

En débarquant, il trouve sur l'arène

Une sacoche toute pleine ;

« Preuds, dit Caron ; tout est pour toi.

— Pour moi, de l'or ? répond le pauvre hère :

J'en eus ; il ne m'en souvient guère,

Gaîment je me suis ruiné.

-- Prends donc, te dis-je ! Il faut que tout s'inscrive :

On retrouve sur cette rive

L'or que sur l'autre on a donné. »

Caron n'est plus ; autre temps, autres fables.

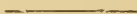
Nous changeons nos dieux et nos diables ;

Mais la vérité ne meurt pas.

Conservons-en la croyance féconde :

Nous trouverons dans l'autre monde

Ce que nous donnons ici-bas.



CHANSONS JOYEUSES

CHANSONS JOYEUSES

LA GAITÉ FRANÇAISE

Qu'en ont-ils fait, de l'esprit de nos pères,
Ces jeunes gens austères,
Ces vieillards de vingt ans ?
Filles, venez apporter des perruques
Pour ces têtes caduques
Que flétrit le printemps.

Quoi ! mes amis, verrons-nous en silence,
Sur la terre de France,
Ces graves mouchérons
Se rehausser sur leurs jambes roidies,
Comme des tragédies,
Ou comme des hérons ?

Eh quoi ! changer la gaité diaphane
Pour la morgue anglicane
Ou le flegme germain ?
Fermer la porte à cette belle fille
Dont le regard petille,
Et qui vous tend la main ?

Quoi ! n'avoir plus de fougue sympathique
Que pour la politique
Et son hideux pathos ;
Pour aboyer devant la foule accrue,
Comme on voit, dans la rue,
Des chiens devant un os !

Attendez donc que votre corps se penche,
Et qu'une barbe blanche
Vous ait fait écouter ;
Et vous aurez alors cet avantage
D'avoir acquis par l'âge
Le droit de radoter.

Mais non : j'entends sa voix qui nous appelle,
Avec une crécelle
Et des airs triomphants ;
Son front vermeil rayonne d'espérance ;
La gaité, c'est la France ;
Nous sommes ses enfants.

Un pampre vert orne sa chevelure,
Qui jusqu'à sa ceinture
Tombe en festons joyeux.
C'est la beauté qui rit quand on la touche,
Et sait ouvrir la bouche
Sans fermer ses grands yeux.

Elle se plait à l'épigramme folle,
A l'esprit qui s'envole
Sans jamais s'arrêter ;

Dans un flacon elle perd la mémoire,
Elle chante après boire
Et boit après chanter.

Entre nos bras retenons-la captive,
Et que chaque convive
La couronne de fleurs.
Qu'un monde froid lui refuse un asile :
Donnons-lui domicile
Dans le fond de nos cœurs.

Oui, conservons notre longue jeunesse
Dans une forteresse
Qui ne se rendra pas :
A nos neveux léguons cet héritage,
Qui vivra d'âge en âge
Après notre trépas.

Et si j'étais le dernier de la race
D'Épicure et d'Horace,
Pères des bons garçons ;
Avec Adèle, au fond d'une île indigne,
J'irais planter la vigne
Et faire des chansons !

LETTRE

D'UN ÉTUDIANT A UNE ÉTUDIANTE

Je t'ai promis, petite folle,
De t'écrire au moins une fois
Avant ma rentrée à l'école ;
J'obéis toujours, tu le vois.

Que te dirai-je ? Que je t'aime....
Méchante, vous le savez bien.
Puis, tu me répondrais de même,
Et cela ne prouverait rien.

Parlons plutôt de mon voyage :
Je m'amuse comme un enfant ;
Je suis chez mon oncle-héritage
De qui tu rêves si souvent.

Toi qui n'as jamais, que je pense,
Dépassé Saint-Cloud ou Pantin,
Tu te figures que la France
N'existe qu'au pays Latin.

Détrompe-toi, ma bonne amie,
La province a des habitants

Qui vivent avec bonhomie,
Et qui sont toujours bien portants.

Ils ont un soleil magnifique,
Un air pur, un vaste horizon :
Depuis que le printemps abdique,
L'automne est la douce saison.

Je vois d'ici des paysages
Comme on en peint dans les tableaux ;
Les près, les bois et les villages
Posent exprès sur les coteaux.

Là-haut, la butte aride et sèche ;
J'y chasse, sans savoir pourquoi ;
Là-bas, la rivière où je pêche,
Ce qui me fait penser à toi.

Puis, c'est une saveur champêtre
Qui semble sortir du terroir ;
Des paysans, sans me connaître,
En passant, me disent bonsoir.

Tu ne te doutes pas des choses
Que l'on peut apprendre en courant :
Sais-tu ce qui produit les roses ?
Des rosiers. — Cela te surprend ;

Car tu n'as jamais lu Malherbe,
Ni Buffon, ni monsieur Cousin.
On fait le foin avec de l'herbe,
Et le vin avec du raisin.

Une autre chose que j'admire,
Ce sont les moulins ; c'est charmant ;
Cela tourne à mourir de rire ;
On n'a jamais bien su comment.

Il faut que je te dise encore
Que je suis vivement épris
D'une étrangère : c'est l'aurore,
Qu'on n'a jamais vue à Paris.

Ce matin, près de la rivière,
Je marchais, un livre à la main ;
J'ai découvert une chaumière
Où ne conduit aucun chemin ;

Un toit de mousse et de verdure,
Étroit pour un, large pour deux ;
Un nid construit par la nature
Pour abriter un couple heureux.

Et je me disais que la vie
Y pourrait être douce un jour,
Pour peu que ma philosophie
Se parfumât de ton amour.

Et voilà les rêves que j'aime,
En attendant les jours frileux,
Et ma chambrette du cinquième
Et le cours de Duranton deux.

Adieu, ma chatte, sois bien sage ;
Tiens tout ce que tu m'as promis,

Et réponds à mon griffonnage
En me parlant de nos amis.

Adieu, je t'embrasse à pincettes
Sur ton cou blanc, sur ton œil noir,
Et, surtout sur les deux fossettes
Qui m'ont pris mon cœur, un beau soir.

RÉPONSE

DE L'ÉTUDIANTE A L'ÉTUDIANT

Mon bon ami, je prends la plume
Qui restait à mon vieux chapeau,
Et, pour écrire ce volume,
Je la taille avec ton couteau.

Tu me demandes des nouvelles
De nos amis... Ne sais-tu pas
Que les oiseaux ont pris leurs ailes,
Et que je suis seule ici-bas?

L'an dernier, le jour de ta fête,
Tu me menas à l'Odéon,
Pour applaudir le drame honnête
De tes amis Paul et Léon;

Et l'on joua la pauvre pièce
Devant trois polytechniciens,
Treize claqueurs, une négresse,
Et puis nous deux; tu t'en souviens?

Voilà, mon cher, l'image exacte
De notre Paris si changeant;

Je demande le cinquième acte,
On qu'on me rende mon argent !

On ne reconnaît plus personne ;
Quelques familles d'Albion
S'en vont regarder la Sorbonne,
Ou visiter le Panthéon.

Berthe, en ce moment, se repose
Chez ses parents, dans un château ;
C'est en Auvergne, je suppose :
Elle a deux oncles porteurs d'eau.

Clara, tu sais, celle qui boite,
Cherche en Espagne le Pérou ;
Angèle est sur la rive droite,
Clarisse est on ne sait pas où.

Enfin, nos meilleures amies
De leur mieux savent s'arranger
Elles font des économies
Sur la province et l'étranger.

Et moi, je reste et je travaille,
En comptant les nuits et les jours ;
Je me fais un chapeau de paille...
• Que dis-je ? un chapeau de velours.

Ce matin, j'ai vu Marguerite ;
Sur ton compte je m'alarmais ;
Elle a fait une réussite ;
Les cartes ne mentent jamais.

Venez, monsieur, que l'on vous gronde !
Je voyais clairement là-bas
Certaine demoiselle blonde
Qui me causait bien du tracas.

Le carreau perd, le trèfle gagne ;
L'as de pique est bien négligent ;
Cœur... c'est un homme de campagne
Qui doit m'envoyer de l'argent.

D'ici, moi, je ne puis connaître
Quel est ce campagnard charmant
Cherche qui cela pourrait être,
Et dis-le moi très promptement.

On a beau rester sage et sobre,
On a sa table et son loyer ;
Tu sais que le terme d'octobre
Est toujours le diable à payer.

J'ai d'autres choses à te dire ;
Mais tu vas être bien contrit ;
Je n'oserais jamais écrire
Tout ce qui me vient à l'esprit.

Aussi, mon ange, j'y renonce,
Pour ne pas flatter mon prochain.
Songe que j'attends ta réponse
Avant le huit du mois prochain.

Adieu, laisse là ta rivière,
Ton foin, ton oncle, et pense à **moi** ;

Si tu possèdes la chaumière,
Le cœur est ici tout à toi.

Ma main a besoin de la tienne;
Je fais des rêves absorbants...
Si tu passes par Saint-Etienne,
Apporte-moi quelques rubans.

UNE HISTOIRE DE VOLEUR

On aime à causer après boire ;
Chacun racontait son histoire
De revenants ou de voleurs.
Le mari d'une dame brune
Dit : Je vais vous en conter une
Qu'on n'a pas entendue ailleurs.

J'étais de garde à la mairie ;
Servir sa dame et sa patrie,
C'est le devoir d'un troubadour ;
Mais Héloïse est si peureuse,
Que j'eus l'idée aventureuse
De désertier avant le jour.

Il était une heure et demie ;
La chambrée était endormie ;
Doucement je lève le pié ;
Je traverse la ville grise,
Tout ébaubi de la surprise
Que j'allais faire à ma moitié.

J'arrive enfin devant mon louvre.
Que vois-je ? ma fenêtre s'ouvre...
En mon absence que fait-on ?

Un grillard à mine incongrue
Se laisse glisser dans la rue,
Du haut de mon propre balcon.

Il ne faut pas grande finesse
Pour deviner de quelle espèce
Était ce nocturne rôdeur :
Sortir ainsi de notre chambre,
Au milieu du mois de décembre...
A coup sûr c'était un voleur.

Que faire en cette circonstance ?
Pour y songer avec prudence,
Je reste tapi dans mon coin ;
Et lorsque, bouillant de colère,
Je m'élance sur le corsaire,
Le corsaire était déjà loin.

J'éveille en sursaut mon concierge ;
Je monte droit comme flamberge ;
J'entre comme un coup de fusil.
Héloïse, sortant d'un somme,
Me dit : « C'est toi, mon petit homme ?
Tu rentres tard ; quelle heure est-il ? »

Chaque objet était à sa place ;
Nul dérangement, nulle trace
De voleur ni de loup-garou.
Mon or était sur ma commode ;
Ma montre, selon ma méthode,
Était suspendue à son clou

Je m'élançai vers la fenêtre!
Vous vous imaginez peut-être
Qu'elle était ouverte? Non! Mais...
Ici commence l'impossible :
Quelle était la main invisible?...
C'est ce qu'on ne saura jamais.

Ce siècle est celui des miracles :
Nous assistons à des spectacles
Où la raison ne conçoit rien.
Voilà mon histoire authentique ;
Qui pourra l'expliquer, l'explique ;
Moi, je donne ma langue au chien.

QUINZE AVRIL

Je demande à mon amie
Par quelle erreur
Elle a pris l'économie
En sainte horreur ;
Pourquoi, n'ayant pas les vices
Des filles d'or,
Elle en a tous les caprices
Et plus encor ?
Elle répond haut et ferme
Dans son babil :
« Je suis née un jour de terme,
Le quinze avril. »

C'est en effet la journée
Où dans nos doigts
Glisse la somme épargnée
Durant trois mois ;
C'est l'époque où tout programme
Se fait nouveau,
Où le serpent et la femme
Changent de peau,

Où la laine se renferme
Pour le coutil :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Il faut bien qu'elle produise,
Trois mois avant,
Tout ce qui sera de mise,
L'été suivant.
Puis, la floraison des roses
Viendra bientôt ;
Elles ne sont pas écloses
Qu'il les lui faut.
C'est l'heure où la vigne germe,
Non sans péril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Elle me traite d'avare
Si je prétends
Que le chasselas est rare
Dans le printemps,
Parfois enfin je me fâche,
Puis, tout confus,
Je transige comme un lâche,
Car un refus,
C'est la poudre qu'on enferme
Dans le baril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Elle a des fêtes sans nombre
 , Qu'elle connaît ;
Pas un saint ne reste à l'ombre
 Dans son carnet.
C'est la sainte Mousseline,
 Le saint Bijou,
La déesse Crinoline,
 Le dieu Joujou ;
Et moi je suis le dieu Terme
 Mis sur le gril :
Elle est née un jour de terme,
 Le quinze avril

Je me plume et me dédore ;
 Mais, entre nous,
Elle m'aime et je l'adore :
 Que voulez-vous ?
Une femme qu'on possède
 Chez soi, pour soi,
Et qui n'est vraiment pas laide
 Dans son emploi,
Cela flatte l'épiderme ;
 C'est si gentil !
Elle est née un jour de terme,
 Le quinze avril.

CE JEUNE HOMME

Grâce à ma femme, l'an passé,
Je fus forcé
De faire encore une folie :
Elle eut, à mon grand déplaisir,
Un grand désir
De voyager en Italie.
Porter en pays inconnus
Mes revenus,
Cela me plaisait, Dieu sait comme...
Mais que serions-nous devenus,
Sans ce jeune homme ?

Nous étions, en sortant du port,
Ensemble à bord ;
Il allait comme nous à Gênes.
Il nous vit dans un grand émoi,
Ma femme et moi :
Il nous consola de nos peines.
Entre Livourne et Civita,
Il nous quitta ;
Mais pour nous retrouver dans Rome,
Auprès du temple de Vesta,
Ce bon jeune homme !

Ce jeune homme a bonne façon ;
C'est un garçon
Qui fait tout pour se rendre utile.
Héloïse prétend qu'il est
Moins beau que laid ;
Mais ma femme est si difficile !...
Bien que, tous les trois, nous fussions
Bons compagnons,
J'ignorais comment il se nomme.
Pour plaisanter, nous l'appelions :
Ce beau jeune homme!

Tous les jours il fallait le voir,
Matin et soir,
Descendre et monter les bagages,
Choisir numéros tel et tel
Dans chaque hôtel,
Prendre et payer nos équipages.
Certe, il défendait notre bien
Mieux que le sien !
Il est à ce point économe,
Qu'avec lui nous vivions pour rien...
Pauvre jeune homme!

Il m'arrivait, dans des repas,
De n'aimer pas
Quelques nourritures suspectes,
Des côtelettes en beignets...
Je me plaignais
De la chaleur et des insectes ;
Je disais : « Quel drôle de goût

A ce ragoût! »

Il répondait : « Monsieur Prud'homme,
Mangez : on s'habitue à tout.

Charmant jeune homme !

Il a du courage pour trois :

Plus d'une fois,

Il eut de fusils et de sabres

Des coups qui m'étaient destinés,

Un sur le nez,

Deux autres dans les deux Calabres.

Quand il ne restait pas vainqueur,

Notre sauveur

Traitait avec le majordome :

J'en étais quitte pour la peur.

Brave jeune homme !

Nous sommes revenus chez nous

Planter nos choux.

Adieu voyage, adieu souffrance !

Ce jeune homme est de nos amis,

Il m'a promis

De rester avec nous en France.

Mais s'agit-il de voyager

A l'étranger?

Je promets une forte somme

A qui me fera déloger...

Sans ce jeune homme !

L'INFAILLIBLE

Je vais, l'autre soir, dans le plus grand monde.
Je tombe au milieu d'un grave entretien ;
On se chuchotait des mots à la ronde.
Moi, je les écoute, et n'y comprends rien.

« Il est infailible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, qui ? Ce n'est pas un homme :
Le plus orgueilleux n'a pas tant d'orgueil.
Je cherchais en vain, de Paris à Rome,
Sur quel infailible arrêter mon œil :

« Il est infailible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi ? Peut-être un remède,
Sulfure ou sulfate, un baume, un vaccin ?
Pour le deviner, j'appelle à mon aide
Un de mes amis, docteur médecin :

« Il est infaillible,
 Me dit-il tout bas ;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi ? Le gain d'une cause ?
 Je cherche, parmi les récents procès,
 Et je prends le bras de maître Lachose,
 Un des beaux diseurs du barreau français :

« Il est infaillible,
 Me dit-il tout bas ;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi ? Quelque grand principe ?
 Un engin de guerre ? un nouvel agent ?
 J'avise un savant, monsieur Latulipe,
 Et je veux m'instruire en l'interrogeant :

« Il est infaillible,
 Me dit-il tout bas ;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi ? Certaine personne,
 Qui me fit jadis des yeux assez doux,
 Me tend une main ; je la questionne :
 « Quel est ce mystère, et qu'en pensez-vous ?

— Il est infaillible,
 Dit-elle tout bas ;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

A la fin, j'ai su ce qu'on voulait dire :
On parlait d'Arthur, un vieux impotent,
Qui veut épouser la jeune Palmyre
Par allusion au sort qui l'attend,
« Il est infaillible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

MA FEMME EST BLONDE

Elle était brune,
Mais par malheur
Elle prit une
Autre couleur.
Quand la coiffure
Perd son effet,
C'est la peinture
Qui la refait.
Sa tête ombrée,
Bien malgré moi,
Devient dorée ;
Voilà pourquoi
Ma femme est blonde
Pour tout le monde
Pour tout le monde
Excepté moi.

Elle était aigre
Dans ses discours,
Autant que maigre
Dans ses contours.

Quand la tournure
Perd son effet,
C'est la sculpture
Qui la refait.
L'art de la forme,
Bien malgré moi,
La rend énorme ;
Voilà pourquoi
Ma femme est ronde
Pour tout le monde,
Pour tout le monde
Excepté moi.

Ma femme adore
Les bons auteurs
Et collabore
Avec plusieurs.
On se rassemble
De toute part
Pour faire ensemble
Des œuvres d'art.
Cette famille,
Bien malgré moi,
Croît et fourmille ;
Voilà pourquoi
Elle est féconde
Pour tout le monde
Pour tout le monde
Excepté moi.

L'ÉPINGLE SUR LA MANCHE

Le roi se déshabillait
 Avec Éloi, son valet.
 En tirant la manche auguste,
 Éloi se piqua. « C'est juste,
 S'écria le roi,
 C'est ma faute, Éloi,
 Car j'ai mis hier, u manche,
 Je ne sais pourquoi,
 Une épingle sur ma manche. » —

« Sire, Votre Majesté
 A sans doute ainsi noté,
 Pour en garder la mémoire,
 Quelque projet méritoire ?
 — Oui, sans doute, Éloi,
 Répondit le roi ;
 A te croire, ami, je penche ;
 Mais pourquoi, pourquoi
 Cette épingle sur ma manche ? » —

« Sire, Votre Majesté
 Avait-elle projeté
 De renvoyer comme un cuistre
 Son premier et seul ministre ?

— Non, mon bon Éloi,
Répondit le roi ;
Laissons l'oiseau sur la branche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ? » —

« Sire, Votre Majesté
Aurait-elle décrété
De doubler mes honoraires
Aux dépens de mes confrères ?
— Non, mon brave Éloi,
Répondit le roi ;
Ta demande est assez franche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ? » —

« Sire, Votre Majesté
Veut-elle faire un traité
Avec le roi de Navarre ?
La guerre est un jeu barbare.
— Non, mon sage Éloi,
Répondit le roi,
J'ai besoin d'une revanche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ? » —

« Sire, Votre Majesté
Aurait-elle contracté
Quelque emprunt ou quelque dette
Dont le paiement l'inquiète ?
— Non, prudent Éloi,

Répondit le roi ;
 Ce qu'on doit, on le retranche ;
 Mais pourquoi, pourquoi
 Cette épingle sur ma manche ? » —

« Sire, Votre Majesté
 Songeait-elle à sa santé ?
 Elle aurait besoin peut-être
 D'un médecin ou d'un prêtre ?

— Non, monsieur Éloi,

Répondit le roi ;
 Je suis ferme sur la hanche ;
 Mais pourquoi, pourquoi
 Cette épingle sur ma manche ? » —

« Alors, Votre Majesté
 Songeait à l'hérédité
 De son trône de Castille ?
 Elle n'a ni fils ni fille.

— Oui, mon cher Éloi,

S'écria le roi ;
 Va chercher la reine Blanche ! »
 Et voilà pourquoi
 L'épingle était sur sa manche.

T A B L E

HISTOIRES, CONTES ET RÉCITS

Au lecteur.	1
Souvenirs de voyage	3
La Cuisine du Château.	7
Les Voix de la Nuit.	10
Causerie d'Oiseaux.	13
Les Ruines.	15
Fleurs, Fruits et Légumes.	18
Anacharsis en France.	20
Le Barbillon et le Brochet.	23
Le Tour du monde	26
Cheveux noirs et blancs	28
Le Mur.	30
La grande Classe	32
Le Sultan	37
Le Roi boiteux	39
Paris	41
Châle et Bonnet	44
Le Cigare.	47
Ma Voisine	50 .

Le Pays natal	52
Au Bois de Boulogne	55
Le Facteur rural	58
Double rencontre	62
La Princesse Julie	65

CHANSONS PHILOSOPHIQUES

La Nouvelle Chanson	69
Les Dieux	71
Eloge de la Vie	73
Je pêche à la ligne	76
La Vie moderne	78
Pastorale	81
Le Ruisseau	83
Le Livre favori	86
Le Pommier	89
Rome future	91
La Greffe	94
A mon pays	97
Trois mille francs	99
Le Cygne	102
Sinon jamais	104
Conseil à Marie	106
Les Ruines de Paris	108
Hanneton, vole !	110
Les Projets de jeunesse	112
Pêcheur silencieux	114
La Bouche et l'Oreille	117
L'Alcyon	118
Vin ordinaire	120
La Grande Route et le Sentier	122

PETITS POÈMES AMOUREUX

Le Message	127
Beauté	129
Insomnie	131
La Forêt	133
Cheval et Cavalier	136
La Bûche de Noël	139
Nuit d'été	141
Elle !	143
Lorsque j'aimais.	146
Supposition	148
La Retraite	151
Le Rendez-vous	154
La Veille du Départ.	157
Le Jour du Départ	159
Souhait	161
Pensées de l'Absent.	163
Retour de Voyage	166
Sans Nom	168
La Promenade	170
Simple Projet.	172
L'Aveu	174
Chant d'amour	176
Les Chaussettes	178
Comme elle	181
Les Heureux Voyageurs	182
La Glorieuse	185
Combat d'amours	187

RÉCITS TOUCHANTS

Les Plaintes de Glycère	191 .
Le Nid abandonné	193
Ma Sœur	195
Les Pêcheuses du Loiret	197
La Confiance	200
L'Oubli.	202
Adieux à un Ami	204
La Maison blanche	208
La Bruyère	211
La Chevrette	213
La Branche mère	216
Arachné	218
Histrion	221
L'Oiseau en cage	223
Ma Maison	224
La Demoiselle du Château.	226
Le Bonhomme Séraphin	228
L'Ame qui chante	231
Le Château du Fou.	233
La Vigne vendangée.	236
La Grande Blessée	238

CHANSONS HUMORISTIQUES

Le Vieux Télégraphe	243 .
La Pluie	246 .
Le Bonheur et l'Amour	248

Le Prince indien	250
Vive Margot!	254
Voilà pourquoi je suis garçon	256
Le Froid à Paris.	259
Parisien et Provincial.	261
Le Roi de la fête	265
Au Château	268
L'Estomac.	271
La Femme et l'Arbre	274
Le Peintre des rois	276
Entre Lyon et Condrieu	278
Lutetia	281
Un Mari comme tant d'autres	285
Albion en Egypte	287
Le Secret du bonheur	290

CHANSONS A JOUER

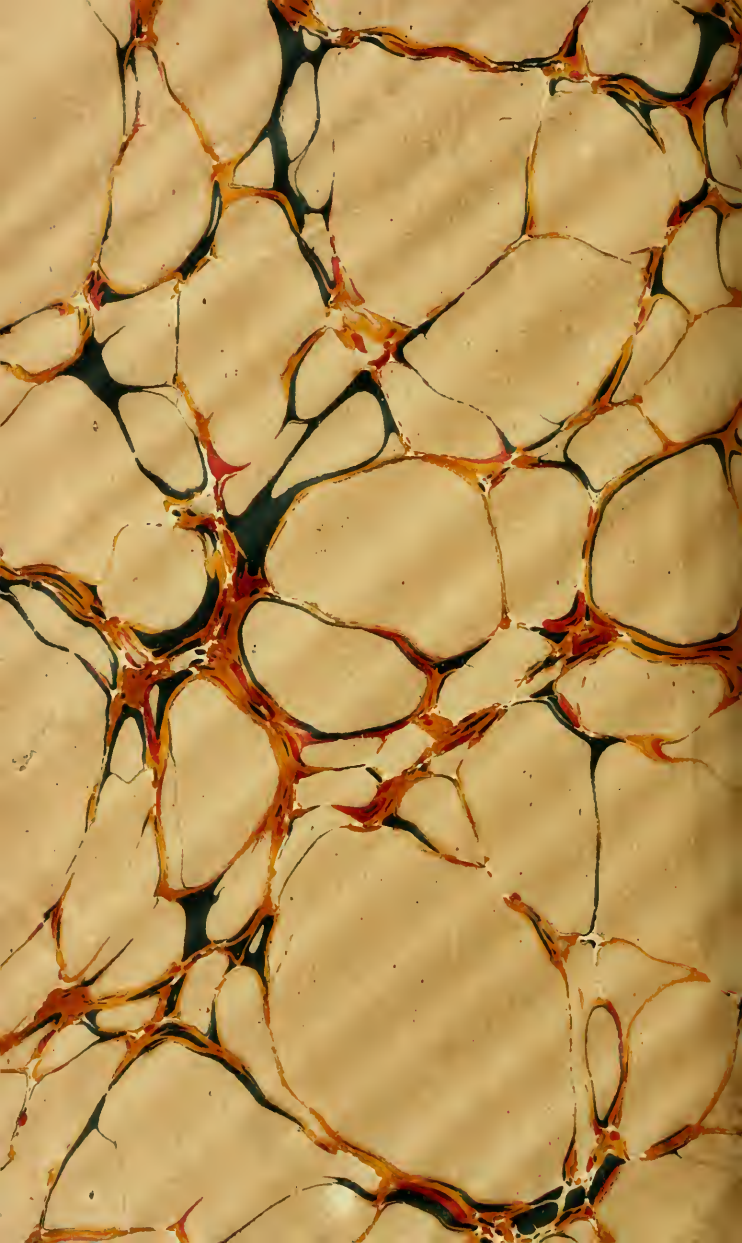
Le Voyage aérien	295
Carcassonne	298
Le Fou Guilleau.	300
L'Aimable Voleur	303
Le Cœur volant	307
L'Homme au miroir	309
Vieille Histoire	313
Le Soldat de Marsala	315
Profession de foi	317
Sur l'oreiller	320
N'oublions pas!	321
Le Boulanger de Gonesse.	323
Les Bruits du Silence	326
Invitation méridionale.	328
Jalousie.	331

Le Bon Ami	333
La Garonne	336
Samedi soir	338
La Rose d'Anjou.	340
Les Deux Ombres	343

CHANSONS JOYEUSES

La Gaité française	347
Lettre d'un Étudiant à une étudiante	350 .
Réponse de l'étudiante.	354 .
Une Histoire de Voleur	358
Quinze Avril	361
Ce Jeune Homme	364
L'Infaillible	367
Ma Femme est blonde.	370
L'Épingle sur la manche	372

FIN DE LA TABLE



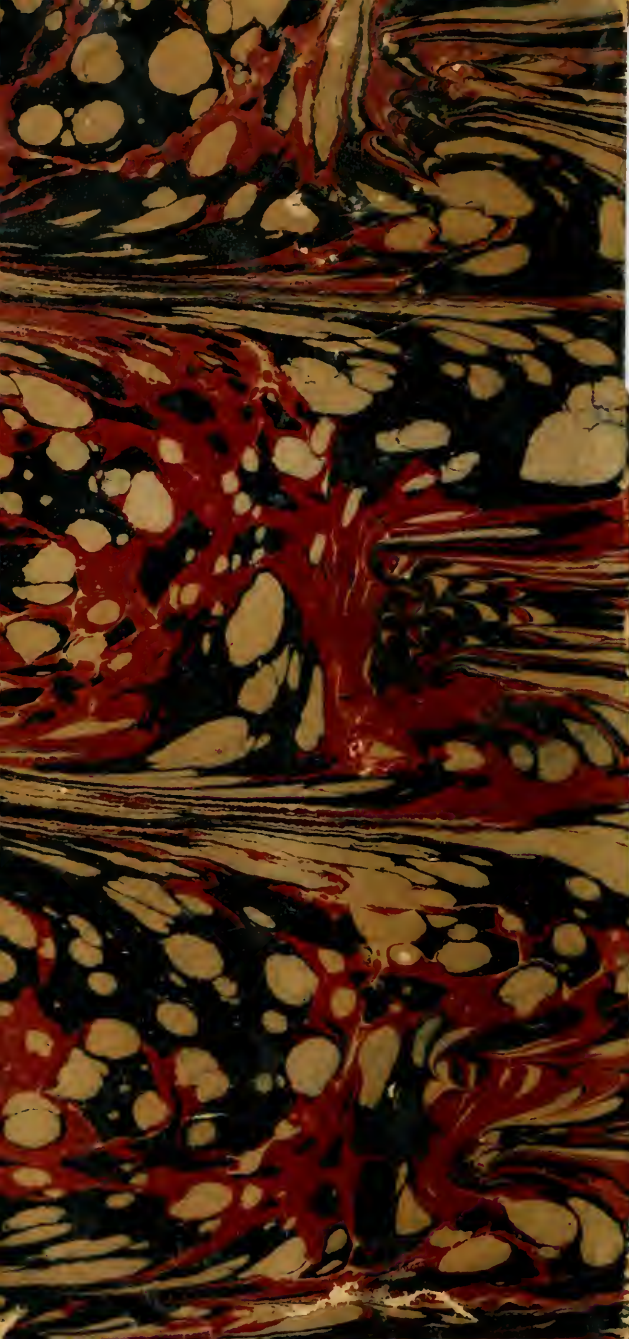
LF
N132c

Author *Radard, Gustave*
Title *Chansons a die*

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 01 03 005 5